

© 1999, EDITINTER

Editions Editinter
BP 15 - 91450 SOISY SUR SEINE

ISBN 2-910892-61-1

AUX BORDS DE LA VIE

DU MÊME AUTEUR

Les Porches de Jérusalem, roman (Denoël)

L'Humour Vert, (Buchet-Chastel)

« *Je Pense* », (Buchet-Chastel)

L'Enfant qui ne voulut pas être Roi,

(Editions de l'Enfant-Poète)

CLAUDE SCHNERB

Aux bords de la vie

NOUVELLES

E

EDITINTER

AUX BORDS DE LA VIE

Ce jour-là, Jonas Evian mourut pour la première fois. La chose lui advint par surprise. Il se promenait parmi les allées du marché aux fleurs, mais aucune de ces marchandes cependant enjouées ne l'interpellait. Rien là de délibéré. Ça ne leur venait pas.

Certes aucun trait de Jonas Evian n'était bien remarquable. Une courte moustache, un teint qui tirait sur l'olivâtre quoique discrètement, un costume gris plus très frais, cela ne le rendait pas invisible. Mais peut-être était-il déjà absent comme s'il s'était retiré de sa propre surface corporelle. Les marchandes de fleurs qui, par métier, ont l'odorat affiné sentent ces choses-là. Ou peut-être, vivant au contact des fleurs qui, coupées, ignorent leur mort, ont-elles une certaine intuition de la vie qui les écarte des Jonas Evian.

Il s'assit sur une borne dont il n'aurait su préciser la fonction en ce bas monde, un bloc de pierre chaude qu'il eut l'impression de chevaucher vers l'au-delà. Il savait parfaitement se trouver en bordure du marché aux fleurs. Simplement ce savoir devenait abstrait. Il percevait en un seul bouquet ce parfum composite et n'en jouissait plus. Il ne revit pas sa vie comme on prétend. Plutôt elle fut toute saisie d'immobilité.

Un enfant qui passait s'arrêta pour lui demander la différence entre un magnolia et un chien indigo. N'obtenant pas de réponse, il poursuivit son chemin. Sans doute s'agissait-il d'une de ces devinettes stupides basées sur des calembours, mais, comme son cerveau ne fonctionnait déjà plus normalement, elle y prit une résonance outrancière. Puis le marché aux fleurs disparut, laissant traîner encore

derrière lui un sillage d'odeurs. On met bien des fleurs sur les tombes, rite dont personne ne saurait dire le pourquoi, pétales éparpillés autour du mort comme des pensées, des regrets.

L'explication la plus prosaïque de cette disparition (du marché aux fleurs) est qu'à cet instant précis, Jonas Evian ferma les yeux. Il marcha dès lors dans une contrée inconnue, fallacieusement déserte, mais il ne savait quoi l'isolait de ce peuple cependant proche. D'ailleurs on ne voyait là ni arbres, ni pierres, ni plantes.

Une zone s'éclaira d'une lumière sans origine ou privée de sa source comme dans ces tableaux d'il ne savait plus quel peintre, hollandais peut-être. Il s'étendit sur ce sol, dormit un nombre incalculable de jours et de nuits, si l'on pouvait encore se fier à ces mesures terrestres.

Un ange qui l'effleura de son aile l'éveilla. Il tendit l'oreille. Ce langage muet, musical, désolé, il le percevait à peine et en ressentait du dépit. Il connut la tentation de demander à l'ange la différence entre un magnolia et un chien indigo, mais, en ce lieu, la réponse serait : « Aucune ».

L'ange se retira. Jonas le vit se retirer sur cet espace infini. Il rappela intensément à lui le souvenir du marché aux fleurs. Il s'y raccrochait — à ces allées, ces éventaires, ces marchandes, ces traces d'urine canine, ces flaques d'eau de mer rejetées par les poissonneries du port. Il savait qu'il renonçait à une contrée dure et essentielle pour des parfums de fleurs ou des reflets sur des flaques d'eau.

Il rouvrit les yeux. L'enfant qui avait continué son chemin se trouvait à une dizaine de mètres.

La seconde fois que Jonas Evian mourut, ce fut la bonne.

LE CRAPAUD

Douée d'un regard surnaturel, une fée dispose d'un sens esthétique plus accompli que le nôtre. Elle perçoit la beauté de l'univers en ses détails les plus décrits, découvre l'harmonie où nous ne saisissons que le disparate. Nous ne pouvons donc juger selon nos critères de ses choix ou comportements.

Bref le baron Julius de V... était fils d'une fée et d'un crapaud.

Le crapaud avait disparu depuis longtemps au fond d'une mare. La fée survivait, mais, la cinquantaine venue, privée de ses pouvoirs.

Lorsque le baron Julius fut en âge de se marier — avec une jeune et jolie héritière — sa mère crut bon de lui révéler le secret de sa naissance.

Julius écouta, effaré.

— Mais, protesta-t-il, je suis le fils du baron Tiburce de V..., feu mon père !

— Mais non, je l'ai épousé après votre naissance pour qu'il vous reconnaisse et vous transmette ses nom et titre.

— C'est impossible, murmura Julius.

Pendant il ne doutait pas des dires de sa mère. Il n'ignorait pas qu'elle était ou avait été fée, qu'à ce titre, ses actes ressortissaient à des causes mystérieuses, mais tout de même un crapaud ! Ne connaissait-elle déjà à l'époque le baron de V... ?

— Je n'ai jamais fait l'amour avec lui ! se récria la fée.

— Pourquoi ? demanda cruellement Julius. Était-il moins attirant qu'un crapaud ?

— Certainement, dit-elle, le baron était beaucoup

moins bien comme homme que votre père comme crapaud.

Julius écarquilla les yeux et s'enfuit.

— J'ai perdu son amour, pensa tristement la fée.

Julius rompit ses fiançailles. Il craignait que sa femme n'accouchât d'un monstre. Il se mit à rôder au bord des mares. Pas trop près néanmoins, de crainte qu'un crapaud n'en émerge pour le reconnaître avec les cris d'une joie funèbre.

Il passait ainsi la plus grande partie de ses nuits, mais, une fois, il entendit au loin le chant d'un crapaud, si mâle, si désolé, qu'il rebroussa chemin. Il regagna le château où sa mère l'attendait comme toutes les nuits.

Il s'assit en face d'elle dans le vaste et profond fauteuil des V...

— Mais enfin, pourquoi un crapaud ? s'enquit-il.

— Vous êtes un enfant, lui dit-elle, si plein de préjugés, de certitudes. Il n'y a pas de différence si ce n'est acoustique entre par exemple un crapaud et un violon. Ils participent du même divin prodige. Mais il arrive qu'un détail de l'ensemble méconnaisse l'autre. Pour le crapaud, Vénus n'est qu'une longue bête molle et nue alors que la crapaude est la merveille du monde. Que croyez-vous ? Vous avez dans la nature maints frères et sœurs. J'ai fait l'amour avec des roses, avec un lion, des épis de blé, un sycomore et même un nuage. Du crapaud, un fils m'est né, voilà tout.

— Que ne me l'avez-vous caché ? gémit Julius.

Ce propos navra sa mère, puis elle le contempla, pensive.

— Hélas ! dit-elle, les pouvoirs d'une fée ne se transmettent que de mère à fille, et j'ai perdu les miens. Mais vous avez une sœur.

— Une taupe ? Une betterave ? demanda amèrement Julius.

— Une délicieuse fille-fée un peu plus âgée que vous. Que choisissez-vous ? Oublier vos origines ou entrevoir la beauté de la Création sous toutes ses espèces ? La lucidité ou l'amnésie ?

— L'amnésie ! s'écria Julius.

La fée soupira.

— Il est vrai que pour choisir générosité et intelligence, déjà faudrait-il en disposer. Votre sœur vit aux United States, à Hollywood où elle a épousé un gros producteur de films. Le lieu ne se prête guère à la féerie sinon dans ses simulacres. Elle n'en saura pas moins vous toucher le front de sa baguette.

Quelques semaines plus tard, Julius atterrissait à New York d'où il gagna Hollywood. Sa sœur fut heureuse de le connaître, son beau-frère aussi dont la face, la taille replète évoquaient désagréablement le crapaud. Des goûts héréditaires...

Ils venaient de souper. Ils fumaient dans l'un des salons. Le producteur contemplait Julius.

— Quelle beauté ! disait-il. Mâle, mais avec je ne sais quoi de féérique. Et vous refusez de faire du cinéma ! Comme votre sœur. Je ne parviens pas à la décider. Si vous ne vous ressembliez pas, vous formeriez le couple du siècle.

La sœur souriait.

— Par contre, dit timidement Julius, j'aimerais bien vous proposer un sujet de film.

— Vraiment ? Eh bien, venez donc m'expliquer ça. Disons demain onze heures dans mes bureaux ?

Le lendemain, dans le luxueux bureau de son beau-frère, Julius rougissait.

— Voilà, ce serait l'histoire d'un jeune homme...

— Vous joueriez le rôle ?

Julius repoussa la proposition des deux mains.

— Non ! Ce n'est pas du tout pour moi !

— Dommage. Alors votre jeune homme...

— Oui. C'est le fils d'une fée et d'un crapaud.

— Quoi, d'un crapaud ! Mais elle est écœurante, votre histoire. À casser les fauteuils. Le fils d'un crapaud ne saurait être qu'un égout physique et moral.

Il reçut un crochet à la mâchoire qui entraîna le fauteuil

dans une même chute. Le producteur semblait un gros scarabée sur le dos incapable de se remettre à l'endroit. Courtoisement, Julius le redressa avec le fauteuil.

L'homme se passait délicatement les doigts sous le menton, puis il rabroua Julius.

— Mon petit, dit-il, si vous voulez devenir scénariste, il faudra admettre les critiques. Vous la trouvez plaisante, vous, votre histoire de crapaud ?

Julius dut admettre que non.

— Je la trouvais réaliste.

Le même soir, Julius exposait à sa sœur les motifs de sa venue. Elle ne s'étonna pas.

— Je descends moi-même d'un écureuil, dit-elle.

— Un écureuil. Notre mère était très éclectique.

— Quant à ma baguette, je ne sais où je l'ai fourrée. Ah ! dans ce tiroir, je crois.

Elle la sortit de sa gaine, mais, quand elle l'approcha de son front, Julius recula.

— Non !

Cette réaction réjouit sa mère.

Pour le beau-frère, ce sujet lui trottant par la tête, il en fit avec succès un dessin animé. Le héros avait quelque chose de Julius, le crapaud quelque chose de lui-même.

Ayant pris le parti de la vérité, Julius révéla à sa fiancée le secret de sa naissance, ce péché originel. Elle en fut saisie d'effroi, mais elle l'aimait.

Ils se marièrent, ne vécurent pas très heureux et, crainte de l'hérédité, n'eurent pas d'enfants.

Beaucoup plus tard, Julius établit un parallèle entre le crapaud qui sort de sa mare et la Vérité qui sort, nue, du puits. Il en conclut que l'eau était un élément bien dangereux.

LA DISGRÂCE

Au début, Moritz R. se crut victime d'une illusion. Frappées d'un même mal mystérieux, toutes ses provisions dépérissaient. Les pommes de terre en particulier perdaient chaque jour du poids.

Préparateur en pharmacie, Moritz s'estimait de formation scientifique. Il traça au stylo-bille un trait autour d'une pomme de terre, puis le recouvrit circulairement d'un fil à coudre qu'il coupa au point de jonction. Il attendit deux jours et vérifia. Le fil était désormais trop long.

Il renouvela l'expérience avec des pommes de terre de tailles diverses, en releva les mensurations successives, nota heures, dates, prit des photos et disposa ainsi d'un dossier qu'il estima précis et probant.

D'autres aliments tels que cornichons, poivrons, bananes, radis, furent soumis au même traitement avec des résultats analogues.

Il loua une chambre d'hôtel avec, dans son bagage, une livre de pommes de terre. Hors de son domicile, l'épreuve se révéla tout aussi concluante.

En revanche, chez des amis où il oublia à dessein un kilo de patates, rien ne se produisit.

La conclusion s'imposait. Cette étrange consommation ne provenait ni du lieu, ni des féculents eux-mêmes, mais bien de sa propre personne à lui, Moritz. Il contaminait les vivres. La viande elle-même se racornissait jusqu'à devenir cassante. On ne sait quoi de maléfique s'exsudait donc de sa personne pour tarir toute source de vie alimentaire.

Bien sûr, il pouvait déjeuner au restaurant ou n'acheter

jamais que de quoi composer un seul repas, mais cette décision pratique ne le guérissait pas de son mal, ni de sa honte. Il aurait pu aussi se soumettre lui-même à des examens, mais on n'aime pas exhiber ses moignons. Et d'ailleurs qui consulter ? Un chimiste ? Un dermatologue ? Un guérisseur apte à déceler les ondes néfastes ? Un exorciste ? Finalement, il se rendit chez son médecin de quartier dont il appréciait le bon sens.

Le médecin, épaisse moustache roussie de nicotine comme ses doigts, se montra rassurant.

— Vous n'êtes pas le seul, dit-il, à posséder ce don de durcir les fleurs ou les viandes, mais, chez vous où il semble plus intense, ce magnétisme s'exerce hors de votre volonté.

Il soupesa les petits cônes durcis et en conserva un pour seuls honoraires.

En descendant son escalier, Moritz se sentait rasséréiné, mais cela ne dura guère. Le mal tapi dans ses veines ou dans l'air vicié de ses poumons corrompait son âme. La semaine suivante, il consultait un grand patron.

Celui-ci l'écouta, l'ausculta, fit pratiquer diverses analyses, enfin examina les petits cônes et demanda qu'on réédite devant lui l'expérience. Rien ne se produisit.

— Ce doit être votre présence, balbutia Moritz.

Le grand patron fronça les sourcils.

— Si je comprends bien, vos pommes de terre me snobent.

— Ne le prenez pas mal, dit Moritz. Les farineux ont leur façon de réagir. Comme tout le monde.

— Oui, oui, c'est évident.

Il rédigea une lettre qu'il cacheta et remit à Moritz.

— Pour ce confrère qui me semble plus apte que moi à résoudre votre problème.

C'est ainsi qu'avec d'ailleurs son plein consentement, Moritz se retrouva dans un établissement psychiatrique.

Il y vécut heureux des saisons durant.

On lui servait ses repas dans sa chambre. Il en consom-

mais ce qu'il voulait et ne se souciait pas des restes qui échouaient sûrement dans une poubelle.

Son voisin, un doux lunatique, se penchait toute la journée sur des calculs compliqués et stériles. Le soir venu, il lisait des B.D. dont sa famille le fournissait chaque dimanche. Moritz, lui, n'avait aucune famille directe, s'en passait, coulait des après-midi paisibles dans les jardins de l'hôpital et, à la pensée de sa vie actuelle, éprouvait une lointaine gratitude pour les pommes de terre.

Une aide-soignante lui rendait de menus services.

Certain jour, il reçut la visite d'un journaliste. Comment ce garçon avait-il eu vent de son don et s'était-il procuré son adresse? Une indiscretion de l'hôpital sans doute. Le folliculaire écrivait des articles dans un bimensuel consacré aux sciences occultes. Tout ce qui était censé se produire de bizarre trouvait place dans ces colonnes.

Moritz conservait dans ses valises ces étranges petits cônes qui avaient été des pommes de terre. Il en confia un ou deux au journaliste et se livra même pour lui à des essais qui ne restèrent pas infructueux.

Lorsque la feuille parut, Moritz pâlit. Le journaliste avait exploité un filon pourtant prévisible. Un titre de première page attirait le regard.

INTERNEMENT ARBITRAIRE

« Il paye de sa liberté un don indiscutable. Toutes les preuves en page 13. »

En outre, cette aventure ravivait en Moritz le goût de telles expériences. Il s'y refusait, mais pour se trouver bientôt dans l'état de l'alcoolique qui guigne un dernier verre ou du joueur décavé que la boule affole.

Pis encore, à présent le don semblait se détacher de lui pour exiger animalelement sa satisfaction. Ne le pouvant — Moritz le constata avec effroi — il s'en prit à son propre organisme. Moritz se consommait lui-même, se consumait.

Le journal était parvenu à la Direction. On y convoqua son héros. Sitôt la porte franchie, Moritz trembla. Derrière

le bureau, directeur, médecin-chef, et un personnage inconnu. Un tribunal.

Le médecin-chef affichait un inquiétant bon sourire.

— Nous vous devons des excuses, disait-il. Cet article — il le tapotait — fort documenté nous en a convaincus, vos expériences ont une valeur scientifique indéniable. Votre place n'est donc pas parmi nous.

— Je n'ai plus que la peau sur les os, gémit Moritz.

— Il est certain que votre état physique laisse à désirer, avec un inévitable retentissement sur votre état psychique, mais cela ne concerne en rien votre état mental.

— Je me mange moi-même, cria Moritz.

— C'est une façon imagée de dire, concéda le médecin-chef avec le même bon sourire. Rassurez-vous, nous ne vous mettons pas à la rue. Vous allez être admis pour un mois, peut-être deux, dans une maison de convalescence où vous recevrez les soins les plus éclairés.

« Ils m'envoient mourir ailleurs », se dit Moritz.

Il quitta l'hôpital, valise à la main. Tina, l'aide-soignante, vint l'embrasser, mais il ne ressentait plus aucun désir.

Dehors, il s'assit sur un banc. Pour la première fois, son aventure lui apparaissait sous son véritable jour. Par une prédestination aussi injuste que mystérieuse, certains bénéficient de la grâce divine. Lui, non moins mystérieusement, non moins injustement, souffrait de disgrâce.

Quelques mois plus tard, des spéléologues découvraient un singulier squelette, celui d'un hominien de taille moyenne, mais si rétréci que le plus jeune d'entre eux s'écria naïvement : « Mais il est squelettique ! » Le surnom lui resta. Dans la presse où il défraya quelque temps la chronique, on titrait : LE SQUELETTE SQUELETTIQUE. En attendant la réunion d'un comité d'experts, on le plaça dans une longue boîte scellée. Lorsque, quelques semaines plus tard, on rouvrit ce cercueil, il était vide. Seule au fond, une poussière blanchâtre.

DOUBLE VISAGE

Juste à l'instant où on prenait une photo de Jérémie, la bombe explosa.

Il s'agissait d'une bombe artisanale classique, clous et boulons dans un réceptacle de plomb. Jérémie ne fut pas atteint, mais, soit que le photographe eût tressailli, soit que, sous la violence du choc, le film lui-même eût bougé, un décalage se produisit, une superposition d'images où Jérémie présentait un double profil.

Chez lui — trois pièces; une épouse, Clara; deux enfants de quatre et six ans — il observa la photo à la loupe. Cet examen confirma sa première impression : les deux visages n'offraient pas une stricte ressemblance. Clara, quant à elle, ne vit rien là de notable. Elle regagna sa cuisine sans remarquer le trouble de son mari.

Cet autre visage que l'explosion d'une bombe faisait ressortir du sien lui causait un désagréable sentiment d'insécurité. Bon père, bon époux, bon citoyen, l'anormal le laissait plus qu'un autre désemparé.

Il rendit visite à un vieux photographe de sa connaissance qui, à son tour, examina la photo avec une loupe plus grosse et ne s'étonna pas outre mesure. Étant donné la complexité, la fragilité des agents chimiques qui composent une photo, la chaleur dégagée par l'explosion toute proche d'une bombe ne pouvait-elle altérer une image ?

— Elle n'est pas altérée, hasarda Jérémie, elle est autre.

Le photographe écarta cette objection.

— Le savez-vous, dit-il, des expertises récentes l'attestent, le fameux sourire de la Joconde n'est dû en fait qu'à d'infimes craquelures de la toile.

Le propos ne rassura pas Jérémie. Si un minime incident matériel pouvait susciter un prodige artistique, ce mystérieux sourire que tous dévotement admiraient, alors

que penser de cet autre, plus brutal, qui faisait à demi ressortir comme d'un terrier ce second et inquiétant visage ?

Quand il s'ouvrit de son tourment à sa femme, celle-ci le supplia de consulter un spécialiste des séquelles d'attentats.

Le praticien ne jeta qu'un coup d'œil à la photo.

— Ce glissement d'image n'a sûrement rien d'anormal, dit-il, mais vous faites une fixation sur lui. Il vous permet de donner une apparence d'objectivité à l'inquiétude physiologique que laisse en vous l'attentat. Dès que les choses se remettront en place, ce sort fait à une simple photo se dissipera de lui-même.

Ce discours débonnaire resta sans effet sur Jérémie. Il ne tenait pas devant la saisissante réalité du second visage — qui taxait par là d'imposture le premier.

« Peut-être que je deviens fou », se dit-il néanmoins. Mais les fous ne l'étaient-ils pas d'entrevoir une réalité interdite ?

Toutefois, selon le pronostic du médecin, Jérémie qui se rétablissait se préoccupa moins de la photo. Il ne la tirait plus de son portefeuille que quatre ou cinq fois par jour. Comment avait-il pu accepter cette accusation d'imposture ? En quoi se montrait-il hypocrite ? N'était-il pas un homme comme il faut, qui pensait, élevait ses enfants, voire votait comme il faut ? Qui répondait donc parfaitement aux critères de l'homme normal.

Un soir, dans une rue que le printemps tiédissait, il tomba sur Romain Dulure. Perdu de vue depuis des années et des années, Romain Dulure avait été son meilleur camarade de lycée. Jusqu'au jour où, pour une raison inexplicable, il s'était éloigné, voire l'avait tenu à distance.

Jérémie fut heureux de le retrouver. Ils firent quelques pas côte à côte. Romain Dulure parla de son existence qui, finalement, ressemblait à celle de Jérémie, sauf... Sauf, celui-ci en fut tout d'un coup convaincu, sauf qu'aucune bombe ne ferait jamais ressortir du visage de Romain Dulure un double dissimulé. Ces yeux loyaux et ardents

rendaient une telle supposition inconcevable.

Jérémie s'arrêta, montra la photo.

Romain l'observa assez longuement à l'ombre d'un platane.

— Que c'est étrange ! murmura-t-il.

Le cœur de Jérémie se mit à battre plus fort.

— Qu'est-ce donc qui est étrange ?

— Ton second visage est beau, mais...

— Mais quoi ?

— Il serait plutôt le premier. Je veux dire celui que je voyais, croyais voir avant.

— Avant quoi ?

— Oh ! je me souviens à peine, dit Romain Dulure. Presque rien. Un de ces incidents qui se gravent dans l'esprit des enfants.

— Qui se gravent. Alors tu t'en souviens. De quoi s'agit-il ?

Romain Dulure semblait presque malheureux, puis il retrouva son assurance et regarda son ancien ami dans les yeux.

— Un de nos camarades nous parlait de son père mort en déportation. Mais toi, tu le regardais avec un air.

— Un air...

— De dire. « En quoi est-ce que ça nous concerne ? Pourquoi tu nous racontes ça ? » Tout juste si ce n'était pas : « Après tout, si on l'a déporté, il y avait peut-être une raison. »

— Mon air disait tout ça, constata amèrement Jérémie.

Il haussa les épaules.

— Sûrement une réaction défensive. Mon père avait été arrêté pour dénonciation de Juifs.

— Ah ! on ne devrait jamais juger, dit Romain Dulure.

Néanmoins il regarda encore cette photo qui semblait condamner l'actuel Jérémie, et prit congé.

Le soir, avant de brûler la photo, Jérémie se visa la tempe devant sa glace avec un revolver non chargé et tira.

— Voilà, je l'ai tué, pensa-t-il... Mais lequel des deux ?

LE SUPPLÉMENT D'ÂME

Le comte Stanislas de K..., noble polonais, tomba d'assez haut dans la misère — le jeu, les femmes, le vin, les chevaux... Comment s'en sortir ? Au fond, il ne s'était jamais connu qu'un seul talent dans la vie, dépenser. Et, ruiné, de quelle utilité ce savoir ?

Voler ? Mais qui ? Des femmes ? Pas de cette manière. Des nobles ? Non, pas de systématique trahison de classe. Des pauvres ? Leur voler quoi ? Des riches ? Il n'y a pas plus méfiant. Des commerçants ? Mais qu'eût-il fait par exemple d'un très grand nombre de parapluies ou de paires de bottines ? Prendre leur argent à même leurs caisses ? Il n'était pas outillé. Et les commerçants français ont presque tous un pistolet dans leur tiroir-caisse.

Non, il fallait vendre. Mais en se méfiant comme de la peste de toutes questions de trésorerie, comptabilité, commandes, frais de transport, personnel, impôts. La solution lui apparut, lumineuse. Il fallait vendre de l'immatériel, du pur psychique. Or ce produit introuvable existait néanmoins, mieux, bénéficiait par avance d'une publicité copieuse et gratuite. Partout on le vantait et le réclamait. Dans les journaux, à la radio, la télévision, dans les discours des plus importants personnages de la politique, de la science ou de la religion. L'affaire était entendue. Il vendrait du supplément d'âme.

Au début, il se contenterait des marchés et foires. Plus tard, on aviserait à louer des bureaux avec une secrétaire blonde aux jambes galbées. Il dressa donc au lieu-dit une tente ; à l'intérieur, table de bois et deux chaises. À l'entrée, cet écriteau :

VENTE EXCEPTIONNELLE
DE SUPPLÉMENT D'ÂME
renseignements gratuits à l'intérieur

Il attendit la clientèle qui, en ce jour de marché, ne tarda pas. Une vieille paysanne se montra à l'entrée de la tente.

Il se leva courtoisement, la pria de s'asseoir.

— Vous avez besoin d'un supplément d'âme ?

— Faut voir. C'est combien ?

— Quarante Francs. Mais vous êtes ma première cliente. Pour vous, ce sera trente.

— Vingt-cinq.

— Soit, vingt-cinq.

— Je veux le voir d'abord, le supplément d'âme.

— C'est bien normal.

Il saisit au-dessus de la pile la première des enveloppes qu'il avait à demi emplies de sable.

— Une poudre spécialement magnétisée, confia-t-il tout bas.

— Y en a pas lourd.

— Mais, chère madame, une dose d'arsenic beaucoup plus insignifiante suffirait à vous occire, la même quantité de poudre d'or à vous enrichir. Ce qui compte, c'est le principe, en l'occurrence une essence synthétisée d'émanations psychiques sous-jacentes au subconscient ou, si vous préférez, des doses finement aimantées de supramental.

Il prononça ce dernier mot à voix basse. La vieille paysanne parut impressionnée.

— Y en a tout de même pas lourd. Et à quoi que ça sert ?

— Eh bien par exemple, y a-t-il quelqu'un que vous détestez ?

— Ma belle-sœur.

Un éclair de cruauté aiguïsa le regard de la vieille.

— Ca peut'i la faire mourir ? Ou p't'être lui casser une jambe ? Ou l'fémur ?

— Ça peut faire qu'elle vous aime.

— Moi. C'te vieille pute.

Elle se mit à rire de toute sa bouche édentée.

— Et, quand elle m'aimera, j'pourrai lui emprunter sa vaisselle, lui chiper ses œufs, lui faire laver mon linge ? Faut voir. Des fois que vous m'en céderiez une demi-enveloppe à l'essai pour dix francs ? Disons neuf cinquante pour faire un chiffre rond.

— Elle a des enfants, votre belle-sœur ?

— Même des petits-enfants. Des petits voyous, oui. À quatre, six ans, déjà ça vous tire la langue.

— Offrez-leur un cornet de bonbons.

— Moi, à ces petits macaques. Et où que j'prendrais les sous ? Ou alors faut me les déduire sur le prix de la moitié d'enveloppe.

— Non, vous devez les offrir vous-même. Vous en tirerez un grand bien.

— Si ça agit pas, vous remboursez ?

— Ça agit forcément. Le supra-mental. Et surtout, serrez bien l'enveloppe sur votre cœur, que ça pénètre

Le comte eut quelques autres clients, ce matin-là. Le seul fait de pénétrer sous cette tente les désignait d'office comme des gogos. Presque tous repartaient avec l'enveloppe sous leur robe ou leur chemise, contre leur cœur.

Le comte se répandit ainsi dans un grand nombre de foires. Son compte en banque s'alourdissait. Il parcourait les petites annonces en quête d'un bureau à louer dans une ville de moyenne importance.

Cet autre matin n'avait rien eu de particulier. La clientèle habituelle, curieux, naïfs, ivrognes, femmes trompeuses ou trompées, joueurs superstitieux. Il ne lui restait qu'une dizaine d'enveloppes. Il s'appêtait à plier bagage lorsque, dans l'entrée, s'encadra un singulier personnage, un moine en robe de bure malpropre, nu-pieds, joues non rasées, l'œil étincelant de fureur.

— Marchand du temple ! cria-t-il, désignant Stanislas de son bras tendu.

— Mais, mon frère...

— Je ne suis pas ton frère, profanateur, voleur de pauvres ! Iconoclaste ! Suppôt de Satan ! Fornicateur !

Antéchrist ! Détrousseur de cadavres !

— Là, vous exagérez un peu.

Pour toute réponse, il reçut deux énormes gifles.

— Mais, mon frère, monsieur... hoqueta Stanislas.

Curieusement, lui qui était brave, qui avait même en sa jeunesse, dans sa lointaine Pologne, croisé le fer pour les beaux yeux d'une dame, ne songea pas à se défendre. Il se savait coupable.

Le moine le gifla derechef, puis le boxa, puis, lui déchirant sa chemise, le fouetta jusqu'au sang de sa ceinture de cuir, sans épuiser son répertoire d'injures.

— À genoux ! cria-t-il.

Il redoubla de violence, piétina en les crevant les enveloppes, bénit son pénitent et disparut.

Stanislas restait là, hébété, écoeuré, humilié jusqu'au fond de l'âme. Il leva les yeux vers le ciel et les abaissa aussitôt, indigné. Il vit au sol une enveloppe miraculeusement épargnée, avec sa suscription « Supplément d'âme ». Il la ramassa, la serra sur son cœur et s'en fut.

LADY CYNTHIA

Lady Cynthia était une dame de la Cour qui souffrait — à vrai dire, elle n'en souffrait guère — d'une tare cachée ; un constant état de pénurie sentimentale. Elle n'aimait personne. Parfois elle avait cherché dans des encyclopédies, voire dans des traités philosophiques, le sens exact de ce mot-là : amour. Or on glosait à l'infini sur ses causes ou ses conséquences, ses variétés, ses origines ou ses fins, ses miracles, ses drames, mais, sur le sens même du mot, à part quelques synonymes peu instructifs, rien, comme si sa connaissance générale était un fait acquis.

« Il est vrai, songeait-elle, à qui ignorerait totalement la douleur physique, un dictionnaire n'apprendrait rien. »

Corollaire, elle ne haïssait non plus personne. Elle se défendait de ses ennemis, mais comme elle évitait mouches ou moustiques. Elle n'aurait pas éprouvé plus de haine pour le lion prêt à la dévorer que pour une machine sur le point de la broyer. Du reste, la réciproque ne faisait guère de doute. Pourquoi un lion ravi de s'en nourrir détesterait-il sa proie ?

Cynthia n'en était pas pour autant une femme insensible. Elle avait traité avec bienveillance ses vieux parents, mais, quand ceux-ci étaient morts à quelques mois d'intervalle, elle en avait éprouvé la même sorte de regret que pour son piano s'il avait dû quitter son salon. Ses parents l'avaient élevée, avaient accompli leur temps, étaient morts comme elle-même mourrait. Où était le problème ?

Cet après midi-là, elle reçut la visite de sir Archibald, un colonel en retraite qui avait été le subordonné et l'ami de son père. Sir Archibald était gros, facilement essoufflé, avec des cheveux blancs en brosse, un visage rouge brique, en somme très typique.

— À présent que vous voilà seule, dit-il, j'ai pensé... N'est-ce pas, votre héritage vous suffit, je sais, mais, à ma mort, vous jouiriez d'une très grosse fortune. Bref voulez-vous m'épouser ?

— C'est vraiment, dit Cynthia, une charmante idée en l'air.

— Oh ! je ne me fais aucune illusion. J'ai plus de cinquante ans, et vous n'en avez pas trente. Je me contenterais de votre présence sous mon toit. Je serai un compagnon attentif et prêt, avec quelle joie, à vous protéger. Bref, Cynthia, je... je vous aime.

— Ah ! vous aussi.

— Oh ! je me doute bien qu'avec votre beauté, toute une cour doit s'agiter autour de vous, et votre nouvelle situation ne peut que l'accroître.

— Non, vous vous méprenez, cher Archibald. Je veux dire, vous aussi, vous aimez. Il semble que ce soit la loi commune.

Le colonel la regarda, ébaubi.

— Mais vous-même, Cynthia, n'avez-vous jamais éprouvé ce sentiment ?

— Ma foi, non.

— Soit, aimé d'amour. Mais aimé tout court, par exemple vos parents ?

— J'y pensais justement avant votre venue. J'aimais leur présence à peu près comme celle de mon piano dans ce salon.

— Vous aimiez vos parents comme votre piano... Je comprendrais encore si vous étiez une grande artiste.

— Non, comme meuble.

— C'est insensé, dit le colonel.

Il s'assit sur un sofa. Il transpirait.

— Dans ce cas, dit-il, je n'ose pas vous questionner sur vos sentiments à mon égard. Je ne prétends pas me comparer à un piano.

— Non, vous, dit-elle, ce serait plutôt à mon épagueul. Il me regardait avec des yeux !

— Très honoré, dit le colonel. Il tira de sa veste de tweed une courte pipe qu'il rempocha. Il ne fumait pas devant les dames.

— Si je peux me permettre d'effleurer ce sujet, souffla-t-il, il vous est sans doute arrivé de connaître des hommes, excusez-moi... au sens biblique du terme.

— Des amants. Oui, souvent, beaucoup.

— Beaucoup, pour une jeune dame, je suppose, cela peut signifier... trois ?

— Disons plutôt trente.

— Trente !

Le colonel tira à nouveau sa pipe et la bourra.

— Vous semblez aimer beaucoup les hommes.

— Aimer, encore ! Oui, sans doute, j'aime aussi beaucoup le chocolat.

— Le chocolat. Mais on ne peut pas comparer !

— En fait, non, vous avez raison. La jouissance, comme vous diriez, concerne une plus grande partie du corps.

— C'est insensé, répéta le malheureux colonel, mais c'était un brave militaire, il revint à la charge. Soit, dit-il, je conçois que vous n'écriviez pas de poème d'amour à votre boîte de chocolats. Sachez cependant, bredouilla-t-il, qu'en cas de mariage, il n'entrerait pas dans mes intentions de...

— De faire l'amour ? Pourquoi donc ?

— Ne serait-ce que mon ventre, soupira le colonel.

— Certes, dit Cynthia, je n'ai jamais connu que des hommes jeunes et beaux, mais, dit-on, il faut tout connaître. Un homme gros, âgé, pudibond, peut valoir le détour.

Le colonel se leva, plus rouge encore, et prit congé.

Le lendemain, Cynthia reçut de lui une lettre très digne. Le colonel ne parvenait pas à situer sa place exacte entre un épagneul et un piano. Il la priait donc de tenir pour non avenue sa visite de la veille, et lui souhaitait de connaître un jour l'amour.

Cynthia lut rêveusement cette missive et la jeta en boule dans l'âtre où ne brûlait aucun feu.

Pendant elle se sentait froissée. Elle décida de voyager et fit le tour du monde. Sa conclusion fut qu'en effet, on en avait vite fait le tour. Elle s'attarda davantage aux Indes où le colonel avait servi sous les ordres de son père. La vie ici lui parut plus violente, plus sale, plus colorée, plus intense. Le hasard l'amena dans une ville où séjournait un sage dont la réputation s'étendait jusqu'à la lointaine Angleterre. Cynthia avait feuilleté un livre de lui dans la bibliothèque paternelle. Elle obtint un rendez-vous, et, le lendemain, elle pénétrait dans l'ashram.

Le gourou la reçut dans une pièce claire, table de bois blanc, trois chaises, quelques livres. Il la contempla longuement, puis se leva et se prosterna.

Elle en fut plus surprise encore que gênée.

— Vous êtes une libérée vivante, lui dit le gourou. Ce que nous autres n'obtenons qu'au prix de longues et dures épreuves initiatiques vous a été donné à votre naissance. Vous ignorez la passion. Vous accueillez ce que la vie vous offre et vous en détachez sans regret. Vous détenez vérité et sagesse.

— Mais l'amour ? risqua Cynthia.

— Il agite les êtres comme les peuples. Il engendre les souffrances, les tragédies, les conflits, la volonté de puissance, partant les guerres. Que nous importerait la possession pseudo-éternelle d'un territoire ou celle exclusive d'une femme si nous mesurons la précarité et la brièveté de notre séjour sur terre ? Mais nous vivons dans l'illusion. L'amour a pour filles avidité et peur. Vous en êtes sauve.

Ainsi ce que, malgré tout, Cynthia tendait à considérer comme une infirmité se révélait un fruit de sagesse. Dehors, pour la première fois, elle se sentit vraiment libre, purifiée de ses inquiétudes. Elle respirait, aimait ce ciel qui rosissait à l'horizon, le cours paisible de cette rivière...

Elle le découvrit adossé à un mur. Dix ans, en haillons, mais le visage d'une telle beauté, d'une si jeune noblesse,

qu'elle s'arrêta. Les grands yeux noirs reflétaient une infinie tristesse.

— Tu as besoin d'argent ? demanda-t-elle.

Il fit oui de la tête sans tendre la main.

— Pour toi ?

— Pour ma mère.

Elle lui remit tout l'argent que contenait son sac et y joignit quelques bijoux. L'enfant s'inclina, posa sur son cœur la main bienfaitrice avec dans les yeux une surprise si admirative, une si chaude gratitude qu'elle lui caressa la joue.

Il répondit par un éclatant sourire.

Elle sut qu'elle était perdue.

MEURTRE

La compagnie s'arrêta devant la fontaine. Ordre fut donné de déposer les sacs à terre et de former les faisceaux. Le soldat Bertrand appuya le canon de son fusil contre ceux de ses voisins de marche, Ludovic et Gamblet, dont il ignorait le prénom. Comme eux, il se fit couler de l'eau sur la tête et emplit son bidon. Il but à longs traits, goulûment d'abord, puis lentement. La soif physique s'apaisait, non celle, intarissable, due à la lancinante envie de boire des kilomètres durant, intensifiée par l'alliance criminelle du soleil d'été et de la poussière, par l'exsudation constante du corps sous la capote.

Il emplit à nouveau son bidon, en revissa le bouchon, et s'assit comme tous, jambes allongées.

Son sac pesait moins lourd qu'au début de ses classes. Il avait appris à ne le gonfler que de linge entre les deux pièces de toile qui le bouclaient et la paroi à rabattre. Restaient les lingots de plomb dans les trois cartouchières, le masque à gaz, le bidon de deux litres, la musette pleine, le casque, le fusil avec sa baïonnette, la lourde et longue capote.

Quelques rires fusèrent. Beaudier, un du Nord, se repeignait devant une glace de poche. De façon imprévue, l'adjudant-chef Brohic prit sa défense.

— Bande de trous du cul, proféra-t-il de cette voix profonde que tous craignaient, il a raison. Se repeigner, ça rafraîchit, ça repose, et vous allez en avoir besoin pour les dix derniers kilomètres. Je vous promets des pieds en sang.

Quelques lèche-cul empruntèrent sa glace à Beaudier pour se repeigner. Bertrand restait de marbre.

Presque dès le premier jour, l'adjudant-chef l'avait pris en grippe. Dans la cour de la caserne où il instruisait les bleus de leurs devoirs, il avait conclu sa péroration par une grosse et stupide plaisanterie. Des rires l'avaient saluée,

soit faciles, soit serviles. Au vu de l'adjudant, Bertrand avait gardé le même air de dérision. Il détestait la suffisance du sous-officier, son orgueilleuse corpulence, ses allusions immodestes à son passé de guerrier, et jusqu'à ces décorations qui lui bardaient la poitrine et lui valaient la considération des officiers.

En dépit des corvées ou des engueulades, jamais Bertrand ne s'était départi de cette attitude. Jusqu'à la veille au soir où il avait commis une erreur irréparable.

Il discutait avec d'autres dans la chambrée. Il ne savait même plus à quel propos il avait cité « l'armée ». Au même instant, un adjudant-chef Brohic visiblement ivre était apparu dans le cadre de la porte pour clamer d'une voix avinée et solennelle :

— L'Armée vous emmerde.

Et lui de répondre :

— Alors, moi, j'emmerde l'Armée.

Une satisfaction cruelle avait lui dans l'œil du sous-officier, du coup dessoûlé, et qui se contenta de dire :

— Un cas de conseil de guerre, mon agneau.

Il s'était retiré très digne, à peine titubant.

— Tu es fou de lui avoir dit ça. Tu es cuit.

— Il va te faire passer le falot. Tu risques les Bat d'Af.

Puis tous s'étaient tus, écrasés par cette chape de plomb qui, sur les épaules des soldats, se nomme fatalité.

L'adjudant-chef était trop soûl la veille pour oser se présenter devant le capitaine. Et, ce matin, en vue de la marche, le réveil avait sonné à quatre heures. Mais, dès midi, l'adjudant-chef ferait son rapport. Quelques coups d'œil satisfaits que, de temps à autre, il portait sur Bertrand, auraient suffi à convaincre les plus sceptiques.

Un coup de sifflet annonça la fin de la pause. Ils reprirent la route. Le soleil tapait plus fort. Ils suaient sous les capotes trop chaudes.

À quelques kilomètres de l'arrivée, la route bifurquait. Le capitaine arrêta la compagnie.

— Cette route-ci, une déviation, dit-il, est plus longue

de trois kilomètres. Un détachement va la prendre. Il ne s'agit pas de faire la course. On notera la différence des heures d'arrivée.

Il désigna pour se détacher les quatre premiers rangs, soit douze hommes, en tête les trois plus grands, Ludovic, Gamblet et Bertrand.

— Brohic, vous prendrez le commandement.

Le détachement s'engagea au pas sur cette route.

Les fantassins connaissent ce phénomène où le pas les conduit soudain à ne plus faire qu'un seul corps, où ainsi, à la marche individuelle, se substitue une nouvelle force motrice collective qui en décuple la puissance et dissout les fatigues. Que, pour une raison quelconque, l'un ou l'autre échappe à cet entraînement, et il ne peut suivre, s'épuise.

C'est ce qui arriva à l'adjudant-chef Brohic.

Marchant à côté de la colonne, étranger à ce qui s'y passait, il ne bénéficia pas de ce surcroît psychique d'énergie. En outre, il avait dépassé la cinquantaine, il était gros, il souffrait de sa cuite de la veille. Il aurait pu, peut-être dû ralentir dès le début cette cadence excessive. À présent, c'était trop tard. Tous y verraient une défaillance personnelle. Sanglé dans son orgueil comme dans cet uniforme depuis quelque temps trop étroit, il ne pouvait se dégrader ainsi aux yeux de ses hommes. Il forçait l'allure, mais ses traits se tendaient, se crispaient.

Fut-ce à cause du regard meurtrier qu'il posa sur Bertrand, le soupçonnant d'être l'instigateur de cette marche forcée, en tout cas Bertrand le dévisagea à son tour.

L'adjudant-chef l'oublia aussitôt comme s'il n'avait plus de forces à dépenser inconsidérément.

— Il ne reste que cinq kilomètres, nota Bertrand à la vue d'une borne, et sa phrase relança cette locomotive humaine.

Parfois, tout en marchant, un des soldats se versait de l'eau de son bidon dans la bouche. L'adjudant, lui, n'en disposait pas, mais quémander de l'eau auprès de ses

hommes serait le premier accroc à son honneur, le signe avant-coureur d'une déchéance qu'au vrai, il sentait venir depuis pas mal de temps. Pour la masquer, il durcissait son attitude, humiliait sans répit ses soldats.

Bertrand désigna une borne à une trentaine de mètres.

— Chiche, on y va au pas de charge ? On peut, mon adjudant ?

Sans attendre la réponse, ils chargèrent, baïonnette au canon. Soudain c'était la guerre d'une tranchée à l'autre. La terre boueuse sous les pas, la mitrailleuse qui fauche les corps. Le drapeau, le clairon. Eux sont invincibles. Ils passent entre les balles. Certains tombent, Dieu ait leur âme. En avant ! La borne ! Ils s'arrêtèrent d'un coup dans une émeute de leur harnachement et s'esclaffèrent.

Ils attendirent l'adjudant-chef qui arrivait, tête baissée. Il ne s'arrêta pas. « Un taureau blessé », se dit Bertrand.

— On risque d'arriver avant les autres, lança-t-il.

Aussitôt le détachement retrouva la cadence perdue.

L'adjudant-chef pensa les planter là, s'asseoir au pied d'un arbre sous prétexte de pause horaire. Personne ne serait dupe. Ils étaient capables de rester debout à attendre qu'il récupère, ou même, sous l'impulsion de ce Bertrand, de continuer et de rendre compte de sa défaillance physique. Il repoussa cette tentation, ou plutôt, à travers lui qui s'hébetait, l'ancien adjudant-chef Brohic la repoussa... Il ne savait quoi lui brouillait la vue, le cerveau. Le soleil, la soif, la poussière, la honte... Était-il juste qu'après toutes ces années de service, de batailles, de blessures, il doive en éprouver ?

Une route apparut sur leur droite.

— On les rejoint ! cria Bertrand à la vue de la compagnie.

Un rire de triomphe salua sa phrase.

Ils savaient que, d'ici une heure, ils s'écrouleraient sur leurs couches, courbaturés pour des jours, mais ils se trouvaient encore dans cette phase d'exaltation.

— On va les rattraper ! lança Bertrand.

— Les dépasser, cria Ludovic. De l'autre côté, quelques soldats riaient, applaudissaient.

Non, l'adjudant-chef n'avait pas combattu tout au long de sa vie pour connaître ce sarcasme final, traîner à la remorque de son détachement au lieu de le conduire à son flanc comme il devait, comme il faisait. Qu'importait la sourde et cependant violente protestation de son corps, qui semblait tirer de ses profondeurs cet appel au secours ? Il tiendrait bien encore deux ou trois minutes. L'adjudant-chef Brohic n'affronterait pas la surprise ironique des soldats, la compassion des officiers (« Ce pauvre vieux, depuis le temps qu'il aurait dû prendre sa retraite »). Ce n'était pas possible. Alors, cœur battant, souffle coupé, la face telle une effigie sans chair, lui aussi montait à l'assaut, son dernier assaut de la Grande Guerre. Il n'entendait pas les balles. Il tenait son regard droit vers le bout de la route qu'il ne voyait plus. Il se rappelait ce chant de marche du temps de sa jeunesse, mais il avait dû en oublier les paroles, car ne s'échouaient sur ses lèvres que des ébauches de mots sans lien, sans suite.

Bertrand le vit porter sa main à son casque ou son cœur dans un geste inachevé. Et l'adjudant-chef tournoya, s'abattit de tout son poids sur la route.

Le capitaine et le major avaient assisté de loin à cette chute. Ils accouraient à travers champs, mais Gamblet qui s'était penché sur le corps se relevait déjà pour dire :

— Il est mort, mon capitaine.

JUSTICE

Gamblet était un paysan cévenol, rude comme en hiver le climat de ses montagnes. Sa ferme (pour la nommer ainsi), aussi pauvre que toutes celles du hameau, ne comptait comme bêtes, outre le chien, que le cochon et la basse-cour. Jadis, du temps des moines qui avaient planté là des châtaigniers et du même coup implanté ces familles qui vivaient du commerce de leurs fruits, les hameaux étaient peuplés et relativement prospères, mais aujourd'hui, les paysans eux-mêmes dédaignaient les châtaignes. Elles traînaient non récoltées jusque sur les chemins. Les fermiers en nourrissaient leur unique cochon. Tardivement, alors qu'elles étaient déjà pleines d'asticots, des grossistes en faisaient ramasser pour les fabriques de purée ou de crème de marrons.

La même raison qui avait peuplé les hameaux inversement les vidait.

Contrairement à ces familles toutes catholiques, Gamblet était protestant. Cette anomalie s'expliquait par le mauvais caractère héréditaire ou, si l'on veut, par la loyauté farouche des Gamblet. Lors des dragonnades, le Gamblet d'alors avait gagné avec des provisions et des litres d'eau les hauteurs où la végétation était si épaisse qu'il avait dû achever son parcours en rampant. Lorsque, des semaines plus tard, il était redescendu, le hameau ne comptait plus que des fervents catholiques.

Il est plus facile de se cacher dans un bourg. Aussi bien à V..., distant de sept kilomètres, protestants et catholiques se comptaient en nombre à peu près égal. Le temple jouxtait l'église. Tout le monde n'était pas aussi farouche que les Gamblet, et les mariages mixtes n'étaient pas rares. L'usage voulait que le premier né adopte la religion du père, le puîné celle de la mère, et ainsi de suite. Aussi le bon curé s'étonnait-il parfois de voir un enfant inconnu lui

amener au catéchisme son petit frère, et répondre :

— Ah ! non, moi, je suis protestant.

Quitte à ce que, deux ans plus tard, le petit frère, survenant avec son cadet, réponde au pasteur :

— Ah ! non, moi, je suis catholique.

Moins importantes sont les affaires de la terre. Ce pourquoi, à chaque élection, l'homme de droite votait pour son coreligionnaire communiste plutôt que pour le protestant de son parti, et réciproquement.

Mais, chez les Gamblet, pas de mésalliance. Aussi, quelques années plus tôt, la fiancée du Gamblet actuel avait-elle dû abjurer. Il n'y aurait pas de petit Gamblet pour répondre au pasteur : « Ah ! non, moi, je suis catholique ».

Précisément, une phrase du récent prêche trottaît par la tête de Gamblet, une citation fortement lue par le pasteur. À peu près : « Si tu laisses un crime s'accomplir, alors tu tiens le manche du poignard » ou encore : « Si tu ne t'y étais pas associé par ton silence, le crime n'aurait pas eu lieu. »

Sa femme venait de se coucher à l'étage. Ses jeunes enfants dormaient. Pourquoi la phrase du pasteur le troublait-elle ainsi ? Il buvait à petites gorgées espacées, devant l'âtre, un verre de son propre vin, lequel comptait à peine huit degrés. Le soleil un peu pâle des Cévennes ou parfois l'abondance des pluies lui permettaient rarement d'atteindre les neuf degrés requis pour la vente et l'accès à la cave coopérative. D'autre part, à l'encontre de ses voisins, Gamblet se refusait à y adjoindre le sucre interdit pour en relever la teneur en alcool.

Il réservait son vin à son usage personnel ou en offrait à ses parents ou cousins. Néanmoins il s'obstinait à cultiver cette pauvre vigne sur ces étroites terrasses où ne pouvaient pénétrer ni mulet ni machine.

Donc les mots du pasteur résonnaient désagréablement dans sa conscience comme s'il s'était jamais associé à un crime ! Il aurait pu balancer par-dessus l'épaule cette question comme les catholiques se déchargent de leurs fautes

au confessionnal, mais Gamblet ne descendait pas pour rien de cette race qui a inventé le scrupule et l'examen de conscience.

Il souhaita marcher un peu dans la nuit. Il pénétra dans le minuscule bois qui lui appartenait et descendait presque jusqu'à la rivière. Il traversa les dalles qui recouvraient les ossements de ses ancêtres. Parfois, assurait-on, s'en dégageaient des feux follets, émanations phosphoreuses de ces morts. Un villageois en avait fui un qui le poursuivait, attiré peut-être par le déplacement d'air, et qui, une fois sur la route, s'était pris dans les rayons de sa bicyclette. L'histoire laissait sceptique. « Il aura bu un coup de trop ». Mais depuis, il n'avait plus jamais été le même. « Il a eu une telle peur, disait sa voisine. À mon sens, ça se sera porté sur le pancréas. »

En bas, il prit la route de V... et, à la marteler, les jambes un peu endolories par le travail du jour, il se remémora cette autre journée qui avait vu la mort de l'adjudant-chef. Gamblet n'avait pas partagé la martiale allégresse de ses camarades, ni peut-être bénéficié de ce surcroît d'énergie. Il n'en avait pas besoin. Or, à l'émotion qui le saisit, il n'en put douter. Là se trouvait la cause de son trouble. Elle s'éclairait dans cette nuit. L'adjudant-chef avait été conduit à la mort, et cette douzaine d'hommes tenaient les cordons du poêle.

Gamblet pensait lentement comme il travaillait. Cette lumière se projeta bientôt sur Bertrand. C'était lui qui sans cesse relançait cette mécanique de la marche, lui qui avait improvisé ce stupide pas de charge, lui encore qui, à l'arrivée, avait exalté ses camarades à rejoindre et dépasser la nonchalante colonne. Or l'adjudant-chef tenait dans ses mains sa condamnation. Sa mort le sauvait. Comment en douter davantage ? Il y avait bien eu crime avec préméditation.

La question ne s'en posait pas moins. Gamblet avait-il tenu le manche du poignard ? Sans doute un rude paysan comme lui ne pouvait guère prêter attention à la fatigue du sous-officier. Cependant il savait. Le docteur Freud n'avait

pas encore franchi ces montagnes, mais le protestant Gamblet pouvait se satisfaire de sa propre et religieuse lanterne. Il avait vu le visage de l'adjudant-chef peu à peu se corrompre comme se gâte un fruit. Il l'avait entendu souffler telle une bête. Il avait noté que lui seul ne buvait pas, et il ne lui avait pas tendu son bidon. Tous savaient. Non qu'ils le menaient à la mort, mais qu'il vivait une agonie. Tous le savaient, et l'un d'entre eux le voulait.

Gamblet revit un instant, presque physiquement, le corps de l'adjudant-chef abattu sur la route après ce qui avait été son dernier et plus dérisoire combat, et il se dit : « À cause de ce maudit Parigot, de cet émeutier, me voilà complice d'un meurtre ».

Il fut rappelé sous les drapeaux en 1938 d'abord jusqu'au jour où Daladier signa une paix honteuse et trompeuse, puis en 1939. Toutefois, en temps de guerre, les régiments de marche ou de forteresse se dédoublaient, et Gamblet ne retrouva pas Bertrand.

Il le rencontra sur les chemins de la captivité.

Tous deux furent dirigés sur un village de Haute-Bavière pour se substituer aux paysans mobilisés. Bertrand prit la consigne à la lettre et, dans sa ferme, remplaça aussi au lit le mari.

Dans la sienne, Gamblet provoqua l'admiration par son savoir-faire et sa puissance de travail.

Dans la chambrée où ils se retrouvaient le soir, Bertrand lui reprocha ce zèle en faveur de l'ennemi. Gamblet répondit :

— On travaille ou on ne travaille pas.

Bertrand ne trouva rien à répliquer, sinon, plus bas et avec un temps de retard :

— En tout cas, moi, je ne travaillerai pas longtemps.

On n'y prit pas garde. On continua à jouer à la belote ou à se laver les pieds dans la chambrée enfumée. Mais, quelques jours plus tard, Bertrand annonça son intention de s'évader. Il cherchait un coéquipier. La perspective ne parut sourire à personne. Un qui bourrait sa pipe de mau-

vais tabac résuma l'impression générale :

— On sait ce qu'on quitte, on ne sait ce qu'on trouve.

À la surprise de Bertrand, Gamblet se proposa.

— Tu veux rejoindre de Gaulle ?

— Non, ma femme et mes gosses. Ils ont besoin de moi.

Qu'importaient ses raisons ? Bertrand n'aurait pu trouver meilleur équipier. Gamblet reconnaîtrait d'instinct les bons chemins à travers bois, soutirerait à la nature de quoi les nourrir et jamais ne se découragerait.

Il commença par corriger le plan de Bertrand. Ils se trouvaient trop loin de la frontière pour y arriver indemnes à pied. Mieux valait attraper un wagon de marchandises pour l'Alsace. Là, Gamblet se faisait fort de trouver un pasteur qui les aiderait à passer la frontière.

Il leur fallut des jours pour repérer ce wagon et y pénétrer. Il était chargé de sacs dont le contenu importait peu. Le train parti, Gamblet en vida par la lucarne ce qui lui parut correspondre à leur poids. À proximité de la frontière, les douaniers pesaient chaque wagon pour y détecter la présence de passagers clandestins. Puis il aménagea une cache sous les sacs au fond du wagon. Ils passèrent ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits dans ce train qui sans cesse ralentissait ou stationnait dans des gares. Ces haltes, le manque d'hygiène, le rationnement de plus en plus sévère de l'eau comme des vivres ne paraissaient pas affecter Gamblet quand Bertrand exhalait de plus en plus sa mauvaise humeur.

Chaque matin et chaque soir, Gamblet tentait de se repérer par l'étroite lucarne.

— On doit être en vue de l'Alsace, déclara-t-il un soir. Apprête-toi à sauter. Dès que le train ralentira.

Il sauta le premier. Avec une souplesse qu'on n'eût pas attendue de ce long corps maigre, il roula en boule et se releva presque indemne. À une trentaine de mètres, Bertrand gémissait. Gamblet rampa jusqu'à lui. Un genou enflait déjà. Au pied droit, une vilaine plaie.

— Laisse-moi, dit Bertrand. Continue seul.

— Tu ne veux plus rejoindre de Gaulle ?

Il l'aida à se relever, soutint ses premiers pas. Un peu plus loin, il lui tailla une canne dans une branche.

Ils dormirent dans un bois. S'il s'éveillait, Gamblet entendait les gémissements sourds et endormis de Bertrand.

Au matin, il examina mieux la plaie.

— Il faut désinfecter, dit-il.

De l'orée du bois, il désigna un village proche. Sûrement on y trouvait une pharmacie. Il savait un peu d'allemand. Il prétendrait qu'un prisonnier venait de se blesser dans un Kommando voisin. Bertrand fut sûr qu'il reviendrait.

Il reparut au bout d'une heure, désinfecta la plaie, pansa pied et genou avec la même délicatesse qu'il mettait à inciser ses pieds de vigne pour y greffer de quoi améliorer son pauvre vin. Bertrand se sentait plein de gratitude pour ce singulier grand frère.

Le soir venu, ils reprirent la route. Bertrand souffrait. Sans Gamblet, nul doute qu'il aurait renoncé.

— Je me suis trompé, avoua celui-ci. On a sauté trop tôt. L'Alsace se trouve à quarante kilomètres.

— Il va falloir faire tout ça à pied, gémit Bertrand.

— Je ne pense pas qu'on trouve de taxi.

— Je ne pourrai jamais.

— Si.

Ils marchèrent ainsi plusieurs nuits, pour Bertrand, son genou qui l'incendiait de douleur, le pied qu'il pouvait à peine poser sur le sol. Il maigrissait. Au-dessus de ses poils de barbe, des yeux luisants. Il sentait mauvais, faute de pouvoir comme Gamblet enjamber un fossé pour se rafraîchir à un point d'eau. Jusqu'à la canne taillée par son camarade qui, à la longue, lui brûlait la paume.

— De Gaulle te décorera, dit Gamblet.

Une heure plus tard, Bertrand s'affaissa sur le bord de la route.

— Laisse-moi, dit-il. Je n'en peux plus.

— L'adjudant-chef Brohic a pu, lui, dit durement Gamblet. Aller jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Bertrand se releva.

Au petit matin, Gamblet désigna un point à l'horizon.

— Strasbourg ou sa banlieue. À une dizaine de kilomètres.

Il quitta la route.

— Mais pourquoi ?

— Trop dangereux à présent. Il vaut mieux prendre des chemins de traverse.

— Mais pourquoi on n'attend pas la nuit comme d'habitude ?

— Tu nous vois arriver au milieu de la nuit à Strasbourg sans savoir où aller ? On se ferait ramasser.

— Mais dormir. On vient de faire vingt-cinq kilomètres ou plus.

— On ne s'est pas évadés pour dormir.

Bertrand se mit tout d'un coup à le haïr. Et puis non, il le haïssait depuis longtemps, depuis toujours.

— Tu ne sais pas ce que c'est que de marcher comme moi... commença-t-il.

— Mais si, dit Gamblet, toi et moi, on le sait depuis un certain temps.

Bertrand parut oublier cette discussion. Il marchait en ayant l'air de penser à autre chose ou à rien. À certain moment, il questionna Gamblet

— Qu'est-ce qu'on fait ? Où on va ?

Gamblet le regarda avec tristesse sans répondre.

Puis Bertrand redevint lucide.

— Je ne sais même pas ton prénom, dit-il.

— Maintenant ça n'a plus d'importance.

— Je vais m'arrêter, dit Bertrand comme s'il découvrait cette solution au terme d'une longue et patiente réflexion.

— Non.

Bertrand n'insista pas. Il se trouvait en présence d'une

volonté plus forte que la sienne. D'ailleurs, quoique souffrant toujours, il ne savait plus parfois qu'il marchait.

Un kilomètre plus loin, les choses se gâtèrent. Des éclairs brillaient devant ses yeux. Il crut que c'était l'orage, d'autant que des coups sourds tonnaient à ses oreilles. « J'ai envie de vomir, se dit-il. » Ce fut sa dernière pensée avant l'évanouissement. Il saisit convulsivement l'épaule de Gamblet, tournoya et s'abattit sur la route.

Gamblet le considéra un instant. « Maintenant, réveille-toi si tu peux et tâche d'arriver à Londres ».

Il continua son chemin sans se retourner.

UN VIRTUOSE DU CRIME

P... est cette plage bretonne où, enfant, je passais mes vacances. Je ne puis m'en ressouvenir sans émotion. C'est là, à cet âge heureux, que je commis mon premier crime. Avec quelle ingéniosité, quel enthousiasme ! Certes je suis aujourd'hui plus expert, mais jamais je n'ai retrouvé cette innocence.

J'avais entendu un jour mon père se plaindre de moi à ma mère.

— Il ne semble doué pour rien.

Comme si le génie devait nécessairement se manifester au berceau ! Qui aurait prévu que le minuscule Napolione deviendrait l'Empereur de la moitié de l'Europe ? Ou que le petit Victor Hugo rédigerait *L'art d'être grand-père* ?

Vous me direz Mozart. Mais outre qu'il demeure une exception, que serait-il devenu sans violon ? Un virtuose du crime ? Permettez-moi d'en douter, encore que l'on doive noter une certaine corrélation entre la composition musicale et la préméditation d'un crime, qui comporte, elle aussi, ses pizzicati, ses scherzos, ses allégros. Du reste, leur terme commun : exécution en dit long.

À propos de musique, mes parents connaissaient le chef d'orchestre attaché au Casino, ce qui nous valait d'assister gratis à tous les concerts ou spectacles musicaux.

Je le haïssais.

Ce type gras, suant, extasié, ne pouvait me voir sans m'appeler ma petite puce, mon poulet ou, inexpiable, ma petite crotte. Le fait d'y ajouter parfois « en chocolat » ne rachetait rien. Et puis j'ai toujours eu tendance à l'obésité. Alors ce repoussoir. À sept ans, l'âge de raison, je résolus de le tuer.

Le chef dirigeait son orchestre debout juste au-dessus de l'ancien trou du souffleur. Un après-midi, j'entrai dans la salle vide, escaladai la scène et vérifiai : en soulevant la

plaque, on s'introduisait dans un étroit sous-sol. De là, un enfant pouvait assez facilement se glisser jusqu'à l'extérieur par une bouche d'air.

Avec un petit camarade, j'avais assisté, fasciné, sur mon vélo, aux préparatifs d'un chantier proche de la ville. Pour dégager le terrain, des ouvriers faisaient sauter des rocs à la dynamite. La nuit tombée, je m'y rendis. Dans le hangar de fortune où le contremaître rangeait son matériel, je trouvai un morceau d'un de ces bâtons de dynamite. Je m'en emparai ainsi que de trente ou quarante mètres de mèche.

Un après-midi de concert, je me glissai dans le soupirail, y déroulai circulairement toute la longueur de ma mèche pour aboutir juste sous le trou du souffleur, puis l'allumai et déguerpis. J'entrai dans la salle derrière les derniers arrivants.

— Tu veux que je te mette au premier rang, mon mignon, me demanda l'ouvreuse qui m'adorait.

Et, moi, avec ce charmant humour de l'enfance, de répondre :

— Oh ! non, ça fait trop de bruit.

Je me contentai du dernier rang.

Lorsque le chef leva sa baguette pour déclencher l'explosion musicale, ce fut la mienne qui retentit dans toute la salle. On crut voir le chef se dissoudre dans les airs. À ses côtés, un flûtiste mourut, un clarinetriste fut sérieusement blessé, et quelques spectateurs du premier rang plus ou moins atteints.

À sept ans.

— Quand je pense que j'ai failli te mettre au premier rang, sanglotait l'ouvreuse. Sauve-toi vite. Ce n'est pas un spectacle pour toi.

Le lendemain, les journaux titraient en gros caractères :
ASSASSINAT D'UN CHEF D'ORCHESTRE

La police ne négligea aucune piste, sauf bien entendu la mienne. On inculpa le chef du chantier pour négligence

criminelle. Chaque matin apportait son lot d'informations.

AFFAIRE DE MŒURS ?

Dans mon innocence, je ne comprenais pas bien, sauf que le chef aurait été une sorte de monstrueux homme-femme. « Ma petite puce, ma petite crotte en chocolat », n'était-ce pas là typiquement des exclamations féminines ?

TRAFIC DE DROGUE ?

Le flûtiste se piquait à la morphine, fumait de l'opium, reniflait de l'éther. Il lui fallait tout ça pour sortir son petit air de flûte. Ce fut l'illumination. Ceux que je foudroyais l'étaient par le ciel. Des réprouvés. Cette découverte m'emplit d'une fierté qui jamais ne s'est démentie.

Au début des vacances, je renâclai devant les visites à l'hôpital. Ma tante Amélie y avait été transférée pour je ne sais quelle opération. Mais, ce jour-là, j'en profitai pour passer d'abord chez le clarinettiste.

— Tiens, la petite crotte en chocolat.

À mon air, il se reprit aussitôt.

— Une appellation stupide, mais notre pauvre chef d'orchestre s'en amusait.

— Vous allez mourir ?

— Pire. Paralysé à vie.

— La mort, ça serait mieux ?

— Ah ! sûrement.

Le pharmacien était un cousin de mon père. Cette parenté avait décidé de notre séjour dans sa ville. Le cousin nous louait à bas prix une villa. Je lui rendis visite et me montrai si passionné par son métier qu'entre deux clients, il me conduisit dans son laboratoire. Il m'y laissait seul, revenait, répondait à toutes mes questions. Je devins en une demi-heure le plus jeune expert d'Europe en toxicologie. Lorsque je pris congé, je détenais à son insu dans ma poche certaine petite fiole.

Le lendemain, je cognai de nouveau à la porte du clarinettiste.

— Je n'ai pas beaucoup de sous, dis-je rougissant. Je n'ai pu vous acheter qu'un seul chocolat à la liqueur.

— Oh ! que tu es mignon ! Je le mangerai au dessert.

— Euh, non. Avec la liqueur, je pensais plutôt comme apéritif. Et puis je veux savoir s'ils sont bons pour vous en apporter d'autres.

— Cher enfant. Goûtons-le donc... Excellent. Un arrière-petit goût. Mais excellent. Merci encore.

Sur le chemin de la chambre 34, celle de ma tante, je croisai un infirmier qui profitait de ma jeunesse pour m'humilier.

— Toujours à traîner dans les couloirs, patapouf.

— Je vais voir ma tante, répondis-je dignement.

Il s'esclaffa.

— Ben, de voir cette bouille, ça va pas hâter sa guérison.

Le lendemain, dans la presse :

LA SÉRIE CONTINUE LE CLARINETTISTE EMPOISONNÉ

La police interrogea tous ceux qui, ce matin-là, avaient circulé dans les couloirs.

— Tâche de te rappeler, mon petit, me dit le commissaire. Tu n'as rien remarqué de spécial ?

— Non, m'sieur.

Puis j'hésitai

— Il y a quelque chose ? Dis, on ne sait jamais.

— Oh ! ça veut sûrement rien dire...

En débouchant dans le couloir, j'avais vu l'infirmier, lui ne me voyait pas. Avant d'entrer dans la chambre, il versait un petit flacon dans le verre d'orangeade, sûrement un médicament.

L'infirmier, je l'avais noté, suspendait sa blouse n'importe où avant le déjeuner. On retrouva la fiole dans une

poche.

Le soir, je le vis monter dans un fourgon de police sous les flashes des photographes. Bonne continuation, patapouf.

Je n'ai rien d'un être malsain. Je n'assassine pas par plaisir. Certes, je ne nie pas que l'exécution d'un crime parfait me procure une joie esthétique — encore une fois, je suis normal — mais ce n'est pas ce qui me motive. Je ne tuai donc plus personne avant mon service militaire. Ah ! si, j'oubliais. Un vieux monsieur grincheux assis en face de moi dans l'autobus.

— Tiens donc tes pieds tranquilles... Ne siffle pas, tu me vrilles les oreilles... Et cette odeur de chewing-gum. Ensuite tu vas le recracher n'importe où, sur la chaussée où il se collera aux semelles. Je plains tes parents. Etc, etc. C'est fantastique, ce que le fait d'être jeune, douze ans en l'occurrence, excite la lâcheté des pauvres types qui s'écraseraient devant ceux de leur âge.

Tant pis, je loupai exprès ma station pour descendre derrière lui. Juste quand il avançait un pied dans le vide, je lui fis un croche-patte à l'autre. Il plongea tête la première sur la chaussée. « Pourvu que ça soit pas sur un chewing-gum. On pourrait plus le décoller. » À cette idée, j'eus vachement de mal à réprimer un fou-rire. L'enfance.

Au service militaire, j'eus la malchance de déplaire à mon sergent-chef. Il me nommait le gros plein de soupe et aussitôt claironnait dans ses mains : « C'est pas de la soupe, c'est du rata ». Le surnom me restait : « Rata ».

Un soir, je frappai à sa porte. Un dictionnaire à ses côtés, il peinait sur des mots croisés.

— C'est toi, qu'est-ce que tu veux, Rata ?

Et moi de claironner aussitôt dans mes mains : C'est pas de la soupe, c'est du rata.

— Au moins, tu n'as pas mauvais caractère. Alors ?

— V'là, chef. Les anciens disent que vous êtes expert en armes.

— Ah ! ils disent ça.

— Alors je voudrais savoir si c'est vrai qu'on peut mettre des silencieux à des armes.

— Affirmatif.

— Mais c'est pas possible ? Ça fait trop de bruit.

Il se leva et, le sortant d'un placard, il ajusta un silencieux au canon de son revolver.

— Mais ça doit faire trop lourd pour tirer, chef.

— Pas tellement, soupèse. Fais gaffe, il est chargé.

Je lui tirai à bout portant une balle en plein cœur, puis lui posai le revolver dans la main. J'ouvris son dictionnaire et cerclai de rouge le mot SUICIDE.

La semaine suivante, je refusai de me rendre au cimetière avec les copains. Le capitaine s'en étonna.

— Je suis catholique, mon capitaine. Je sais que les suicidés ne doivent pas reposer en terre sainte.

— Il s'agit d'un cas de dépression nerveuse, mais je ne veux pas m'opposer à vos convictions.

J'éclatai en sanglots.

— Quel coup ça m'a fait, mon capitaine ! Il me prenait toujours sous sa protection. Je l'aimais et je ne peux même pas l'accompagner à sa dernière demeure. Excusez-moi, je ne peux pas m'arrêter.

À la suite de quoi, on me réforma.

Je ne vais pas vous conter par le menu mes trente-trois autres crimes. Si pourtant, celui-ci. À titre d'exemple.

Sur mes relevés de compte, je constatai une erreur à mon détriment de cinquante-quatre francs quatre-vingt-quinze centimes. La banque se refusa à l'admettre. J'exigeai de voir le directeur.

Il fit preuve d'une même obstination.

— Cher Monsieur, me dit-il, vous me permettrez d'en croire plutôt mon ordinateur. Un ordinateur ne peut pas se tromper.

— Un ordinateur, ça ne peut pas se tromper ? Ça peut déclencher des guerres atomiques.

— Le mien, vous pensez ? Il peut peut-être déclencher des guerres atomiques si vous le dites, mais il ne peut pas

se tromper de cinquante-quatre francs quatre-vingt-quinze.

— Très bien, dans ce cas, je change de banque.

— Nous vous regretterons beaucoup.

— Mais non sans en donner par écrit la raison à votre P.D.G.

— Ça l'intéressera énormément.

Je l'aurais tué. N'anticipons pas. Je pris la porte.

— Bonjour à votre ordinateur.

— Il y sera très sensible.

— Bonjour à votre putain d'ordinateur.

— Ne l'insultez pas, me dit ce pince-sans-rire. Il pourrait déclencher une guerre atomique.

Je ne changeai pas de banque ni n'écrivis au P.D.G. Inutile de mettre la police sur ma piste, car, cinq jours plus tard, le directeur de l'agence sautait avec sa voiture. J'achetai pour le déposer sur sa tombe un bouquet de cinquante-quatre francs quatre-vingt-quinze, ni plus ni moins.

L'extraordinaire est que je ne dois à aucun de mes crimes mon séjour actuel dans cette prison maquillée en « hôpital psychiatrique », mais à une innocente farce. A moins que...

Un repas de mariage se donnait en plein air non loin de chez moi. Je n'y connaissais personne, mais j'y surgis, entièrement nu, dans une main un buste creux de Marianne emprunté au passage à la mairie, dans l'autre une tête de veau piquée à l'étal du boucher. Je pensais être accueilli par des rires et des acclamations. Non, à cause sans doute de vieilles bigotes complexées, je me retrouvai entre ces murs.

À moins que..., notai-je plus haut. À moins que, alerté par mes crimes, mais dans l'impossibilité de me confondre, on ait saisi cette occasion de m'interner. Mais c'est terminé. Je ne me prêterai pas davantage à cette mascarade. J'exige de comparaître devant un vrai tribunal et de séjourner s'il y a lieu dans une véritable prison. Ce pourquoi j'ai rédigé ce rapport.

Le prétendu « médecin-chef » me reçut avec son habi-

tuelle courtoisie. Il se livrerait à une enquête. J'en connaîtrais le résultat dans une huitaine au plus. Au bout de dix jours, ne voyant rien venir, j'en avisai un interne qui partit aux renseignements et reparut, hilare.

— Vos vieux parents l'ont confirmé, vous n'avez jamais passé de vacances à P... où aucun crime n'a été commis et où d'ailleurs il n'y a pas d'hôpital. Vous n'avez jamais fait de service militaire, ayant été réformé pour troubles mentaux. Et le reste est de la même farine. Vous êtes un honnête homme.

Quelle pusillanimité ! Quel souci maniaque du détail !
Quelle perversion du sens historique !

Cet « interne » figurera bientôt sur ma liste !

LE PORTRAIT D'ENFANT

J'avais dix ans, Emily huit. Le sentiment que j'éprouvais pour elle, j'ignorais qu'on le nommait amour. Si elle s'asseyait, sa robe volait au-dessus de ses frais genoux nus et je restais saisi par tant de grâce.

Nous louions, cet été-là, à plusieurs familles amies, une vaste demeure que le village appelait le château. J'y connaissais un rival de mon âge. Tout en lui, sa chaleur, sa beauté un peu sauvage et jusqu'à son nom auraient eu de quoi me désespérer. Ses parents divorcés étaient célèbres. Elle, une star du muet, un peu délaissée depuis. (Je la rencontrai plus tard et, découvrant sa ressemblance avec Boris, compris d'où venait à celui-ci sa beauté, petit cosaque enfanté par cette Slave.) Lui, un marchand de tableaux qui guidait vers la gloire les principaux peintres de l'époque. Le plus grand d'entre eux, vieux déjà, avait peint le petit Boris âgé de cinq ans, et ç'avait été son dernier chef-d'œuvre. Depuis, ce Portrait d'Enfant a fait le tour des musées d'Europe. Ses reproductions affluent, dans les livres d'art, mais aussi sur des affiches, des tableaux de bazar, voire sur les calendriers des Postes. Je me souviens d'une conversation entre adultes qui ne se souciaient pas de moi.

— Je me demande si Jérôme touche des royalties.

— Penses-tu. Le tableau ne lui appartient plus.

— Dommage pour le petit Boris. Sa fortune était faite.

— Oh ! ma chère, avec son père, elle n'est pas loin de l'être.

— Et Gloria, tu crois qu'elle touche quelque chose ?

— Jérôme a la charge exclusive du petit, mais il est généreux. Il doit lui servir une pension.

De cette générosité, je ne doutais pas. Nous ne touchions, nous autres, que de quoi payer notre goûter ou un esquimau sur la plage, mais Boris, lui, avait toujours de

l'argent plein les poches. Il le dépensait pour lui ou pour nous avec la même prodigalité qui avait ruiné sa mère. En tout cas, grâce à ce peintre, j'aurai eu toute ma vie sous les yeux le portrait de mon rival. Un jour même, je le découvris dans ma tablette de chocolat. Comme tous les enfants, je collectionnais ces vignettes. Hélas, dans chaque série (en l'occurrence *Chefs-d'Œuvre de la Peinture*), il en manquait une de sorte que la collection ne se terminait jamais, et qu'à la longue, le chocolat nous écœurait. Du plus loin que je vis Boris, je lui criai :

— Tu es dans les tablettes de chocolat !

Il ne cilla pas. Au cours du déjeuner — une vingtaine de personnes — étouffant un rire, je lançai :

— Boris est dans le chocolat !

Il devint très rouge, mais, modèle de dignité enfantine, ne bougea pas. Au reste, personne ne lui prêtait attention. La vignette passait de main en main, et chacun se récriait.

— Cette dégradation des coloris.

— L'art tel qu'on le galvaude aux yeux des enfants.

Emily voulut voir, elle aussi, et, me plongeant dans le cœur un minuscule poignard, elle demanda :

— Tu me la donnes ?

— Oh ! fis-je d'un ton négligent pour souligner l'insignifiance du cadeau, prends-la. Je l'ai en double. C'est une des moins rares.

Je ne risquai pas un œil du côté de Boris pour mesurer la portée de l'affront. Ne croyez pas, nous étions des camarades. Nous jouions, courions, nagions ensemble. Les passions de cet âge atteignent rarement à des dimensions shakespeariennes. Cependant, en dépit de sa spontanéité, Boris gardait quelque chose de secret. Emily et lui étaient fiancés. Du moins en avait-elle décidé ainsi. Il n'avait dit ni oui ni non, et il était impossible de connaître ses sentiments exacts.

Des paillettes d'or dans les yeux, un sourire qui ravissait les grandes personnes, tel est mon souvenir d'Emily.

L'événement qui se produisit au cours de l'été

m'étonne encore. Un matin, Emily me déclara :

— Maintenant c'est toi, mon fiancé.

La nouvelle ne m'emplit ni de joie, ni de fierté, plutôt d'un presque douloureux étonnement comme devant une inexplicable erreur, sinon une flagrante injustice. Même aujourd'hui, j'en ignore la raison : caprice de petite fille ? infidélité (?) de Boris ? Ou bien pressentait-elle que je l'aimais davantage ?

Comme Boris naguère, j'accueillis cette nouvelle en silence. Emily ne s'en formalisa pas. Sans doute était-ce la manière des garçons.

J'observai Boris. Était-il au courant de sa déchéance ? Ou même s'en souciait-il ? Il aurait poursuivi des Indiens à cheval, offrant à leurs flèches son torse nu, mais son cœur se dérobait. Je m'en avise, il s'absente de ces pages mêmes. Finalement, j'aurai su si peu de lui.

Quelques jours après cette rupture de ses fiançailles, il m'attaqua à coups de cailloux dans la rue du village qui sentait la mer et le pain chaud. Je ripostai. Aucun de ces cailloux ne nous atteignait. Peut-être venait-il seulement de lire une de ces histoires de cow-boys. J'étais l'Indien.

Je ne le vis qu'une seule fois se fâcher. L'épicière du village avait punaisé derrière sa caisse une de ces mauvaises reproductions du Portrait d'Enfant arrachée à quelque magazine. Sans doute se targuait-elle de compter le modèle parmi ses clients.

Quand Boris découvrit le portrait, il tendit vers lui son doigt.

— Il faut enlever ça.

L'épicière hésita, vit son regard et obtempéra. Un soir, je dis à Emily :

— Quand on est fiancés, on s'embrasse sur la bouche. Elle prêta furtivement ses lèvres.

— Non, on doit les ouvrir.

— Non, ça, c'est le baiser de mariage.

Je demandai :

— Tu as aussi embrassé Boris ?

Elle rougit, se tut. Et je ne sus si Boris avait, lui, obtenu un baiser de mariage ou s'il n'avait rien obtenu du tout faute d'avoir rien demandé.

Je le perdis de vue jusqu'à la communion d'Emily. À présent, lui et moi avions treize ans. Le hasard nous mit face à face à la longue table du goûter. Je ne sais s'il avait aimé Emily, mais elle devait maintenant lui sembler une bien petite fille. Il était plus beau encore, mais les coups d'œil que lui décochaient les sœurs aînées ou les cousines d'Emily le laissaient apparemment insensible. A voix basse cependant, il me parlait des filles et ses joues s'échauffaient comme si sa voix leur communiquait de son ardeur. Une femme l'observait, paupières plissées.

— Tu te rappelles, demandai-je abruptement, le jour où j'avais trouvé ton portrait dans ma tablette de chocolat ?

Il me fixa un instant comme si, pour la première fois, il se demandait qui au fond j'étais.

Nous restâmes encore des années sans nous rencontrer. Nous étions devenus tous trois des étudiants, Boris inscrit aux Beaux-Arts, Emily suivant après son bac une filière littéraire, moi peu importe.

Un soir où le soleil dorait le faîte du Panthéon, je les aperçus qui descendaient côte à côte la rue Soufflot. Nous nous assîmes à la terrasse du café Capoulade.

Dans les yeux d'Emily, les paillettes d'or s'étaient éteintes, mais, affiné, aminci, son visage dégageait un charme qui brusquement me réveilla, je veux dire mon amour endormi. Boris, lui, n'avait rien perdu de sa beauté — les regards des passantes auraient suffi à ruiner une telle idée — mais où était sa grâce sauvage ? Tout en sirotant sa boisson, Emily le contemplait avec cette admiration naïve de l'enfant qu'elle du moins était encore. Alors il me sembla que toutes ces années écoulées, avec leur cortège de souvenirs, nouveautés ou rencontres, n'étaient que miroitements à la surface de l'eau. Je revis cette bataille où aucun projectile n'atteignait son but parce qu'il ne s'agissait pas de l'atteindre, mais d'inscrire dans cette rue une

scène symbolique de notre vie.

— Tu vas devenir peintre ? demandai-je à Boris.

— Non, mais mon père veut que je lui succède, que je dirige ses deux galeries. Alors les Beaux-Arts...

Emily exigea qu'il ouvre son carton à dessins. Mon cœur s'émut. Elle le rencontrait donc, elle aussi, par hasard.

Je m'étonnai :

— C'est de toi ?

— Eh bien, oui.

Je ne suis pas connaisseur, mais cette finesse du trait, ces ombres qui laissaient ressortir la grâce d'une courbe ou la délicate puissance d'une musculature m'émerveillaient. Boris avait-il donc tous les dons ? À son tour, il s'étonna.

— Mais, à l'atelier, presque tous savent faire ça.

Ses camarades le connaissaient-ils pour le modèle du Portrait d'Enfant ?

Cette fois, il ne rougit ni ne m'observa.

— Dieu non, dit-il en riant, j'ai quitté la pouponnière.

Quand il s'excusa sur son obligation de partir, je m'ingéniai à retenir Emily.

— Je voulais vous demander des nouvelles de votre mère, de vos sœurs. J'ai appris le décès de votre père.

À présent, nous nous disions vous.

Ainsi reprirent nos « fiançailles » sans dépasser de beaucoup le baiser de mariage. L'époque ne s'y prêtait pas. Puis, quand le temps fut venu de prendre une décision, la guerre éclata. Je ne revins qu'au bout de cinq ans. Emily était mariée à un constructeur de voitures. Je voyais le nom de Boris au fronton des galeries héritées de son père. Je fis plusieurs métiers sans m'intéresser à aucun. Un soir, d'une corbeille de théâtre, je vis Emily et son mari s'installer à l'orchestre. Je la trouvai peu changée. Pourquoi avait-elle épousé ce corpulent industriel ? Mais pourquoi naguère m'avait-elle choisi, moi ?

Des années plus tard, une rubrique nécrologique m'apprit son décès « des suites d'une longue et douloureuse

maladie ».

Trois ans après, Boris se tuait au volant de sa voiture de courses. À la première page de tous les journaux, resplendit le Portrait d'Enfant. Alors la peine sourde et prolongée que m'avait causée la mort d'Emily éclata soudain. La fillette aux paillettes d'or, le petit cosaque si fier, je ne savais plus qui j'avais aimé.

L'HUMOUR SELON SIR EDWIN

— Finalement, demandai-je à sir Edwin, qu'est-ce que cet humour dont votre pays fait si grand cas ?

Sir Edwin fit ce geste familier de se lisser la moustache, oubliant que celle-ci avait beaucoup raccourci depuis son départ de l'armée.

— L'humour ? Il est la preuve de notre extrême frilosité.

— Vraiment ?

— Vous n'avez, n'est-ce pas, qu'un seul mot pour désigner la maison. Nous autres, comme vous savez, en disposons de deux, la house et le home. Le second vous resterait, dit-on, intraduisible. Question de climat.

— De climat.

— Vous, pays latins, en jouissez d'un qui ne vous donne aucune envie de rentrer chez vous le soir. Mais nous, dans notre contrée de pluies et de brouillards, rêvons tout le jour de ce home protégé. Ce qui donne à ce mot sa charge psychique inexportable.

— Mais l'humour ?

— Exactly the same. Il nous protège, nous abrite.

— De quoi ?

— Mais de la mort, mon ami. De quoi s'abriterait-on ?

Je contemplai cette salle avec ses tapis jetés sur le parquet, ses tapisseries aux teintes chaudes, ses trophées, son immense cheminée.

— Nous, Anglais, dit encore sir Edwin, raffolons des histoires de ce genre. Dans un pub, le patron cause avec un unique client quand entre un homme qui monte horizontalement le long du mur, traverse, tête en bas, le plafond, redescend, à nouveau horizontal, près du bar et commande un demi-brune. Il boit, paye, repart par le même chemin.

— Ce n'est pas ordinaire, constate le client.

— Vous pouvez le dire, répond le patron. D'habitude,

il prend toujours de la blonde.

— Nous refusons, conclut sir Edwin, tout droit de cité à l'extraordinaire. Nous proscrivons le déroutant comme le grandiose, bref tout ce qui manque de mesure. En un mot au profond double sens, nous « rappelons à l'ordre ».

— Pourtant, objectai-je, vous prisez beaucoup les fantômes.

— Nous aimons être rassurés. Il y faut bien un peu d'inquiétude. Mais nos fantômes sont policés et d'un bon goût très britannique.

Sir Edwin m'énervait. Ce chauvinisme, cette pédanterie. Cette satisfaction de soi.

— Et Charles VIII, lançai-je? Et Churchill? Et Shakespeare?

— Hélas, nous ne pouvons rien contre le génie. D'ailleurs ces sortes de gens sont le plus souvent mal élevés.

Sir Edwin en était comme moi à son quatrième whisky et ses propos devenaient mordants.

— Il est vrai que d'être bien élevé ne passe pas pour une qualité chez vous, je crois. Le populo y est roi.

Sir Edwin m'insultait doublement, en tant que patriote et en tant que démocrate. Du moins est-ce ainsi que je vis la chose au fond de mon verre de whisky. J'appliquai deux gifles sur ses joues poupines.

— Vous êtes un gentleman, me dit-il.

— Oui, vous trouvez.

— À en croire du moins un de nos auteurs : « Le gentleman est celui qui ne blesse jamais quelqu'un sans le faire exprès ».

Puis il sortit d'un tiroir un revolver à crosse nacrée et me logea une balle dans le cœur.

C'est ainsi que je devins le fantôme de Xcastle, le manoir de sir Edwin.

La condition de fantôme est décevante.

Vous imaginez un être immatériel, aérien, capable de traverser les murs pour assister à des scènes érotiques, ou

d'apparaître, glissant dans un blanc linceul. Or vous oubliez un point cependant capital : vous êtes mort. Il ne vous reste que bien peu d'huile dans votre lampe. Déplacer le plus infime objet vous épuise. Apparaître physiquement exige une condensation de cette énergie qui en vaut rarement le coût. Pour ma part, je peine à produire la moindre lueur. Quant à traverser les murs, ça sent le salpêtre, l'humidité ou je ne sais quoi. Plutôt passer par les portes.

Ça ou là, je déplaçai bien de quelques centimètres un cendrier ou un petit vase. Personne ne remarqua rien. Sur le miroir de la salle de bain, je parvins à tracer les premières lettres de mon prénom, Charles. Le valet de chambre les effaça sans les identifier. Une nuit où sir Edwin plaça trop près du bord sur sa table de chevet le verre contenant son dentier, je réussis à provoquer sa chute. L'eau gicla sur la joue de sir Edwin. Le dentier se referma d'un coup sec. Le verre s'écrasa. Sir Edwin se réveilla.

— Est-ce vous, Charles ? Je m'étonnais de votre discrétion.

Quoiqu'épuisé, je condensai un peu de lumière.

— Oui, c'est bien vous. Abstenez-vous désormais de ces farces, je vous prie.

Et il se rendormit.

Je ne bougeai plus jusqu'au lendemain pour accumuler des forces et, la nuit venue, je tirai sir Edwin par les pieds. Il se réveilla, furieux.

— Charles, vous êtes aussi conventionnel mort que vivant. Ces plaisanteries éculées de fantômes ! Vous avez l'honneur d'être celui de Xcastle. Pour un Français, j'estime la chose inespérée. Conduisez-vous en conséquence.

J'écrivis péniblement sur sa glace :

— Vous m'avez tué.

Il haussa les épaules.

— Que pouvais-je d'autre après vos claques ? Vous ne cherchez pas à vous venger ? La chose serait d'un vulgaire.

En m'appliquant, je produisis simultanément un bruit

d'os qui s'entrechoquent et un rire caverneux.

— Pas mal, vous apprenez votre métier de fantôme. Et il se rendormit.

Allumer son briquet me fut impossible, mais j'avisai une boîte d'allumettes entrouverte. J'enflammai sa couverture. Il se leva d'un bond, en chemise, jambes nues, pour éteindre ce début d'incendie.

— Soit, stupid fellow, cria-t-il, j'abandonne la partie. Je vends mon manoir. Grâce à votre présence, il va doubler de prix. Vous hériterez d'une famille anglaise aussi ennuyeuse que morale. Je vous souhaite bien du plaisir.

Prédiction qui se réalisa point par point. Je m'ennuie beaucoup. Je n'apparais presque jamais. Quand je songe à la colère de sir Edwin, je m'en convaincs, les humains manquent d'humour.

MA PREMIÈRE CONQUÊTE

Roméo n'existe pas, affirme un auteur anglais. Les garçons de quinze ans n'ont en tête qu'une seule idée : « J'veux une fille. »

Eric, Jean-Baptiste et moi ne faisons pas exception à la règle. Nous tendions à considérer l'état de puceau comme un déshonneur.

Nous étions scouts, accoutumés par là aux grandes manœuvres et aux plans stratégiques. Nous nous réunîmes un soir pour examiner le problème sous toutes ses faces.

La question préliminaire du scoutisme avait été évaluée par Jean-Baptiste, le plus scrupuleux d'entre nous. Il avait fait demander à Baden-Powell si, à quinze ans passés, la chasteté demeurait obligatoire. Le père du scoutisme avait répondu sèchement que la question ne se posait même pas. Il aurait ajouté qu'une telle demande ne pouvait venir que du continent.

Nous passâmes outre.

Jean-Baptiste qui était aussi le plus lettré cita Ovide. *L'Art d'Aimer* prescrivait pour première règle de se rendre là où il y a des femmes.

— À la piscine, conclut Eric.

J'hésitai. À la piscine, ne risquions-nous pas de tomber sur des filles de notre âge qui ne s'aventureraient pas au-delà du baiser. Et celles de vingt ans nous prendraient pour des gamins.

— Le bon âge pour nous, conclut encore Eric, c'est trente-trente-cinq ans. Elles se baignent, elles aussi.

Nous nous rendîmes donc, un jeudi après-midi, à la piscine Molitor. Là, nous aborderions chacun une femme de l'âge requis, plan qui se révéla très vite théorique et optimiste. Les femmes de cet âge étaient peu nombreuses et rarement seules. Nous changeâmes donc de point de vue. Nous aborderions à trois une seule femme. Sitôt sa préfé-

rence marquée pour l'un d'entre nous, les deux autres s'éclipseraient.

La piscine sentait le chlore et, plus douteusement, un composé d'huiles, pommades et parfums. Du coin de l'œil, nous nous désignâmes une femme couchée à plat ventre sur les lattes. Nous nous assîmes aussi près d'elle que le permettait la bienséance. Subitement, Jean-Baptiste s'exclama :

— C'est parce que Baden-Powell est protestant !

Eric et moi l'incendiâmes du regard. Quel besoin avait-il, en un instant si crucial, d'évoquer notre appartenance au scoutisme ? Bien entendu, il noyait là dans cette piscine un remords. Notre mine réprobatrice le fit rougir.

— Tu prends un bath coup de soleil, lui lança sans pitié Eric.

Manifestement, la femme ne nous prêtait aucune attention. À cela, nous nous devons de remédier.

Eric s'y employa, la voix exprès trop haute.

— Et que dit donc ce vieil Ovide dans son *Art d'Aimer* quand on n'a pas celui d'intéresser les femmes ?

À mon tour de rougir, mais, ô miracle, à cette apostrophe, la femme parut réagir. Elle se redressa, se tourna vers nous, hélas sans nous voir davantage.

— Manu, dit-elle.

À côté de nous, une espèce d'athlète, la poitrine recouverte d'une toison, demanda, la voix pâteuse :

— Oui, Sabine ?

— C'est l'heure si nous voulons arriver à temps.

Arriver où, nous ne le saurions jamais. Déjà Eric piquait une tête dans la piscine. J'y poussai Jean-Baptiste et plongeai derrière lui.

De l'autre côté, une femme du même âge prenait, elle aussi, son bain de soleil, mais sur le dos.

Je commençais à trouver quelque chose de déplaisant dans cette conduite. Protestant ou non, Baden-Powell ne restait-il pas dépositaire d'une antique prudence qui clausurait les garçons de quinze ans ? Mais, sanguin, à vrai dire

un peu vulgaire, Eric ne se posait pas ce genre de questions. Il nous souffla de discuter en adultes d'un sujet d'actualité — dans ces années 50. Il commença.

— Picasso, dit-il, j'en ai vachement disserté avec le prof de dessin.

— Picasso est un fumiste, objecta Jean-Baptiste qui n'avait peut-être jamais vu une toile du maître.

— Tout dépend de la période, répliquai-je. Faites-vous allusion à la rose ou à la bleue ?

— A la bicolore, déclara cet idiot de Jean-Baptiste qui ne pouvait garder plus de deux minutes son sérieux.

La dame nous regardait avec, me sembla-t-il, une lueur amusée dans l'œil.

Eric se tourna le plus naturellement du monde vers elle.

— Et vous, madame, qu'en pensez-vous de Picasso ?

— Je n'ai pas votre compétence, dit-elle.

De toute évidence, elle se moquait, mais la force d'Eric était de ne pas voir ce genre de choses.

— Oh ! nous ne le sommes que très relativement, dit-il avec une modestie, une conscience de ses limites, qu'il estimait du plus bel effet adulte.

La conversation vira sur je sais plus quels sujets. Avec une régularité de métronome, nous prenions la parole chacun notre tour. Peu à peu, la chose devint claire. Même quand un autre parlait, c'est sur moi que la dame arrêtait ses regards. Puis elle se leva pour partir.

— Tu as la touche, constata Eric. Cours vite te rhabiller avant elle, et attends-la à la sortie. Tu nous raconteras.

Dans ma cabine, j'eus vite fait d'enfiler slip, pantalon, polo, et de remettre mes souliers. Et, plutôt troublé, j'attendis dehors. Pour me donner une contenance, je nouai et renouai les lacets de mes chaussures. Un vieux monsieur qui ne devait pas sortir de la piscine hochait la tête.

— Vous n'avez pas l'air de savoir vous y prendre, jeune homme. Faire un nœud ne suffit pas. Il faut le serrer au maximum.

— Oui, merci, m'sieur.

— Et même, si vous me permettez un conseil, une méthode sûre consiste à faire un double nœud.

J'enrageai. Si elle sortait pour me voir prendre une leçon sur la meilleure façon de lacer ses souliers.

— C'est sûr, m'sieur. C'est ce que je vais faire.

— Ce qui ne dispense pas bien sûr de serrer chacun d'eux avec même attention.

— Merci, merci encore. J'ai bien compris.

Il s'éloignait. Au bout de vingt mètres, il se retourna. J'étais en train de relacer ma chaussure.

Elle apparut. Je feignis de m'étonner.

— Ah ! bonjour, madame. Vous sortez aussi.

— Mais oui, et vos camarades ?

— Non, eux peuvent rester plus longtemps. Vous prenez le métro ?

— Non, ma voiture.

— Laquelle c'est ?

— La bleue.

— C'est le nouveau modèle ? Je peux voir ?

Je l'examinai, si l'on peut dire, sous toutes les coutures.

La dame attendait avec le même sourire.

— Eh bien, voilà, dis-je enfin, non sans regret.

— Je peux vous déposer quelque part ?

Cœur soudain serré.

— Si vous voulez. Ça dépend de quel côté vous allez.

— Du côté de la Porte Maillot.

— Oui, ça me rapprochera. Merci.

Je m'assis à son côté, le cœur battant, et restai silencieux pendant presque tout le trajet de peur que ma voix ne me trahisse. Puis la voiture glissa le long d'un trottoir.

— Nous sommes arrivés.

— Merci, madame.

Elle ne semblait pas rentrer chez elle. Je la questionnai.

— Non, quelques courses.

— Je peux vous aider ?

— Mais oui, c'est gentil.

Vingt-cinq minutes plus tard, j'entrais chez elle à sa suite avec ses paquets. Elle me proposa un rafraîchissement.

— Voulez-vous une orangeade ?

— Je ne suis plus un enfant.

Elle sourit.

— Il faut en être un encore pour faire cette réponse.

Je rougis. Qu'aurait fait Eric ? Je crus l'entendre.

— Rien. Si elle t'a conduit chez elle, c'est à elle de faire.

— Eh bien, moi, dit-elle, j'en prendrai une.

— Dans ce cas, moi aussi.

En fait, je mourais d'envie d'une orangeade. Bien sûr cigarettes et whisky auraient mieux convenu, mais il faut faire avec ce qu'on a. Une pensée honteuse me vint. Si elle insistait pour l'orangeade, n'était-ce pas dans sa logique ? Elle recherchait les jeunes. Je l'aurais peut-être comblée en réclamant un biberon. Sinon, elle aurait plutôt choisi un adulte dans le genre de l'affreux Manu.

Elle me contemplait tout en buvant son orangeade. Soudain je pensai que le conseil supposé d'Eric ne valait rien. J'étais mineur. Elle pouvait éprouver des craintes ou des scrupules. C'était à moi d'ouvrir la voie. Par exemple dire : « Vous êtes très belle. Je vous aime. »

Je m'y apprêtais quand, suivant son regard, je découvris sur le piano, dans un cadre de verre argenté, barré d'un ruban noir, la photo d'un garçon de mon âge. Elle vit ma surprise.

— Mon fils, dit-elle. Il avait quinze comme vous. Il adorait l'eau. Il s'est noyé, l'été dernier. J'ai voulu retourner une dernière fois à la piscine où je l'accompagnais si souvent, enfant. Vous lui ressemblez un peu.

— Moi.

— Peut-être pas de visage, mais le sourire. Et la même hardiesse au fond si timide. Je l'ai tout de suite remarqué. Et vous rougissez comme il faisait... Oh ! mon Dieu.

Derrière sa porte, je pleurai, moi aussi, et je ne savais

même pas sur quoi. Sur la mort de ce garçon qui, paraît-il, me ressemblait ? Sur la douleur de sa mère ? Sur ma déconvenue amoureuse ? Ou peut-être pensant : « C'est con d'avoir quinze ans dans nos époques ».

LE SABRE

La première fois que j'entrai chez le vieux commandant, je ne vis que ce sabre, cloué en travers d'un mur. Il me parut immense.

Le commandant m'avait invité à goûter après mon bain de mer. Notre villa jouxtait sa maison. Tous les 14 Juillet, le vieux commandant arborait ses médailles. Ça impressionnait maman. Et puis, comme elle lui empruntait tel ou tel ustensile de cuisine qui manquait dans cette villa louée...

— Sois bien sage, me dit-elle. C'est un grand honneur pour toi.

Le commandant m'offrit de la limonade avec des biscuits. Si je compris bien, sa retraite lui permettait de vivre décemment, non de faire des folies. Il me posa de ces questions absurdes auxquelles n'échappent pas les enfants : « Tu grandis ? » — « Tu vas à l'école ? » — « Tu es en vacances ? »

— Oui, et j'aime bien ma maman. Et mon papa est ingénieur. Il travaille dans le pétrole sur la mer du Nord.

Le commandant me recevait dans la cuisine où lui-même prenait ses repas.

— Tu veux encore des biscuits ?

— Non, ils sont mous.

— Il vaudra mieux ne pas rapporter cette réponse à ta maman.

Ces visites se répétèrent. Devant mes yeux admiratifs, le commandant évoquait ses combats. À mesure que les semaines s'écoulaient, ils prenaient de plus en plus de vigueur et de couleurs. Le commandant avait guerroyé sur toutes les mers, dans toutes les guerres. Avec son sabre, il avait scalpé le premier des Peaux-Rouges. Il avait gagné la bataille de Verdun, trinqué avec Lamoricière, frayé le chemin à Napoléon en Egypte. J'admirais très fort le com-

mandant.

Cette admiration se perpétua deux années encore jusqu'à mes dix ans où je commençai d'éprouver des doutes. Le commandant avait beau adapter ses récits à mon âge, je voyais bien qu'ils suivaient la même progression que mes illustrés ou mes lectures. J'en étais à Alexandre Dumas, et visiblement, le commandant hésitait à se présenter comme cinquième mousquetaire. Il rôdait tout de même dans ces parages.

— Tiens, les ferrets de la reine. Ca me rappelle une fois que...

Et moi, avec une cruauté inconsciente, d'estimer :

— D'Artagnan, c'est mieux.

Le commandant soupira.

— Ce n'était pas la même époque.

Il contait bien. Je m'abstins donc de toute critique, de même qu'à cinq ans, convaincu de l'inexistence totale et définitive du père Noël, mais tenant au rite des souliers devant la cheminée, je m'étais gardé d'en aviser mes parents.

À mesure que je grandissais, le sabre rapetissait sur son mur.

Lors de mes douze ans, les récits du commandant se firent plus modestes. Bientôt ils se bornèrent à ses exploits réels, mais forcément répétitifs. Mes visites s'espaçaient. Je préférais la compagnie de mes copains.

Pourquoi allais-je encore parfois écouter ses souvenirs ou ses sornettes ? Je pressentais, je crois, un mystère dans son existence, dont le sabre semblait alors défendre l'accès.

Ma mère dut s'absenter deux jours pour veiller ma grand-mère malade. Je la rassurai. Mais oui, je saurai préparer mes repas. Mais non, je n'oublierai pas de fermer le gaz, ni de verrouiller la porte le soir. Entendu, je ne lirai pas dans mon lit jusqu'à minuit.

— D'ailleurs, dit ma mère, si tu as le moindre problème, n'hésite pas à demander au vieux commandant. Tu

le négliges quand il a toujours été si gentil pour toi.

Je ne sais ce qu'en l'occurrence, elle aurait pensé de sa gentillesse.

— Puisque te voilà seul, me dit-il, je vais te révéler un secret.

À ma moue sceptique, il sourit.

— Il ne s'agit pas de scalper des Indiens ou de guider Napoléon, sabre au clair, mais d'un secret solide et bien réel que tu pourras découvrir d'ici un quart d'heure, si du moins tu n'as pas peur.

— Je n'ai peur de rien, dis-je.

— Alors c'est parfait. Je prends ma lampe torche, et nous partons pour la forêt. Comptons plutôt une heure. Couvre-toi.

Au bout de cinq kilomètres, le secret apparut, une simple bicoque en plein bois, mais l'intérieur enchantait mes treize ans : une grande cheminée, une huche à pain, une malle cloutée, une épaisse et longue table de chêne.

— Ça te plaît ?

— Énormément.

— Tant mieux. Ça tombe bien.

Il sortit, et j'entendis la lourde clef tourner dans la serrure.

— Holà, qu'est-ce que vous faites ?

Il ricana.

— Je t'enferme, petit crétin. Depuis le temps que tu mérites une leçon. Ta suffisance, ton ingratitude. Oh ! tu peux essayer de sauter par cette fenêtre même un peu haute. Je ne te le conseille pas. Sans lampe dans la forêt, avec les loups.

— Les loups ! fis-je, furieux.

— Tu n'y crois pas, petit imbécile ? On ne t'a pas dit qu'il en circule encore dans nos régions ?

Comme pour ponctuer ce dire, un long hurlement se fit entendre au loin.

— Celui-là, je le connais. Il rôde souvent par ici. Ça m'étonnerait qu'il ne te rende pas une petite visite. La nuit

tombe, je me sauve. Une chance que tu n'aies peur de rien.

J'appelai, criai, puis pleurai. Je poussai la table jusque sous la haute fenêtre. On ne voyait plus la clarté de la torche, la nuit gagnait la pièce. Trouver de quoi éclairer. Oui, une lampe à pétrole. Des allumettes dans l'âtre.

M'éveillant le lendemain devant la cheminée sous une couverture, je découvris le commandant qui m'observait, assis sur le banc. Je tentai de réveiller ma fureur, mais j'avais merveilleusement dormi, comme baigné dans toutes les odeurs de la forêt.

— Tu n'as donc pas sauté par la fenêtre. Tu as cru à cette histoire de loup ?

— Il est venu. Il a gratté à la porte, puis grondé.

Le commandant se laissa secouer par un petit rire.

— Un chien errant. Il sent ma présence. Il sait qu'il y a toujours deux ou trois os pour lui. Soit, tu n'as pas sauté, mais tu as allumé la lampe, fait du feu, cuit deux œufs sur le plat que tu as d'ailleurs omis de nettoyer, et tu as dormi comme un ange. Je suis content de toi.

— Et tout ça, je peux savoir pourquoi ?

— Avec mes récits, j'ai toujours cherché à exalter ton courage. Cette nuit, je l'ai mis à l'épreuve.

— Et pourquoi ?

— Tu es encore un peu jeune pour l'apprendre. Dans un an ou deux selon ton degré de maturité.

— Encore une de vos histoires.

— Je n'attendrais pas deux ans pour te la raconter. Non, cette fois, ajouta-t-il un peu triste, c'est une histoire vraie. Plus tard. Mais, avoue, ajouta-t-il plus gaiement, tu auras tout de même passé une soirée et une nuit inoubliables.

L'année suivante, à peine nos bagages défaits, ma mère me dit :

— N'oublie pas d'aller saluer le vieux commandant.

Dés qu'il me vit, il s'extasia.

— Mais que tu as grandi ! Te voici presque un jeune homme.

Je demandai, plaisantant à demi :

— Assez pour entendre votre histoire vraie ?

— Elle n'est pas risible. Et, pour la connaître, le physique n'est pas tout. Es-tu en âge de comprendre ?

— Je pense que oui.

— Peut-être.

Il se perdit dans ses pensées, puis, me dévisageant :

— Je me demande si des histoires d'un autre âge peuvent intéresser un garçon de ta génération. Je suis un vieux rêveur. Du premier jour où je t'ai vu, je me suis demandé... Attends.

Il se leva, ouvrit un tiroir, revint avec une photo. J'y découvris une fille de mon âge, tendre visage, émouvante beauté, mais en outre je ne sais quoi la nimait de presque surnaturel, à mes yeux, faut-il le dire ?

— Je ne l'ai jamais vue, soupira le commandant. Récemment, des amis m'ont fait parvenir cette photo.

— Mais qui est-ce ?

— Ma fille.

Je le contemplai, incrédule. Alors, tête basse, ce qui me fit mal, le commandant me confessa une faute. Dans sa dernière garnison, il avait fréquenté une femme mariée. Son époux, directeur d'une entreprise à Alger, avait préféré la renvoyer en France. À son retour, la garnison partie, sa femme attendait une fille.

J'écoutais, gêné. Pourquoi se confessait-il à moi ?

— Je te l'ai dit, j'aurais préféré attendre tes seize ans. Alors tu seras plus libre. J'ai rêvé que tu la rencontres, par exemple à la sortie de son lycée, pour lui apprendre mon existence. Elle vit très seule. Sa mère est morte, sans doute épuisée par des scènes incessantes. Son père ne l'aime pas.

— Il la hait ? Il la séquestre ?

— Mais non, ne sois pas si romantique. Il ne la hait pas, mais pourquoi l'aimerait-il ? Il ne la séquestre pas, mais elle n'a pas le droit de recevoir ses camarades ou de se rendre à des invitations. Il doit craindre pour elle le feu de sa mère.

J'avais quatorze ans. Je commençais à m'intéresser aux filles. Alors cette histoire au fond presque banale me troublait bien plus que les fictions du commandant. L'an prochain peut-être, je la rencontrerais.

— Je peux garder la photo?.. Non bien sûr, pardonnez-moi.

— Tu es un bon garçon, me dit-il. Je t'envie, tu la verras. Qu'elle sache seulement que j'aimais sa mère et que je l'aime, elle. Et à présent, je te le demande, n'en parlons plus.

— Juste son nom ?

— Marie.

Marie. Je lui appliquai aussitôt ces vers de Verlaine lus récemment : « *Que me fait tout cela puisque (pour moi) murmure encore/Le nom si beau, si doux, si noble et si sonore ?* » Je n'aurais pu authentifier que le second vers. Marie. Une fois encore, le vieux commandant versait l'ardeur dans mes veines.

Un jour, arriva chez nous le frère de mon père, mon oncle Augustin. Ses affaires l'appelaient dans la ville voisine. Il me proposa de l'y accompagner. En l'attendant, je pourrais visiter le musée local, des peintres de la région, qui peut-être méritaient un coup d'œil.

Je parcourais distraitement ses deux salles quand je reçus ce coup au cœur. Là, sur le mur, dans un cadre de sombre bois doré, elle ! Elle, Marie. M'approchant, je lus : X... Portrait de Violaine.

Le commandant ne m'avait pas présenté une photo de sa fille, mai celle d'un tableau ! Ce que je prenais pour une touche d'irréalité provenait de la peinture même. Je tremblais de honte. Parce que le commandant m'avait joué une fois de plus ? Ou parce qu'il piétinait mon premier amour ?

Au retour, mon oncle s'étonna de mon silence. Je tenais dans la main la même photo de Violaine achetée au musée.

Lorsque nous rentrâmes, les fenêtres du commandant étaient éteintes. Il se couchait tôt. J'écrivis au verso de la carte :

« Papa, avec les compliments de ta fille Marie-Violaine », et la glissai sous sa porte.

Au réveil, je regrettai mon geste. Telle avait été la dernière invention du vieux fou pour me retenir. Peut-être n'était-il pas levé et pourrais-je récupérer mon enveloppe. Je sonnai en vain, poussai la porte. L'enveloppe avait disparu. Je ne trouvai pas le commandant dans sa cuisine, ni dans sa chambre, mais, dans la grande salle, je devins blanc. Il était là, pendu, les pieds à quelques centimètres du sol. Je décrochai le sabre et parvins à trancher la corde. Il s'affaissa. La première pensée qui me vint fut de reprendre cette photo qui m'accusait. Je la trouvai dans le tiroir au-dessus de l'autre et de toute une série de reproductions : David, Antinoüs, les androgynes de la statuaire grecque, les adolescents de la peinture classique et, parmi eux, deux ou trois photos de moi. J'enfouis le tout sous mon blouson pour le détruire.

Sabre à la main, l'œil agrandi, je contemplai le vieux commandant écroulé sous ses pauvres secrets, lui, l'objet de ma première et dernière admiration.

UNE MIRACULÉE

Pervenche, jamais nom ne fut plus mal porté. Une fille grasse à l'œil niais, qu'on voyait traverser le village en sabots, derrière ses vaches. Les garçons l'interpellaient au passage.

— Alors, la Pervenche, t'as pas encore trouvé le taureau ?

Aussi, quand elle revint un soir des pâturages, extasiée, assurant qu'elle avait vu la Vierge, quelle rigolade ! Les plaisanteries qui fusèrent ce soir-là dans l'unique café du village ne méritent pas d'être rapportées. Mais on avait beau la moquer, l'injurier, elle n'en démordait pas.

— J'ai vu la Sainte Vierge.

La nouvelle vint vite aux oreilles du curé. « En voilà bien une autre », se dit-il. Il entendit la vachère en confession, mais n'en put rien tirer d'autre que : « J'ai vu la Sainte Vierge »

Le curé hochait la tête. Si elle ne se rétractait pas, il faudrait bien en avertir l'évêque. D'ici là...

Un journaliste de la ville voisine eut vent de la chose. « Je pourrais peut-être pondre là-dessus un petit article. » Il s'en ouvrit au patron de cette feuille locale qui hésita. Son journal qui se réclamait de la gauche devait se garder d'indisposer son lectorat. Mais d'autre part, traiter de ce « miracle » avec ironie risquait d'éloigner à jamais une éventuelle clientèle conservatrice.

— Tu rapportes le fait objectivement. « Mlle X, du village de N. prétend... Non, pas prétend, affirme avoir vu la Sainte Vierge. Non, la Vierge Marie. Date, lieu précis. Pour l'instant le curé de N. ne se prononce pas, mais tout laisse prévoir que l'affaire montera jusqu'à l'évêché. » Trouve mieux qu'affaire. On ne sait pas. Ça peut faire grimper le tirage.

À la lecture de l'article, l'évêque arrondit son œil et

convoqua le curé. Il l'écouta, perplexe.

— Ne hâtons rien, conclut-il. Laissons les choses se décanter.

En fait de se décanter, elles se précipitèrent. Les journaux de Paris qui avaient consacré quelques lignes à la vision de N. reçurent un tel courrier qu'ils dépêchèrent là-bas quelques pigistes. Les ruelles s'emplirent de monde, curieux, touristes, malades en espoir de guérison, et déjà des pèlerins. Seule la miraculée demeurait invisible.

— Elle a ses vaches à garder, expliquait le maire qui, se voyant déjà à la tête d'un petit Lourdes, jugeait prudent d'en écarter pour l'instant la peu charismatique vachère. Néanmoins les choses commençaient à aller si loin que l'on devait bien s'attendre à du nouveau.

L'évêque reçut la visite d'un haut dignitaire de l'église qu'improprement, nous nommerons légat. L'évêque le connaissait de réputation, mais le rencontrait pour la première fois. Le légat lui-même estimait l'évêque, un homme distingué, auteur de plusieurs opuscules, très lancé dans le monde des arts et lettres. L'Académie s'apprêtait à lui ouvrir ses portes.

Courtoisement, le légat s'enquit d'abord de cette élection.

— Je me trouvais hier à dîner, dit-il, chez la princesse de Clérancy-Chazard au milieu de nombre de vos électeurs éventuels. Le résultat semble acquis. À moins bien sûr de quelque regrettable incident de dernière minute.

L'évêque dressa l'oreille.

— Je crois pouvoir dire, assura le légat, que sa Sainteté verrait d'un bon œil l'élection sous la coupole d'un cardinal.

— Je ne suis pas cardinal, protesta l'évêque.

Le légat ne répondit que par un fin sourire qui ne l'engageait pas.

« L'affaire est d'importance », songea l'évêque, mais que signifiait cette mise en garde ? Il passa en revue ses dernières prises de position sans découvrir celle qui se

révélaît épineuse.

Le légat traita encore de quelques problèmes actuels de l'église et prit congé.

— A propos, dit-il sur le pas de la porte.

— Nous y voilà, pensa l'évêque.

— Vous connaissiez dans vos parages une fille à visions. Une vachère, m'a-t-on dit.

Il levait les yeux au ciel, et assurément, ce n'était pas dans l'espoir d'y découvrir lui-même la Vierge.

— Mon bon, dit-il soudain familier, vous rendez-vous compte du contretemps ? La Vierge apparaît d'ordinaire, si je puis dire, à des enfants ou à de poétiques bergères. Mais une vachère sans âge, à la virginité douteuse ! Nos ennemis qui sont nombreux en feraient des gorges chaudes. Je sais qu'au Vatican, on s'en inquiète.

— Au Vatican, s'étonna l'évêque.

— Ne prenez pas garde à une étincelle, et toute la forêt s'embrace. Bah, il s'agit d'une mascarade. Vous tirerez la chose au clair. Nous attendons votre rapport. Bien entendu, les voies de la Providence sont impénétrables, mais une conclusion positive ne convaincrat personne, et encore moins vos électeurs à l'Académie.

« Comme il insiste ! », pensa l'évêque. C'était du reste plutôt flatteur. Le prenait-on pour l'un de ces intransigeants prélats ? Curieux. Les officines vaticanes ne craignaient personne dans le domaine du renseignement.

Le lendemain, il recevait Pervenche au presbytère que le curé lui abandonnait. Il crut bon de l'intimider d'emblée.

— Alors, comme ça, ma fille, on rencontre personnellement le Bon Dieu.

— La Sainte Vierge, m'sieur l'curé.

— Vous pouvez m'appeler Monseigneur, dit simplement l'évêque.

— Non. Mon Seigneur est au ciel.

— Soit. Donc la Sainte Vierge vous serait apparue, à vous, une vachère. Cela ne vous semble-t-il pas un peu prétentieux ?

— Sûr que oui, dit-elle, mais pas, la Sainte Vierge sait ce qu'elle fait.

L'évêque fronça les sourcils. Cette rustaude lui donnerait-elle du fil à retordre ?

— Comment savez-vous qu'il s'agissait de la Sainte Vierge ?

— Parce que c'était la Sainte Vierge.

— Sans doute, mais à quoi l'avez-vous reconnue ? Portait-elle une longue robe de velours bleu constellé ? Un voile ? Une auréole ?

— Rien de tout ça. Même rien du tout.

L'évêque sursauta.

— Voulez-vous dire que la Vierge était... était nue !

— Oh ! m'sieur le curé, croyez-vous que le Bon Dieu et tous les anges du Ciel n'aient pas de quoi la vêtir ?

— Mais ça, ce n'est pas de vous, cria l'évêque. Vous connaissez Jeanne d'Arc. Les minutes de son procès ?

— Les minutes. J'sais lire l'heure.

— Ses réponses au tribunal ?

— Non, j'sais pas l'anglais.

L'évêque s'épongea. Après tout, cette fille s'était assise comme toutes sur les bancs de la communale. Il s'agissait ou d'un plagiat ou d'une réminiscence. Il n'en ferait même pas état dans son rapport.

— Bref à quoi l'avez-vous reconnue ? Décrivez-la moi.

— Ben, c'était comme une femme, mais rien que la forme. Toute en lumière, mais une lumière qui vous traversait le corps, si douce que j'en ai pleuré.

L'évêque grimaça. Puis il songea qu'il viendrait bien à bout d'une vachère. Du reste, il se révoltait lui-même à l'idée que cette rustaude ait fait l'objet d'une révélation divine.

— Aviez-vous bu ? demanda-t-il brutalement.

— Pas plus que d'habitude.

Cette réponse mit du baume au cœur de l'évêque.

— Mais pas moins non plus. Vous aimez boire ?

— Comme on dit, c'est le petit Jésus qui vous descend dans le gosier en culottes de velours.

— Ah ! on dit ça. Vous buvez beaucoup ?

— Comme tout le monde. Mon litron par jour.

— Vous êtes une bonne vivante, commenta l'évêque déridé. Et, dites-moi, les garçons ?

— J'suis pas à confesse.

— Je ne vous demande pas de détails. Mais enfin, vous-même... n'êtes plus vierge ?

Elle se tapa sur les cuisses. Vierge, alors là, on voit bien que vous connaissez pas les gars de par ici. À treize ans déjà.

— À treize ans, fit l'évêque tout réjoui.

Bref cette garce refusait orgueilleusement de l'appeler Monseigneur, plagiait Jeanne d'Arc, s'adonnait à la boisson et forniquait depuis l'âge de treize ans. Mais tout ça était excellent.

— Eh bien, ma fille, je vous remercie. Vous pouvez aller.

Il l'accompagna au-dehors, la vit s'éloigner, lourdaude et sans grâce, aussi indifférente que ses vaches. Pourtant il demeura longuement ainsi, songeur. Un pâle soleil éclaira le ciel. Il soupira.

— Et dire que j'avais déjà écrit mon discours de réception à l'Académie Française !

L'ÉTAT DE VEILLE

(Une enquête de Bill Cawley)

Trois heures du matin. Le Paris-Rome filait en pleine nuit. Bill Cawley étira ses longues jambes de cow-boy, recracha son chewing-gum sur le lit voisin vide, émergea de ses draps et passa prudemment la tête par la portière. Il avait calculé juste. Couloir désert. Les derniers assoiffés du bar n'éprouvaient plus le besoin de pisser leur alcool.

Il s'arrêta devant la cabine téléphonique pour une conversation très courte qui commença par « Hello » et se termina sur « O.K. » Puis il gagna une voiture de seconde où il avait remarqué un compartiment vide. Il y tira la sonnette d'alarme et, à grands pas, alla se recoucher.

Lorsque, quelques minutes plus tard, des coups légers heurtèrent sa porte, il finit par montrer un visage ensommeillé.

Le chef de train toucha sa casquette et demanda si le voyageur, en allant aux toilettes par exemple, n'aurait pas aperçu le quidam qui avait tiré la sonnette d'alarme.

— Ah ! on est arrêté.

Tête sous le robinet, il s'aspergea, saisit une serviette et demanda, un peu narquois :

— Et vous comptez le retrouver ?

— Oui peut-être, pourquoi pas ? dit le chef de train.

— Frenchie, dit Bill Cawley, pourquoi est-ce qu'on tire en pleine nuit une sonnette d'alarme ? Pour descendre.

— Aucune portière n'a été ouverte.

Bill Cawley s'esclaffa, présenta sa plaque « Police Fédérale de Chicago » au chef de train sidéré, et déclara :

— Gentleman, s'il ne l'avait pas refermée, vous vous seriez lancé à ses trousses.

— Moi.

— Ou vous auriez appelé la police.

Accompagné par le contrôleur jusqu'ici muet, le chef

de train allait prendre congé, mais il se ravisa, soucieux. Pourquoi le quidam souhaitait-il quitter l'express de cette façon-là ?

— Of course, parce qu'il venait d'y commettre un crime, répondit, flegmatique, Bill Cawley.

Le chef de train se rebella.

— Nous ne sommes pas à Chicago !

Cependant ils escortèrent Bill Cawley à travers une suite de wagons. Dans un compartiment, ils découvrirent ce que, sans y croire, ils redoutaient : un corps écroulé sur le ventre entre les deux banquettes. Le contrôleur retira sa casquette. Le chef de train se mordillait les lèvres. Bill Cawley retourna délicatement le corps pour y découvrir, à travers le pyjama déchiré, sur la poitrine une plaie sanglante.

— Un fameux coup de poignard, constata-t-il.

— Les empreintes de l'assassin doivent se trouver sur la sonnette d'alarme, suggéra le contrôleur.

— À moins qu'il ait mis des gants, corrigea le chef de train.

Un peu d'air froid passait par le haut de la vitre. Le contrôleur machinalement la referma.

— Non, avec ou sans gants, elles ne peuvent pas s'y trouver, émit Bill Cawley.

— Pourquoi ? Comment le savez-vous ? s'écria le chef de train que visiblement ce sang-froid agaçait.

— Parce que c'est moi qui l'ai tirée.

Les deux mirent un moment à réagir.

— Vous, mais pourquoi ?

— Je devais avoir mes raisons, supposa Bill Cawley qui, par égard pour eux, abaissa la vitre avant de recracher son nouveau chewing-gum. Il ne la remonta pas. « Il ne prendra pas froid, expliqua-t-il. »

— J'avertis la police, décida le chef de train.

— Inutile, c'est fait.

— Et puis-je vous demander pourquoi vous vous êtes permis d'arrêter le train ?

— Juste pour ça, old fellow, pour que la police débarque avant l'arrivée à Marseille ou Rome. Et puis j'ai un œil de lynx. Par la vitre ouverte, j'aurais vu le tueur descendre du seul côté possible. Personne. Donc le tueur se trouve toujours dans le train.

— Mais pourquoi n'aurait-il pas profité de l'arrêt pour descendre ?

— Sûrement qu'il ne le pouvait pas.

— Et pourquoi ?

— Sans doute que son absence aurait été remarquée et l'aurait accusée.

— Je ne comprends pas, dit le chef de train.

— Parce qu'il est attaché à ce train. Mais le conducteur de la locomotive ne l'a pas quittée. Le barman est descendu à Lyon. Reste que vous deux, gentlemen.

— Sacré salopard d'Amerlo ! s'écria le chef de train.

— Mais, dit Bill Cawley, désignant le contrôleur, j'opérais plutôt pour ce citoyen-ci.

Et, avec cette rapidité d'éclair qui avait fait sa réputation, il tira de sous la veste du contrôleur une longue lame. Celui-ci resta très froid.

— Je termine mon service à Marseille, dit-il. Sans être Chicago, ses rues ne sont pas sûres au petit matin.

— Rassurez-vous, vous n'irez pas jusque-là. J'entends des pas dans le couloir. La police. Elle examinera ces traces très suspectes sur votre lame.

Cinq minutes plus tard, le contrôleur quittait le train, menottes aux poings. Ils le virent par la vitre monter dans une voiture de police. Le train redémarra.

Cependant le chef de train restait soucieux.

— Ce que je ne comprends tout de même pas, c'est pourquoi, ayant découvert le crime, vous avez éprouvé le besoin de vous recoucher avant de tirer la sonnette d'alarme, et dans un autre wagon.

Bill Cawley sourit, ce qui fit briller ses dents en or, souvenirs de diverses arrestations.

— C'est pourtant prodigieusement simple, dit-il.

Il s'interrompit à la vue du contrôleur. Il avait espéré se rendre aux toilettes sans rencontrer personne. Il se sentait un peu ridicule, bedonnant sous ce pyjama trop court auquel manquaient deux boutons.

— Bonne nuit, monsieur Caulet, dit en passant le contrôleur. Depuis dix ans, il connaissait bien ce voyageur de commerce qui, trois fois par mois, faisait le trajet Lille-Marseille.

Caulet le vit disparaître et reprit :

— C'est pourtant prodigieusement simple.

Mais le contrôleur lui avait fait perdre le fil de son enquête. Bah, insomniaque, il aurait le temps d'en mener une ou deux autres avant l'arrivée à Marseille à moins de prendre, malgré l'avis contraire du médecin, un de ses somnifères.

Il n'en aurait pas besoin. À la sortie des toilettes, le sommeil le prit. Regagnant sa couchette de seconde, il se demanda si un certain Cawley qui regagnait, ensommeillé, son wagon-lit, ne rêvait pas être un Caulet, voyageur de commerce ahuri se croyant plus ou moins en état de veille.

BLANCHE DE CASTILLE

Elle se nommait Blanche, mais, découvrant, enfant, dans son livre d'Histoire, l'image aux vives couleurs de cette reine, Blanche de Castille, elle en fut si émerveillée que le surnom lui resta. Sans doute dut-il cette pérennité aux airs mêmes de la jeune fille, ceux d'une reine en exil.

Son père, tenancier d'un des cafés du village, homme gros et débonnaire, se demandait quelle sorte de gendre elle lui amènerait.

— Sûrement pas un paysan de par ici, disait la mère.

— J'aimerais pas non plus un gandin de la ville.

— Un quoi ?

— Un gandin. T'as pas d'instruction.

Or, quoique parlant peu et ne buvant pas une goutte d'alcool, ce futur gendre lui plut.

Qui avait donné à sa fille ce ticket d'entrée pour un match de boxe ? Blanche dédaignait le noble art, mais c'était l'occasion de passer une soirée en ville. Or, très vite, le spectacle la fascina. Ces corps presque nus, puissants, luisants de sueur. Les coups lui faisaient mal. Elle les esquivait, riait de sa crédulité. Pour un peu, elle aurait mêlé ses cris à ceux de la foule. Toutefois, jusqu'ici simple succession de scènes brutales et érotiques, le spectacle la troublait sans l'émouvoir plus personnellement. Il en alla autrement du dernier combat.

Son prénom était Marco. Il lui parut à la fois plus puissant et plus élancé que ses prédécesseurs. La grâce de son jeu de jambes, la foudroyante détente de ces bras aux muscles longs, un roi.

Il la vit à la fin du combat, qui applaudissait sa victoire, et lui sourit.

Elle ne doutait pas qu'il prendrait la succession de Marcel Cerdan. « Quel beau couple ! » dirait-on lorsqu'ils apparaîtraient côte à côte sur la première chaîne, elle, la

chevelure dorée, lui au beau masque calme et grave.

Marco ignorait tout de ces rêves. Né d'une famille pauvre, sans bagage scolaire, il avait choisi ce métier qui le sortait de sa condition. Il gagnait des matches ou les perdait selon les cas et ne voyait pas plus loin.

Au bout de deux ans, Blanche comprit qu'elle ne serait jamais reine, fût-ce du moindre bout de territoire. Son mari manquait d'ambition. Sans doute il lui procurait le confort et, au lit, se montrait aussi efficace que sur le ring, mais tout cela manquait de poésie. Parfois Marco se demandait quelle secrète désillusion assombrissait les beaux yeux bleu pâle.

Deux ans encore passèrent. Blanche se trouva enceinte d'un garçon. Elle le nomma Louis, et reporta sur lui toutes ses espérances.

Louis avait à présent sept ans, un enfant charmant qui travaillait bien à l'école, mais ne se signalait en rien comme surdoué. Après tout, à cet âge, Einstein, Guy des Cars, De Gaulle étaient-ils eux-mêmes des surdoués ?

Marco perdait de plus en plus de matches. Bientôt il n'en gagna plus aucun. Les contrats se raréfiaient et rapportaient de moins en moins. « Il est temps de raccrocher les gants », se dit-il, toujours aussi calme. Il trouva sans mal une place de videur dans la boîte de la ville qui s'échauffait les samedis soir. Blanche ne le supporta pas. Il entra donc comme vigile dans l'hypermarché qui bordait leur village sur la nationale.

Un jour, l'instituteur vint trouver Blanche, son ancienne copine d'école. Louis avait volé les bonbons d'un camarade. Blanche s'effondra. L'instituteur ne put s'empêcher de rire.

— Non, tu le voyais vraiment rendre la justice sous un chêne ?

Elle interrogea son fils. Les bonbons ? Cyril les avait lui-même piqués à l'hypermarché.

— Ce n'est pas une raison.

— Si. Moi, je ne peux pas puisque papa y travaille.

— Mon chéri, dit Blanche, il faut absolument que tu comprennes que voler, c'est mal. Comment plus tard pourrais-tu devenir préfet de police ou ministre de l'Intérieur si, à sept ans, tu voles.

Mais ça, visiblement ça passait par-dessus la tête du petit.

— Suppose que je te donne des sous...

— Oh ! oui.

— Mais non, on suppose. Tu t'achètes des bonbons. Un petit copain te les vole. Alors ?

— Alors je les ai plus.

Aussi calme que son père.

Trois ans encore passèrent. Marco donnait toute satisfaction dans son hypermarché où il faisait à présent office de réceptionniste. Un matin, Blanche se contempla longuement dans la glace et s'effara d'une découverte sans doute inconsciemment différée. Ses yeux bleu pervenche, on ne sait quoi les fanait. Ses cheveux d'or se ternissaient. Demain, ils grisonneraient. La peau avait perdu de son éclat. Bref elle prenait de l'âge et rien ne s'était passé. Elle sombra pour quelques semaines dans la mélancolie.

Un dimanche, pour récompenser Louis de ses bonnes notes, ses parents l'emmenèrent dans leur nouvelle voiture au zoo distant de cinquante kilomètres.

Il s'amusa comme on le fait à cet âge, rit beaucoup devant la cage aux singes, parodia leurs gestes, mais ne s'attarda pas.

— Ils sont laids.

Une panthère noire le laissa songeur.

— Elle peut pas courir. Il faudrait qu'elle sorte.

— Dehors, lui dit son père en souriant, elle te mangerait.

— C'est pas sûr. Si elle a bien bouffé avant.

Le soir, il était las et heureux, mais il souhaita se promener avec ses parents dans le parc qui prolongeait le zoo. Une tendre lumière d'avant crépuscule baignait cette pelouse, ces arbres qui se découpaient plus sombres.

DANS LA COUR

— Holà !

Mais le vieux n'entend pas ou fait la sourde oreille. L'agent hésite, hausse les épaules. Il le regarde s'éloigner sur la chaussée au lieu du trottoir, poussant devant lui cette voiture d'enfant d'où déborde un bric-à-brac de clochard.

Le vieux disparaît à un tournant.

L'homme qui le suit de loin hâte le pas. Inutilement. Dans la rue adjacente, le vieux poursuit du même pas lent son chemin, le landau bringuebalant sur la chaussée.

Il lève la tête vers le numéro d'une maison délabrée et passe sous la voûte dont des pierres semblent sur le point de se détacher. Au fond de la cour, il tire du landau une lourde clef et la tourne difficilement dans la serrure. La pièce est étroite, sans doute un ancien local d'artisan, apparemment sa nouvelle demeure.

L'homme reste sous la voûte. Dans une heure, songe-t-il, il fera nuit. Il pourra s'approcher de cette fenêtre sans volets, probablement éclairée, et observer le vieux.

Il s'éloigne à regret, longe quelque temps le boulevard désert, pénètre dans un café dont il demeurera l'unique client, s'assied derrière une table sur une banquette râpée, et commande un café noir. Il le boit à petites gorgées, pensant : « De la lavasse, du moins bien chaude ». Puis il sort de sa poche une feuille de papier et se livre à des calculs : tout ce qu'il possède actuellement sur son compte, plus ce qu'il peut convertir en liquide. Il divise cette somme par deux et rédige un chèque du montant au nom du vieux.

Puis il rêve longtemps devant sa tasse.

Il avait alors onze ans. Bien sûr, il ne regrettait pas la fin de cette seconde guerre mondiale, mais, pour lui, elle se terminait quatre ou cinq ans trop tôt. Il ne délivrerait pas Strasbourg. Il n'entrerait pas dans Paris libéré en tête de la division Leclerc. Il ne serait pas davantage le plus jeune partisan d'un maquis, tout seul en arrière-garde à retarder l'avance ennemie. Il ne serait pas un héros.

Faute de mieux, il se mit à collectionner les écrits relatifs aux exploits de la France Libre ou de la Résistance, lisant et relisant ceux qui concernaient des garçons comme lui, certains devenus compagnons de la Libération.

Le plus jeune avait douze ans. On ne sait presque rien de lui : le diminutif de son prénom. Il a, semble-t-il, tenu le milieu entre le petit Bara et Gavroche, sauf que lui n'a même pas eu le temps de chanter avant de mourir. Il exigeait dans un éclat de rire les missions les plus dangereuses sous prétexte qu'enfant, il passerait inaperçu. Comme c'était exact, on finissait par les lui confier. Jusqu'au jour où un Allemand lui tira une balle dans la tête, sur une plage, je crois, et l'y abandonna. Sur lui, on ne trouva qu'un porte-monnaie qui contenait quelques sous et une image de première communion aux bords dorés.

Un autre avait quinze ans. Dans l'année qui suivit la Libération, il retourna sur les bancs d'une école, technique sans doute. Il ne payait pas de mine, pauvrement vêtu, un nom à coucher dehors, juif d'Europe centrale. Un jour, on le manda chez le directeur. Un général l'y attendait pour lui remettre la croix de la Libération. Quand il rentra en classe, sa croix dans sa poche, son voisin souffla : « Qu'est-ce que c'était ? »

— « Rien », dit-il.

Le troisième avait, lui aussi, quinze ans. Il se nommait Eric G. et avait failli être un traître. Son père arrêté et déporté dans un camp de concentration dont il ne devait pas revenir, le garçon obtint de son oncle du même réseau de petites missions sans grand danger. Il transmettait en plein jour à leurs destinataires des messages codés dissi-

mulés dans son cartable. Sa mère l'ignorait, une pétainiste qui haïssait la Résistance pour avoir détourné son mari. Un jour, pour punir son fils de son relâchement en classe, elle lui interdit de sortir. Or on l'attendait à une porte de Paris, lui et un paquet de documents pour Londres. En outre, pour vérifier ses notes, sa mère lui confisqua son cartable.

Il ne parvint à s'échapper qu'à la nuit, avec une petite valise. Ses galoches claquaient dans les rues désertes après le couvre-feu. Immanquablement, il tomberait sur une patrouille allemande. On ouvrirait la valise. On le pousserai-t à coups de crosse dans les reins jusqu'à l'immeuble de la Gestapo. Il y serait torturé jusqu'à ce qu'il donne l'adresse des destinataires. Valait-il pas mieux pour tout le monde qu'il se débarrasse de cette maudite valise ? Il longeait les berges de la Seine. La jeter à l'eau. Il descendit les marches. L'eau avait une odeur de vase ou de mer, mêlée, il ne savait pas. Mais, sur le point de jeter la valise, il songea à la somme de dangers et de sacrifices que représentaient ces documents. Et pour qu'un sale gamin trouillard les noie ? C'était impossible. Alors il remonta les marches, haineux, vert de peur. Il n'arriva qu'à deux heures du matin porte d'Orléans, si pâle qu'on lui servit un café noir sans lui poser aucune question.

Le pire, il n'osa pas l'avouer, qu'il n'était pas un type sûr. Il accepta d'autres missions, le réseau se démembrant, de plus en plus dangereuses — et que donc, selon lui, il aurait dû refuser.

La libération de Paris lui donna, crut-il, l'occasion de racheter ces fautes. Il se jeta sous un tank, son explosif à la main. Lui-même ne fut qu'un peu blessé à l'épaule et à la cuisse. Il refusa de se laisser soigner et parvint à en faire sauter un second. Puis il dut admettre que ces actes ostentatoires ne rachetaient rien. Sa troisième tentative sombra dans le ridicule. Comme il allait opérer, les Allemands sortirent, bras en l'air, en criant : « Kapat ». Il dut les désarmer et les pousser jusqu'au P.C. de son groupe. Le lendemain, une feuille encore semi-clandestine qu'heureu-

sement, il ne vit pas, titrait : « Un Héros de Quinze Ans ».

Tout cela n'était rien encore. A présent, l'imposture montait jusqu'au général de Gaulle. On s'apprêtait à le décorer au Invalides de la croix de la Libération, lui ! Un repas précédait la cérémonie. Alors, pour la première fois — à ses yeux — le jeune Eric G. fit preuve d'un peu de vrai courage.

Le célèbre commandant Benoît, retour de déportation, exprimait son pessimisme sur l'avenir. On oublierait. Bientôt l'envie de jouir, de s'enrichir reprendrait le dessus. La jeunesse s'impatienterait de ces souvenirs, qui sait, s'en moquerait. Alors Eric G. se leva et, rouge de confusion à son bout de table, demanda la parole. On attendait en souriant. Il balbutia qu'il ne fallait pas le décorer, qu'il avait presque été un traître. Il confessa tout, la valise sur le point d'être jetée à la Seine, sa peur ignoble, la lâcheté qui l'avait conduit à accepter d'autres missions sans rien avouer. Alors voilà, il aurait bien aimé rester avec eux tous, mais il n'en était pas digne. Il se retirait, tête basse, quand il sentit une main sur son épaule : le commandant Benoît qui, incompréhensiblement, semblait ému, et qui lui dit : « Merci ».

Lorsque le général de Gaulle s'approcha pour le décorer, il eut un mouvement de recul et murmura :

— Non, je n'ai presque rien fait.

— C'est bien mon avis, monsieur, répondit froidement le général. Quand on sait faire sauter des chars, on ne s'arrête pas à deux.

Il lui donna l'accolade, épingla la médaille et passa au suivant. Mais, plus tard, parlant de lui, il dit au commandant Benoît : « Il est merveilleux ».

L'homme repousse sa tasse vide. Il exerce la profession de juge. Un « psy » dirait que c'est pour condamner encore et encore son père. Enfant, il a vu d'une fenêtre les gendarmes l'arrêter, menottes aux poings, coupable d'avoir dénoncé aux Allemands des Juifs et des résistants et, parmi eux, le père d'Eric G., son héros. Pour un enfant, quelle

inguérissable blessure ! Il hériterait à jamais de cette culpabilité.

Eric G. avait connu encore une heure de célébrité à la publication d'un recueil de poèmes. Le juge s'en rappela ce vers : « Nous allons par les rues, brutaux, décou-ronnés. » Il le croyait mort, et voilà qu'il le retrouvait — il avait entendu au passage un autre agent lui demander ses papiers et prononcer son nom. Dans ce visage usé, seul le regard n'avait pas changé.

Il paye son café, sort. Il a vu juste. La fenêtre au fond de la cour est éclairée. Assis devant les reliefs d'un repas, le vieux semble songer. Le juge va s'élancer, l'embrasser. « Nous n'étions coupables ni l'un ni l'autre. » Mais la raison lui revient. Le vieux est compagnon de la Libération. Ses pairs ont accédé aux plus hauts postes. On l'aurait aidé, au besoin lui procurant une sinécure pour mener une vie décente. Donc il ne l'a pas voulu. De même refuserait-il cette riche aumône, honteux peut-être d'être découvert. Le juge déchire le chèque. Repassant sous la voûte, il se demande injustement :

« Serais-je aussi lâche que mon père ? »

LES SEPT MACCHABÉES

« Les Sept Macchabées ». Sous ce titre en vérité peu engageant, notre historien, sir John Macauley Dixon, relate la vie et les morts des sept martyrs. Je m'élève contre les critiques qui ne rendirent pas pleine justice à cet ouvrage, en particulier contre celle de ce bretteur à prétentions historico-littéraires — Dieu l'ait en sa sainte garde — dont le nom ne mérite même pas d'être rappelé. N'a-t-il pas osé écrire : « Après cette compilation, sir John mérite de reposer à côté des ses macchabées » ?

Les amis de sir John lui représentèrent que cette insulte ne pouvait se laver que dans le sang. Sir John s'y résigna. En tant qu'offensé ayant le choix des armes, il opta — qui le lui reprochera en face de ce bretteur ? — pour le pistolet.

L'autre s'en divertit bruyamment. « Je n'aurais pas aimé, dit-il, faisant allusion à la pâleur et la chétivité de sir John, je n'aurais pas aimé embrocher ce poulet ».

Le caricaturiste du Morning Evening Post publia sous ce titre : « Le premier macchabée de sir John » un dessin qui le représentait, minuscule, soufflant sur le canon de son arme, à côté du corps étendu, gigantesque, de son adversaire.

A la vue du dessin, le bretteur entra dans une fureur telle qu'il voulut trucher d'abord ce damné barbouilleur. Le poulet pouvait attendre. La veille du duel, le caricaturiste publia un nouveau dessin, lui-même au sol embroché par le bretteur, avec cette légende : « Deuxième macchabée de sir John ».

Le dessinateur n'était pas moins myope que sir John. Il tira au hasard droit dans le cœur du bretteur.

Il commit ensuite, hélas !, une double faute de goût. Il déposa une rose sur la tombe de sa victime, et ensuite adressa ce mot à sir John : « Vous, vous devriez m'en envoyer tout un bouquet ».

Les amis de sir John lui remontrèrent que c'était là une accusation de peur et de lâcheté, et qu'un nouveau duel s'imposait donc.

Le dessinateur se représenta lui-même explosant sous le feu de sir John et légenda : « Troisième Macchabée de sir John ».

Arbitres et témoins redoutaient tout de ce combat entre les deux myopes. « Si encore ils nous visaient, dit plaisamment l'un d'eux, nous aurions une chance. »

On eut recours au procédé habituel, charger les armes de façon à les rendre peu offensives.

Sir John tira. Tandis que sa balle trouait mollement le haut de forme de l'arbitre, l'arme du dessinateur lui explosa dans la main.

Le bruit se répandit dans tous les clubs de Londres. Sir John était protégé, invulnérable.

Un jour, dans son propre club, vint le trouver un candidat au suicide que tous les moyens rebutaient. Puisque sir John ne craignait rien pour sa propre personne, ne pouvait-il accepter un duel où lui-même succomberait ?

— Mais vous ne m'avez en rien offensé, protesta sir John.

— Pas encore, soupira le candidat en lui appliquant un soufflet sur la joue.

« Quatrième macchabée de sir John ».

Sur le terrain, il apparut que le candidat ne craignait pas moins l'épée que toute autre forme de suicide. Pris de panique, il s'enfuit. Sir John parvint à le piquer à la fesse.

Le « cinquième macchabée de sir John » fut un acteur vaniteux grand spécialiste des duels en carton pâte, et qui vit là l'occasion d'une publicité personnelle. Les duels de sir John attiraient à présent, jumelles en mains, un foule considérable.

L'acteur fut inoubliable. Il lançait son épée en l'air, la rattrapait de l'autre main, se fendait, se redressait, sixte, quarte. Appuyé sur la garde de son épée, sir John le regardait, ébaubi, puis il se demanda ce que lui-même faisait là et discrètement s'éclipa, peu à peu imité par la foule. L'acteur se retrouva seul. Celui-là, le ridicule le tua.

Les sixième et septième macchabées furent des jumeaux. A propos de Rémus et Romulus, l'historien ayant émis un doute sur l'amour fraternel des jumeaux, ceux-ci se considérèrent comme personnellement atteints. Ne se séparant jamais, ils exigèrent de combattre côte à côte, avec bien entendu une seule épée.

Sur le terrain, pour la première fois de leur vie, ils en vinrent aux mains. Chacun d'eux voulant tenir l'épée, ils se les ensanglantèrent. Fin du combat.

Sir John avait vaincu ses sept macchabées et du même coup assuré le succès triomphal de son livre.

Si je relate cette histoire dont je mesure bien le caractère excessivement anecdotique, c'est pour la conclusion qu'en tira sir John lui-même. Je ne résiste pas au plaisir de le citer :

« Le duel, écrit-il, n'est qu'une absurde survivance moyenâgeuse. On peut sans se tromper prédire sa prochaine disparition, et ce sera le signe que notre civilisation occidentale arrive enfin à son plein épanouissement. Il est certain que l'intelligence se développant jusque dans les basses couches de la société, toute forme de violence cédera le pas à un examen lucide et impartial des sources de conflits. Je puis donc l'annoncer en toute certitude : le XX^e siècle sera celui de la justice, de la paix et de la tolérance. Il ne connaîtra aucune guerre sur toute l'étendue de ses territoires. »

Je souscris entièrement à cette prédiction marquée au coin du bon sens.

L'APPAREIL

De nombreuses fois, il avait appuyé sur le déclic : blessés, morts, agonisants, chevaux éventrés, gamins se disputant une pomme à demi pourrie. Avec une caméra, il aurait pu éclairer différemment ou prolonger telle ou telle scène. Par exemple, à la frontière française où les Espagnols devaient déposer leurs armes, il n'aurait pris que celles-ci tombant une à une, s'amoncelant.

Beaucoup retardaient le moment de franchir cette frontière, peut-être à jamais. Un avion franquiste tournoyait au-dessus d'eux, tel un vautour. Lui, captait alors sur un visage une expression de frayeur.

En France, il se rendit au camp d'Argelès où s'entassaient provisoirement les réfugiés. On pouvait prendre là de splendides photos : les feux de cuisine, la fumée qui s'élevait lentement dans le soir, un vieillard grelottant.

Comme il se dirigeait vers la plage, un Espagnol l'arrêta.

— Ce n'est pas beau.

Il désigna son appareil.

Effectivement, ce n'était pas beau. La puanteur des déjections, deux cadavres, un blessé qui achevait d'enrouler un pansement autour sa jambe droite. Il lui demanda de le retirer.

— Témoignage.

La plaie non plus n'était pas belle. « Ca risque de se gangrener », pensa-t-il. Clic clic déclic.

Il s'éloigna du rivage.

Dans la foule, près des feux de cuisine, un enfant l'aborda. Il avait depuis longtemps perdu sa famille, et ne voulait pas rester dans ce camp. « Paris », répétait-il. Il

proposait ses services. Il savait tout faire.

— Mais quoi par exemple ?

— Votre ménage, la cuisine, la vaisselle.

— Et quoi encore ?

— Réparer la voiture.

« Petit menteur », pensa l'homme.

— Et puis quoi ? demanda-t-il à voix plus basse, complice.

L'enfant rougit, recula, mais l'homme eut le temps de prendre dans son viseur cette face soudain troublée.

Chez lui à Paris, il se lava, se changea, puis il jeta son appareil sur une pile de linge dans l'armoire. Il ne le vida pas puisqu'il n'avait jamais été chargé.

Rue Montmartre, il pénétra dans une demeure. La sous-maîtresse qui le connaissait le conduisit sans un mot dans une pièce obscure où il se dévêtit, puis, par une glace sans tain, il observa longuement dans la pièce voisine éclairée les ébats d'un couple.

L'ANNEE SUIVANTE

L'année suivante, quelque chose avait changé, du moins chez eux, les jumeaux, Estelle et Esteban. En avais-je rêvé de ce retour à La Puisaye, la propriété des Rouanaud ! Mme Rouanaud m'avait accueilli avec la même bonne grâce, moi, le fils de son notaire - ses invitations n'étaient peut-être pas entièrement désintéressées. Et puis, malgré mon an de moins, n'étais-je pas un bon camarade pour ses enfants ? Son mari, corpulent et distrait, me recevait comme si nous nous étions quittés de la veille.

Mais eux, les jumeaux ? L'été précédent, nous nous aimions.

Oui sans doute, mais alors j'avais quinze ans et dormais encore dans l'enfance. Vers la fin de l'année scolaire, je commençai de penser autrement à Estelle. Son beau et délicat visage que des cheveux blonds enchâssaient, ses gestes qui semblaient toujours se livrer à une danse, il fallait donc la chaleur de cet âge pour m'en souvenir. Je ne pus plus en douter, mot au sens jusqu'ici méconnu, il s'agissait d'amour. A distance, La Puisaye s'illuminait d'une tremblante lumière qui émanait de mes propres émotions.

Toujours, j'avais pressenti un mystère chez les jumeaux, et m'en enchantais, mais à présent, ils m'excluaient comme un gêneur sinon un ennemi. Ces nouvelles dispositions ne se manifestaient que par une constante réticence à mon endroit.

Un soir où je me trouvais seul avec Esteban au bord de la rivière qui longeait leur propriété, je déclarai subitement :

— Ce n'est pas la même chose que l'année dernière. Esteban me regardait, attendant la suite.

— Vous n'êtes plus les mêmes, Estelle et toi.

Ils étaient jumeaux traits pour traits, mais l'un, si je puis dire, cent pour cent garçon, et elle cent pour cent fille, de sorte qu'on éprouvait un curieux sentiment à les voir si semblables et si contraires.

— Nous ne sommes plus les mêmes ?

— Non, tu le sais bien.

— Estelle ou moi ?

— Tous les deux, je ne sais pas.

— Et si tu avais changé, toi ? La physique ou la chimie des sentiments engendre la réciprocité.

— Oui, mais ça, dis-je, ça ne devrait pas, ce n'est pas une raison.

Il pouvait répondre : « Tu es confus », mais il se tut, peut-être parce que, maladroitement, je touchais là une vérité.

L'air narquois de sa sœur, mais plus tendre chez elle, parut sur sa face.

— Qu'est-ce que tu veux, qu'on te console ? Et puis tu te moques bien de moi. Tu ne penses qu'à elle. Tu en es amoureux.

Je faillis demander : « Pourquoi ? Ca se voit ? » Je me contentai de soupirer :

— Je ne sais plus quoi faire.

— Rien, dit Esteban, ne fais rien, petit frère.

Une brise se levait de la rivière. On avait à peine le temps de voir, fuyante, une truite au dos argenté.

— On était si bien l'an dernier, pensai-je, et, malgré moi, ces mots s'échappèrent de ma bouche.

— Tu sais, dit Esteban, je crois qu'on n'est jamais très bien dans le vie, ou ça ne dure pas. Si tu es amoureux d'Estelle, dis-le lui.

— Elle n'attend pas après moi.

Cette remarque eut le don de lui déplaire. Il cassa nerveusement une branche d'arbuste et, se relevant :

— A propos, habille-toi un peu pour dîner. Bientôt tu viendras torse nu, en short. Ça indispose ma mère.

Je parus au dîner, impeccable, avec un rien d'ostentation qui me valut un regard appréciateur de Mme Rouanaud et un plus moqueur de sa fille. Le père, lui, lisait son journal. Sur une remarque de sa femme, il le glissa avec un soupir dans une large poche.

— A propos, dit Mme Rouanaud, Eléonore arrive demain.

Et pour moi, elle crut bon d'ajouter :

— Eléonore est ma filleule.

Je ne la découvris le lendemain qu'au déjeuner. Sans doute était-elle arrivée pendant nos parties de tennis, une jeune femme brune, chaude, rieuse, dans les vingt-cinq vingt-six ans.

Elle avait apporté des cadeaux, une montre de plongée pour Esteban, un ravissant bijou fantaisie pour Estelle.

— Excusez-moi, Olivier, me dit-elle. J'ignorais votre présence.

— Olivier, dit Mme Rouanaud est le fils de notre notaire et ami, maître...

— Ce doit être un gentil compagnon pour vos enfants.

— Eléonore, dit Esteban, ne joue pas les grandes sœurs avec nous.

Le père sortit de son mutisme.

— En voilà des façons de parler à Eléonore, et quand elle vient de t'offrir une montre dernier modèle.

Esteban se mit à rire.

— Tu ne l'as même pas regardée. C'est une montre de plongée.

M. Rouanaud porta un regard surpris à son fils et rentra dans sa songerie.

— Je vous adore, les jumeaux, dit Eléonore.

Comme le gigot arrivait sur la table, Esteban lança à brûle-pourpoint :

— Olivier est amoureux d'Estelle !

Je me sentis devenir très rouge. Eléonore me fixa un

instant. M. Rouanaud leva à peine un sourcil.

— Esteban, dit Estelle, tu es vraiment con.

— Ne faites pas attention, Olivier, me dit Mme Rouanaud. Vous devez connaître mieux que moi ce que mon fils prend pour de l'esprit.

— Il est en plein âge ingrat, soupira Estelle.

Avait-elle rougi, elle aussi ? Peut-être, mais avec une délicatesse qui rendait cette coloration presque indiscernable.

— L'adolescence, dit M. Rouanaud comme s'il ramenait cette vérité des profondeurs, est un âge difficile.

— Comme c'est vrai ! opina Esteban d'un ton qui fit rire.

— Et toi, Estelle, demanda Eléonore, es-tu amoureuse d'Olivier ?

Mme Rouanaud elle-même en fut interloquée.

— Elle n'est amoureuse de personne, dit Esteban.

— Qui veut une autre tranche de gigot ? demanda M. Rouanaud.

Les nuits étaient presque aussi chaudes que la journée. Je dormais nu sous un drap quand une sensation curieuse et délicieuse m'éveilla. Une main caressait doucement tout mon corps. D'abord, je me scandalisai et allumai la veilleuse. Eléonore mit un doigt sur sa bouche et, rejetant une courte chemise de nuit, se glissa à côté de moi, ses lèvres contre les miennes. Je connus tout.

Une partie de la nuit se passa ainsi, entrecoupée de brefs sommeils. Une fois, nous parlâmes.

— Es-tu vraiment amoureux d'Estelle ?

— Ils ne sont plus les mêmes avec moi.

— Bien sûr. A présent, tu t'interposes entre eux. Ils n'ont jamais été séparés. Tu les divises.

Je dus me rendormir. Je ne me réveillai que tard le matin quand le soleil chauffait déjà la chambre.

Je croyais Eléonore en vacances. Non, elle repartait après le déjeuner. Elle embrassa les jumeaux, puis tout aussi naturellement moi, me glissant à l'oreille : « Adieu,

Olivier ».

Je me demandais de qui à présent, j'étais amoureux, d'Estelle ou d'Eléonore, mais pouvait-on comparer ? J'y songeais au bord de cette rivière quand Esteban vint s'asseoir à côté de moi.

— Je vous ai entendus cette nuit.

Il dormait dans la chambre voisine, ou apparemment ne dormait pas.

— Te voilà un vrai jeune homme. Et Estelle ?

— Pourquoi as-tu dit que j'étais amoureux d'elle ?

— Parce que tu l'es. Ou tu l'étais.

— Mais pourquoi l'as-tu dit ?

— Pour qu'elle le sache.

Je repensai aux propos d'Eléonore cette nuit et demandai :

— Et toi, comment l'aimes-tu ?

Il pâlit, me sembla-t-il. En tout cas, cette année de différence entre nous venait de s'abolir. Il ne me regarderait plus de cet air narquois que peut-être il empruntait à sa sœur.

— Je regrette de t'avoir blessé, dis-je.

Cependant il répondit à ma question.

— Ça dépend de ce que tu appelles aimer. Comme tu as aimé Eléonore ou comme tu aimais Estelle.

— J'aime Estelle.

— Ce n'est pas vrai ! Si tu crois que je ne te voie pas depuis ce matin. Tu ressasses tous les détails de ta nuit comme un vieux récapitule sa vie. Je suis sûr qu'en ce moment, rien que de l'évoquer...

D'un geste rapide, brutal, il le vérifia.

— Au fond, que tu es différent de ta sœur ! dis-je, plein de rancune.

— N'en sois pas si sûr. Elle m'a parlé de toi une fois, très en détail.

Vrai ? Faux ? En tout cas, il se calma.

— Comment je l'aime, je ne sais pas très bien. Parfois je voudrais que tu couches avec pour me délivrer, et, en

même temps, je te haïrais, mais je pourrais aller voir ailleurs.

— Et elle aussi, elle irait voir ailleurs ?

— Oui, il faudrait l'espérer, même s'il y avait là quelque chose de très triste. Être jumeau, c'est ensorcelant, et c'est aussi ou presque une sorte de maladie.

— L'adolescence est un âge difficile, dis-je du ton de son père.

Il se mit à rire.

— En tout cas, toi, tu devrais te rafraîchir les idées. Et il me poussa tout habillé dans la rivière, ce con ! Malgré tout, c'était un camarade.

Mon expérience de la nuit m'avait donné plus d'assurance. Estelle ne m'intimidait plus. Je la questionnai. Que ferait-elle plus tard ?

Elle hésita.

— J'aimerais m'occuper de peinture, mais je ne sais pas encore à quel niveau. Peut-être l'École du Louvre.

Je tournai un compliment très maladroit, très sincère.

— Oui, cela t'irait. Tu es aussi mystérieuse que je ne sais plus quelle madone de je ne sais plus quel peintre.

— Mystérieuse, oui, tu trouves ?

Elle ouvrait de grands yeux un peu trop innocents.

L'année suivante, je voyageai avec mes parents. Lorsqu'après une nouvelle et dernière année scolaire, je revins à La Puisaye, les jumeaux m'accueillirent avec affection. Plus trace de leurs réticences, mais plus trace non plus de leur mystère. Ils se ressemblaient moins comme si, allant à présent chacun de son côté, leur lien physique lui-même se relâchait. Si Estelle conservait sa blondeur, ses cheveux à lui avaient foncé, son teint rougi. Un sanguin chez qui s'annonçait la carrure de son père.

Il faisait son droit. Il parlait de leurs farces et « beuveries » d'étudiants. Il n'y manquait que « les petites femmes », ou plutôt il laissait entendre qu'elles ne manquaient pas. Son vocabulaire comme ses idées retardaient d'un siècle.

En dépit des apparences, Estelle suivait une voie parallèle. Elle s'affichait à présent comme une fille pratique.

— Et l'École du Louvre ? demandai-je.

Non, elle préférait suivre la même filière que son fiancé, des cours de « technique organisationnelle » ou quelque chose de ce genre.

— C'est plus réaliste, dit-elle. Ça offre davantage de débouchés.

Où étaient passés mes beaux et poétiques amis ? Je ne reviendrais pas l'année suivante.

Au dîner, Mme Rouanaud annonça distraitemment :

— Eléonore arrive demain.

Je sentis un coup léger contre ma cheville. Esteban. Je lui souris, mais avec l'impression grâce à lui de participer, moi aussi, à une « beuverie ». Et qui sait si Eléonore elle-même ne regretterait pas le petit Olivier de seize ans ?

L'enfant marchait entre eux deux, main dans leurs mains.

Marco se tourna vers sa femme et, plein d'affection, demanda :

— Alors, Blanche de Castille?

— Non, dit-elle doucement, il ne faut plus jamais me donner ce nom.

— Oui, dit l'enfant, c'était bête.

LE DÉNOUEMENT

Un spécialiste du vaudeville. Longtemps, il avait fait les beaux soirs du boulevard. Recette connue : le fameux triangle, soit mari, femme, amant, soit mari, femme, maîtresse, le tout étant de trouver une idée un peu originale pour provoquer leur rencontre. Par exemple, l'épouse rentre de voyage plus tôt que prévu pour trouver une femme dans le lit conjugal. Le mari affirme que c'est la fille de la concierge qui s'est trouvée mal en montant le courrier. L'épouse hurle que la concierge n'a pas de fille. « Si, une fille naturelle. » L'épouse appelle du haut de l'escalier. Mais, contre un billet de 500 glissé en douce par le mari, la concierge reconnaît bien là sa fille cardiaque. Tout irait donc pour le mieux si la véritable fille naturelle, inquiète de ne pas trouver sa mère dans sa loge, ne montait...

Mais, de ces intrigues, l'auteur avait si souvent fait le tour que la lassitude le gagnait. Même son maître, Georges Feydeau, avait un jour — un jour funeste — souhaité aller plus loin, franchir ce cercle enchanté, la ronde de ses personnages, les pousser jusque dans leurs retranchements, à la limite de leur liberté, pour découvrir leur secret qui peut-être était le secret de la vie, car Feydeau ne voulait pas être le maître d'automates. Il voulait simplement la vie.

Du moins est-ce ainsi que l'auteur imaginait les choses. Il ne se faisait d'autre part aucune illusion sur la raison de ses succès. Longtemps, on avait vanté le « mécanisme d'horlogerie » des pièces de Feydeau jusqu'au jour où un critique nommé Gaugeard demanda ce qu'il y avait de si drôle à contempler deux heures durant un mécanisme d'horlogerie. Bien sûr, le comique provenait de ces fantoches eux-mêmes, mais sans le mécanisme, il s'effondrait.

À tenter de suivre dans cette ultime pièce les insoupçonnables détours, les méandres de ses personnages,

Feydeau devait s'égarer avec eux. Il en perdit la raison, puis la vie.

L'auteur s'en persuada, il saurait trouver, lui, le dénouement de la pièce maudite. Faute d'en détenir le manuscrit, il résolut de s'engager sur la même voie.

Donc la fille de la concierge monte récupérer sa mère, mais, ses 500 Francs en poche, celle-ci se voit contrainte de la renier. C'est, dit-elle, la folle du quartier qui se trompe d'étage et se croit chez le psy du dessus. L'épouse mande d'urgence le psy, or il n'est autre que le mari de la maîtresse du mari, et découvre ainsi sa femme dans le lit conjugal des voisins du dessous. Va-t-il les revolvériser ? Non, car il est d'autre part l'amant de la fille naturelle qui ignore qu'il est marié. Dans ces conditions, bien obligé de se taire et de reconnaître dans sa femme la folle du quartier. L'arrivée de la très stricte tante du mari n'arrange pas les choses, car elle exige de savoir qui est cette femme en déshabillé dans le lit conjugal de sa bru. C'est la folle du quartier, la fille naturelle de la concierge, la maîtresse de son neveu, la femme légitime du psy. La tante téléphone à son notaire de venir illico lui refaire son testament.

Comme le dit notaire se trouve être depuis quinze ans l'amant de la concierge dont le mari, agent de police, est jaloux comme un tigre, force lui est de reconnaître dans l'alitée...

A ce point de son parcours qu'il faut bien nommer initiatique, l'auteur éprouva le besoin de déplacer des figurines représentant ses personnages sur un vaste plan quadrillé. Il assista alors à des télescopages logiques et imprévisibles dont il n'était plus le maître. Il dut l'admettre : telle l'araignée au centre de sa toile, il se trouvait au cœur d'un labyrinthe. Encore un labyrinthe suppose-t-il des allées une fois pour toutes tracées et une issue assurée. Rien de tel ici. Les avenues nouvelles qu'il ouvrait en vain le menaient aux mêmes culs-de-sac. Son labyrinthe se développait, transparent et inextricable, autour de lui pour l'étouffer. Car si le premier clerc du notaire fréquente la

fille du fleuriste... impasse. Mais si le psy couche avec la concierge, alors le père de la fille naturelle... cul-de-sac.

Entouré par ces ruelles désertes, ces avenues bouchées, l'auteur finit par déplorer l'absence de Dieu dans ce labyrinthe qui ressemblait si étrangement à notre univers, pareillement inextricable, pareillement infini. Voilà pourquoi Georges Feydeau était mort. Il avait perdu la raison pour briser avec la logique et aller plus loin. D'où il n'était pas revenu.

L'auteur y pensait si fortement, de plus en plus absent, que, traversant le boulevard Bonne-Nouvelle, il ne remarqua pas ce camion. Entre l'instant du heurt et celui où sa tête s'écrasa sur la chaussée, il eut le temps de revoir ce qui était devenu sa vie, la totalité de son intrigue, et la solution lui apparut. Notre existence repose sur une infinité de mensonges et d'impostures, mais il suffirait que la fausse fille naturelle se dresse sur son lit et clame : « Je suis la maîtresse de ce pauvre type qui a refilé 500 Francs à la pipelette... », et, de proche en proche, aveux sur aveux, tout l'écheveau se dévidait à l'envers, non sans coups de revolver, gifles et syncopes fort réjouissants, mais pour aboutir enfin à l'inaccessible et nue Vérité. « J'ai trouvé le dénouement », se dit-il, à l'instant de rendre l'âme. Or il établissait à son insu la preuve du contraire. Dieu ne dénoue pas les nœuds. Il les tranche.

SOUVENIR PERDU

Tergiverser était son vice. Il atermoyait. Pourtant dans sa jeunesse, il n'en allait pas ainsi. Ses plus anciens amis se souvenaient de ses foucades, ses élans, de ses mille entreprises toujours enthousiastes. Or, à présent, il lui fallait des heures pour prendre la moindre décision. Il appelait cela être prudent, réfléchi, peser le pour et le contre. Pour les siens, c'était surtout très irritant.

Il était marié (comment avait-il pu fixer son choix ?) et père de deux enfants. (Il y a certaines heures où le plus indécis des hommes se prend pour un hussard.)

— Papa, enfin décide-toi, lui disait David ou Laurence.

— Qui va piano va sano, répondait-il.

David, dix-sept ans, alla trouver son cousin Julien qui commençait une carrière de psychanalyste.

— David, non, tu le sais bien, dit Julien. Un analysant ne peut pas appartenir à la même famille que son analyste.

— Non, mais tu peux profiter des vacances pour venir passer quelques jours. Je ne te demande pas de coucher papa sur ton divan, mais, en causant comme ça, à bâtons rompus, tu peux trouver ce qui cloche.

Julien accepta.

Il profita d'une séance de pêche pour aborder le sujet.

— Oncle Amédée, dit-il, aucune analyse ne peut reposer sur un mensonge initial, fût-ce par omission. Je ne te le cacherai donc pas. Je suis ici sur la prière instante de David.

— Ah ! tiens.

— J'ai eu tort d'employer le mot analyse, mais David s'inquiète de te voir toujours si indécis.

Coup d'œil rapide, geste vif du poignet, Amédée ramena une truite au bout de sa ligne.

Un soir tranquille. Une brise légère passait entre les hautes branches des saules. Tout ici invitait à une paresse

contemplative.

— À la pêche, dit Julien, tu n'es pas indécis, tu n'as pas le temps. Elle n'est peut-être pas pour rien ton occupation favorite.

— Sûrement, dit Amédée qui fixait la surface de l'eau.

— Tu ne m'écoutes même pas.

— Mais si.

— Acceptes-tu le principe d'une sorte de causerie, disons à visée analytique ?

— Moi. Mais dans quel but ?

— Eh bien, de trouver la cause de cette indécision permanente. Il paraît que tu n'étais pas ainsi dans ta jeunesse.

— Ça prouve que l'âge vient.

— Mais non, tu le sais très bien, ce n'est pas chez toi une question d'âge. Tu tergiverses depuis bien trop longtemps.

— Je tergiverse.

— Mais en ce moment même. Je n'arrive pas à savoir si tu acceptes ou non. Dis-moi « Oui » ou « Non », David a agi légèrement, et toi aussi peut-être en acceptant sa demande. »

— Ah ! c'est ce que tu penses.

— Mais non, pas moi. Si tu me trouves indiscret, dis-le.

— Je n'ai pas dit que je te trouvais indiscret.

— Alors tu acceptes.

— Je n'ai pas dit que j'acceptais.

— Oncle Amédée, dit Julien, je commence à comprendre pourquoi David m'a presque supplié de venir.

— Les jeunes gens sont impulsifs.

— Oncle Amédée !

— Je me suis pourtant laissé dire que vous autres psychanalystes, pouviez garder quinze ans et plus vos patients sur votre divan, mais avec moi, tu te montres d'une impatience.

— Bon, excuse m'en, mais il n'est pas question de divan, juste de causer.

— Et que faisons-nous d'autre ?

— De découvrir, puisqu'il ne s'agit pas de la petite enfance, ce qui, à un certain âge, t'a bloqué. Quel incident ? Tu t'en souviens forcément.

— Et, si nous le découvrons, je vais redevenir un jeune homme ingambe et bouillonnant de projets ?

Cette ironie sûrement défensive agaça Julien.

— Non, répliqua-t-il, mais tu risqueras moins de devenir sur ce plan un impotent définitif.

L'oncle resta quelque temps silencieux, puis dit :

— Sais-tu, mon petit Julien, que, sur ce plan et sans impotence aucune, je pourrais te gratifier d'une paire de claques ?

— Non, dit Julien, je ne risque rien. Je ne suis ici que pour une semaine. Du temps que tu te décides.

Amédée resta songeur, l'œil sur le bouchon de sa ligne.

— Amusant, dit-il enfin. Eh bien, je te récompenserai de ta patience. Ce soir, vers onze heures au salon quand les enfants seront couchés.

« D'ici là, pensa Julien, il a le temps de changer vingt fois d'idée, mais qu'est-ce que je risque ? »

À vingt-trois heures juste, il trouva l'oncle Amédée qui fumait sa pipe dans un fauteuil.

— Je te sers quelque chose ?

— Non, juste ton histoire.

Le silence se prolongeant, Julien se permit de dire doucement :

— Oncle Amédée.

— Je pesais le pour et le contre.

Julien fut sur le point de réagir, mais, entre deux bouffées de fumée, il vit le visage de son oncle et décida de ne plus intervenir. Le silence peut exercer une pression plus forte que toutes les paroles.

Enfin l'oncle soupira :

— Bon, puisque tu y tiens.

L'histoire qu'il conta surprit Julien plus encore qu'elle ne l'émut. Il y avait bien longtemps de cela. L'oncle devait avoir le même âge que Julien aujourd'hui. En vacances

chez des amis, il avait accepté de mener à la plage les deux enfants, trois et cinq ans. Ils avaient franchi une première eau, puis joué sur un banc de sable où ils s'étaient attardés. Amédée ignorait cette traîtrise de la marée qui soudain attaque des deux côtés à la fois. Quand il perçut le danger, il saisit les deux enfants par la main, mais une vague plus forte les submergea, les entraîna. Quand Amédée parvint à sortir la tête de l'eau, les deux petits se trouvaient à plus de dix mètres, l'un à sa droite, l'autre à gauche. Il le comprit aussitôt, il ne pourrait en sauver qu'un. Pourquoi choisit-il le plus jeune ? A cause de son âge ? Mais l'autre n'était pas moins faible.

Quand il eut ramené le petit sur le rivage, il voulut retourner sans même reprendre souffle, mais la mer était uniformément moutonneuse. Aucune trace de l'enfant. Noyé.

— C'est terrible, oncle Amédée. Je comprends.

— Non, je ne crois pas. Pas encore.

Les parents se sentaient trop coupables pour accuser en rien Amédée qu'ils n'avaient pas averti du danger — tant il était par ici notoire — et qui en outre avait sauvé un de leurs fils. À quelque temps de là, ils lui montrèrent des dessins et tableautins de l'aîné. Amédée fréquentait des peintres et possédait lui-même un goût sûr. Il s'attendait à voir de ces dessins poétiques, naïfs et colorés où excellent les jeunes enfants. Or, à sa surprise, il découvrait là une jeune science du coloris, une précision du trait qui, à tort ou à raison, l'émerveillèrent et lui parurent annoncer une carrière de peintre. Il commit l'erreur de le dire aux parents qui mirent sous clef ces ébauches et n'en parlèrent plus jamais.

— Oncle Amédée, dit Julien, ç'aurait été plus horrible encore de choisir l'un d'eux en raison d'une future et hypothétique carrière.

— De toute façon, il fallait bien choisir.

— Mais non, absolument pas. C'est faux. Tu n'en as pas eu le temps. Mais à présent, si. Tu n'ignores pas le phé-

nomène de transfert. Derrière le choix le plus insignifiant, ce qui te ralentit, c'est qu'indéfiniment, tu ne sais qui sacrifier du cadet ou de l'aîné.

— Ah ! oui, dit pensivement l'oncle.

Il n'ajouta pas que le cadet sauvé de la noyade était Julien lui-même, et que sans doute, il était devenu psychanalyste à cause de ce souvenir perdu.

LA VIEILLE DAME QUI SOUPIRAIT ASSISE SUR UN BANC

Dans sa province, un dicton l'assurait : « Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire ». Mais que pouvait-elle désirer, cette vieille dame assise sur son banc de pierre devant sa maison ? Veuve, mais ses deux filles bien mariées lui donnaient de beaux petits-enfants. Elle-même, sa santé n'était pas mauvaise. Alors pourquoi soupirait-elle si souvent, assise sur son banc ?

Ce soir-là, un jeune vagabond cogna à sa porte comme aux précédentes pour quémander de quoi manger ou quelques sous.

— D'abord, dit-elle, vous allez me faire le plaisir de vous laver, si toutefois vous n'êtes pas un ennemi juré de la propreté comme votre aspect incite à le croire.

Elle le conduisit à la salle d'eau avec un savon de Marseille et deux serviettes.

— Et n'ayez pas peur de frotter.

Elle referma la porte et s'affaira dans sa cuisine.

Quand il ressortit, le garçon paraissait plus jeune encore. Quel âge ? Dix-huit, dix-neuf ?

— Bientôt dix-huit.

— Bien, installez-vous devant la table.

Elle lui servit une soupe de légumes, du saucisson, une omelette de trois œufs, du fromage, un verre de vin rouge. Il mangeait et buvait lentement, mais avec un appétit qui faisait plaisir à voir.

Pendant elle avait allumé du feu dans l'âtre avec du bois résineux dont l'odeur emplissait la pièce.

Quand il eut terminé :

— Et maintenant expliquez-moi, demanda-t-elle, pourquoi un garçon de votre âge fait le vagabond par les routes.

Il poussait inutilement de son pied une nouvelle bûche dans le feu. Enfin il déclara :

— Je suis recherché par toutes les polices de France.
— Farceur.
— Enfin par la gendarmerie de L...
— Qu'est-ce que vous avez donc fait ?
— J'ai tué un homme.
— Pas deux ?
— Enfin je lui ai flanqué un bon coup de poing sur le nez. Il saignait.
— Et pourquoi ce coup ?
— Il ressemblait à mon oncle.
— C'est une bonne raison. Mais je ne pense pas que les gendarmes vous recherchent encore pour un saignement de nez.

Il se tut.

— Je n'aurais pas dû le braquer, pensa-t-elle. Elle le contemplait. Son âge avoué devait être aussi imaginaire que ses meurtres. Un enfant.

Et puis, comme le soir tombait, dans cette salle à peine éclairée, il se mit à parler, et il lui sembla que plus son récit avançait, moins il se parait de ses enjolivements. À la fin, il déclara :

— Tout le monde au village se plaignait de moi. Même maman. Alors je suis parti. Je lui ai pris un peu moins de la moitié de ses sous, et je suis parti comme ça sans prévenir. Et puis, un jour, j'en ai eu marre. Je suis rentré. Elle était morte.

« Pauvre enfant », pensa-t-elle, mais elle se garda de tout commentaire.

— Le docteur prétend que je n'y suis pour rien, qu'elle souffrait du cœur depuis longtemps, mais je crois tout de même que c'est à cause de moi.

— Peut-être, mais le docteur ne ment sûrement pas.

Le garçon resta un long moment silencieux.

— Ce qu'il y a de bien avec vous, dit-il enfin, c'est que vous ne faites pas de morale. Quand on m'en fait, je vois rouge.

— Bon, à présent vous allez dormir dans la grange.

Vous verrez, on dort très bien dans le foin, surtout à votre âge.

Elle lui remit une lampe de poche et le vit gravir l'échelle au fond de la cour.

Elle ferma ses volets, non sa porte, du moins à clef.

Le lendemain, elle se leva de bonne heure comme tous les jours, vit que le garçon s'était sustenté : sur la table, un bol de lait vide, du pain, du beurre.

Un grand morceau du jambon suspendu au-dessus de l'âtre avait disparu ainsi que le saucisson non entamé.

Elle ouvrit le tiroir où elle rangeait sans le cacher son argent liquide. Il en avait pris un peu moins de la moitié, deux billets de cent Francs sur les cinq.

Alors elle sourit.

Elle passa comme tous les après-midi de longues heures à se chauffer au soleil. Au soir, elle s'en avisa, elle n'avait pas soupiré une seule fois.

LE ROI DE L'HÉMOGLOBINE

Dans l'un de ses premiers rôles, il y avait longtemps, critique et public avaient salué sa composition saisissante, le visage barbouillé d'hémoglobine. Mais tel est le danger de ces succès, on vous y cantonne à vie. Dès qu'au théâtre ou pour un film, on avait besoin d'un blessé grave, d'un mort dans des circonstances dramatiques, d'un vampire, on disait : « Appelez-moi D. » Que l'on vienne au cours d'une conversation à citer son nom, il y en avait toujours un pour dire : « D. ? Ah ! oui, l'hémoglobine ».

D. s'agrippait. Certes l'hémoglobine lui assurait sa subsistance, mais en maquillant de rouge ce qu'il estimait être son authentique talent.

Au moindre appel toutefois, il se reprenait à espérer.

— C'est pour un rôle intéressant ?

— C'est pour l'hémoglobine.

Un jour, l'assistant d'un metteur en scène illustre le convoqua.

— Vous aurez un rôle très intéressant.

Depuis le temps qu'il attendait cette phrase !

— Oui ?

— Le patron a encore eu une de ses idées géniales. À la fin de la pièce, intimiste, mais qui traite de la guerre, il fait apparaître une seconde un soldat blessé, le visage ruiselant d'hémoglobine.

La pièce connut un assez vif succès, mais, vers la quarantième, et alors que déjà la jeune Lydia devait doubler une actrice grippée, un autre interprète se trouva juste avant le lever du rideau victime d'une extinction de voix. Et la salle était comble. « Rembourser, jamais ! criait le directeur. Pas de ce déshonneur dans mon théâtre ! » Mais que faire d'autre ?

C'est alors que D. intervint. Depuis le temps, il connaissait presque par cœur le texte.

Le metteur en scène le considéra, méfiant.

— Vous savez jouer ?

Quel coup de poignard !

— C'est mon métier, répondit-il dignement.

— Oui, bien sûr.

— Vite, qu'il aille s'habiller dans la loge de Z., ordonna le directeur.

D. ne ressentait aucun trac. Il entra en vainqueur sur le plateau et lança sa première phrase... Et ce fut le trou noir. La panique de sa vie. Quelques secondes encore, et rires et sifflets jailliraient de la salle. Impossible. Alors, d'une voix ardente, pathétique, sous l'œil rond du metteur en scène, son partenaire, il sortit tout pêle-mêle, ses démêlés avec sa crémière ; la fois où, comme par mégarde, il avait fait exprès d'écraser le pied d'un agent ; le prix qu'il devait payer pour une piaule minable ; mais avec par ci par là un alexandrin de Racine qui lui revenait. Des applaudissements saluèrent la fin de cette vibrante tirade. Le metteur en scène fit signe au machiniste. Le rideau tomba.

Sans un mot, de son bras tendu, le metteur en scène désigna la sortie à D. L'auteur arrivait, rouge d'indignation.

— Trouvez-moi un raccord, intima le metteur en scène.

— Mais c'est impossible ou alors il faut supprimer le rôle de Lydia, mais alors plus personne n'y comprendra rien !

— Parce que tel quel, vous trouvez ça clair.

— Aucune importance, conclut le directeur. C'est un public de morts. Virtuellement, ils sont remboursés.

Cependant D. vidait consciencieusement dans sa loge le cognac de Z.

« Ce metteur en scène, se disait-il, quelle fausse valeur ! Personne ne l'a applaudi comme moi. Il en crève de jalousie. »

Dans le couloir, titubant quelque peu, il trouva la jeune Lydia qui sanglotait contre un mur.

— C'était ma chance, hoquetait-elle. Le grand critique

Grébois qui n'a pu assister à la générale est dans la salle.

Elle ne lui reprochait rien, elle pleurait. Il ne le supporta pas. Il lui prit la main.

— Viens.

— Où ?

— Vers la gloire.

Quand l'acteur-metteur en scène les vit déboucher sur le plateau, il eut un geste inconscient pour se signer. « Oh ! non, murmura-t-il. »

Déjà D., bras tendu, le désignait à la vindicte publique.

— Tu n'as pas honte, iconoclaste, toi qui ruines la carrière d'une orpheline. Mais tu es encore pire que ma crémière, ô rage, ô désespoir...

Quand une nouvelle ovation eut salué cet acteur si sincère, il souffla à Lydia : « Vas-y. Je les ai chauffés. »

Alors s'éleva la voix tendre et mélodieuse de Lydia. Il sortit. Il était temps pour lui de se maquiller en soldat blessé.

Au bout de huit rappels, le rideau tomba.

Dans la salle, le critique Grébois confiait à sa femme :

— C'est une pièce très moderne, sûrement la meilleure de l'auteur. Je doute cependant que le public puisse bien suivre l'intrigue. Il n'a pas ma formation. La petite Lydia est excellente. Mais la révélation, c'est cette doublure dont je ne sais même pas le nom. Et il a du mérite, le bougre. Pas facile comme rôle.

— Ce qu'il y avait de bien, dit l'épouse, c'est quand il parlait de sa crémière.

De l'autre côté du rideau, les choses ne se passaient pas aussi bien.

— Vous êtes viré, hurlait le metteur en scène, et je vous en fiche mon billet, vous ne trouverez plus de rôle nulle part. Vous êtes la honte du théâtre.

D. regagna sans un mot la loge où il acheva le flacon de cognac.

Quelque temps plus tard, le régisseur venait trouver le metteur en scène.

— Patron, je ne sais pas quoi faire. Il est ivre-mort.

Suivi du régisseur, le metteur en scène gagna à grands pas la loge. D. y était étendu sur le dos.

— Le salopard, dit le metteur en scène, il ne s'est même pas démaquillé.

— C'est sûrement un cabot, dit le régisseur, mais faut reconnaître, question hémoglobine, c'est le roi. Regardez-moi ça. Son chef-d'œuvre.

Le metteur en scène qui s'était penché se releva très pâle pour dire :

— Il s'est tranché la gorge.

NYAKA

« N'y a qu'à... » C'était sa formule favorite. Elle réglait tout. N'y a qu'à voter une loi... N'y a qu'à augmenter les crédits... N'y a qu'à supprimer les allocations familiales aux milliardaires... N'y a qu'à reconduire les immigrés à la frontière... N'y a qu'à en appeler plus pour la natalité... Au bureau, on l'appelait Nyaka.

À trente ans, il était un peu gras, un peu chauve, un peu mou. On lui disait : « N'y a qu'à faire un peu de gym » ou « Quand est-ce que tu nous présentes Mme Nyaka ? »

Il restait célibataire. On ne lui connaissait aucune liaison. D'autre part, il était moins bête qu'on ne croyait, qu'il ne croyait lui-même. Juste timide devant les femmes, devant son patron, devant les idées, devant la vie.

Aborder une femme dans la rue, il n'oserait jamais. Pourtant le célibat lui pesait. D'autant qu'une femme sait en principe faire la cuisine, repriser les chaussettes, etc. toutes opérations qu'on peut se donner l'air de mépriser, mais qui finissent par poser problème.

« N'y a qu'à rédiger des petites annonces dans les rubriques matrimoniales », finit-il par se dire.

Il en rédigea une avec application. Ce travail lui prit une bonne demi-heure.

J.H. 30 a. assez bonne sit. rech. v.m. j.f. sit. équival.

On n'aurait pu la juger très détaillée, ni même très engageante. Du moins disait-elle l'essentiel sans dépasser les deux lignes tarifées.

Les réponses n'affluèrent pas. L'une retint son attention. La signataire paraissait modeste, ne semblait pas s'attendre à des merveilles et connaissait l'orthographe. Il lui fixa un rendez-vous à la terrasse d'un café, 21h30 (pour ne pas risquer d'avoir à payer dîner ou spectacle)

Lui-même arriva un bon quart d'heure en avance et dut résoudre dans cet espace de temps tout de même limité un

problème. Sortirait-il ou non de sa poche comme convenu son journal ?

S'il ne le sortait pas, il la verrait arriver et, selon son impression, aurait le temps soit de se présenter, journal à la main, soit de s'éclipser. Mais d'autre part, si elle lui plaisait, ce retard ne risquait-il pas de faire mauvaise impression ?

Il en était là quand elle survint, journal bien en vue. Elle n'était pas excessivement jolie, mais fraîche, simple, sympathique. Il exhiba son propre journal, se leva, se présenta.

— Bonsoir, madame.

— Mademoiselle. N'anticipons pas, dit-elle avec un demi-sourire.

— Que désirez-vous boire ?

— Une Sierra exotique.

— Pardon ?

— C'est un mélange de fruits de la passion et de citron vert.

Le garçon connaissait, mais n'avait pas.

— Alors un demi-panaché avec énormément de limonade.

Les verres sur la table, il convenait de passer aux choses sérieuses.

— J'ai passé une annonce...

— Oui, je l'ai lue.

— Je sais. C'est évident. Je pense que nous devrions pour commencer apprendre à nous connaître.

— N'y a qu'à...

Il dressa l'oreille

— N'y a qu'à se rencontrer de temps en temps. N'y a qu'à se dire comment on voit la vie commune.

Il écoutait, soupçonneux. Se moquait-elle ? Mais non, elle ne pouvait pas savoir. Une bonne petite ménagère qui embrayait sur l'avenir : l'habitation, le mobilier, vous avez peut-être des meubles de famille, avez-vous encore vos parents ? Leur métier ? La religion ? N'y a qu'à...

— N'y a qu'à m'envoyer le questionnaire au complet, coupa-t-il. Je tâcherai de le remplir sans trop de blancs.

Cette réplique le sidéra lui-même, mais, grâce au n'y a qu'à, il se découvrait comme dans un miroir devant une sœur jumelle atteinte d'un même mal, et qui le rendait insupportable.

Elle le fixait.

— Excusez-moi, dit-il, j'exècre le n'y a qu'à. Les problèmes sont toujours plus complexes. Le n'y a qu'à ne sert qu'à se dispenser de réfléchir.

— Remarquez, dit-elle, je me sens moi-même pleine de défiance envers le n'y a qu'à. Je l'utilise très rarement. Une locution qui trahit le refus d'avouer son ignorance. J'y vois une sorte de fuite en avant.

— Vous vous exprimez fichtrement bien. Puis-je vous demander votre métier ?

— Professeur agrégée de philosophie.

Il se leva à moitié comme pour fuir.

— Mais je ne comprends pas. Vous êtes jeune, plutôt jolie, avec une profession valorisante. Qu'avez-vous besoin de passer des petites annonces ?

— Croyez-vous, dit-elle, qu'un homme ait fatalement envie de coucher avec un prof de philo ?

Intérieurement, il dut bien admettre que non.

Elle sourit.

— Tenez-vous tellement au v.m. ?

— Pardon ?

— Au « vue mariage ».

— Pas vous ?

— À considérer l'importance du facteur sexuel, j'estime qu'un mariage sans essai, surtout à nos âges, serait pour le moins imprudent.

— Si je peux me permettre, demanda-t-il, vous êtes-vous livrée déjà à plusieurs essais ?

— J'ai connu certains hommes. C'est le dernier qui m'a communiqué sa stupide manie du n'y a qu'à.

— Un imbécile ?

— Ne soyons pas si monolithiques.

— Parce que, moi, au bureau, on m'appelle Nyaka. Parce que, moi, je suis un imbécile. Et je ne me vois pas épouser une femme un million de fois supérieure.

Pourquoi, en cet instant précis, conçut-il un vague soupçon ?

— Connaissez-vous Kant ? demanda-t-il.

— C'est un chanteur ?

— Emmanuel Kant.

— Un coureur cycliste, je crois.

— Un des plus célèbres philosophes.

— Je n'ai pas la mémoire des noms.

— Vous n'êtes pas professeur de philosophie.

— Est-ce important de l'être ?

— C'est important de dire la vérité.

— Eh bien, si vous vous mariez avec de telles idées, bonjour la suite... Où aurait-il lieu, cet essai que vous me proposez avec insistance ?

— Moi ?.. Chez moi, si vous voulez.

— Soit, nous arrivons chez vous. Qu'est-ce que vous faites ?

— Eh bien... je ferme les volets.

— Ça promet. Et ensuite ?

— Ensuite... Où voulez-vous en venir ?

— J'aime me rendre compte où je mets les pieds.

Ensuite ?

— Ensuite, ensuite... Je vous déshabille.

— J'adore. Ne continuez pas, je devine la suite. Payez.

Quelle marque, votre voiture ?

— RATP.

Sur le trajet, il s'informa.

— Alors finalement, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Mère de famille. Divorcée.

— Ah ! Avec combien d'enfants ?

— Vous allez rire. Je me suis mariée très jeune. Huit.

— Huit ! Je comprends que vous cherchiez un mari.

— N'est-ce pas ? On a beau dire, ça aide. Ne serait-ce que pour changer les couches du petit.

Il faillit la planter là, mais cette histoire d'essai sans engagement le titillait. Chez lui, il ferma donc les volets, mais, quand il entreprit de la dévêtir :

— Non, vous d'abord, dit-elle, je suis très pudique.

— Mais moi aussi.

— Pour un homme, vous n'êtes pas dans votre rôle. Si vous y tenez, je peux fermer les yeux.

— Mais non, mais je garderai un minimum pour la pudeur.

Elle ne fermait pas les yeux. Elle examinait les détails de l'opération.

— Et quand je serai moi-même déshabillée, s'enquit-elle, quel sera le processus ?

Il s'empourpra de colère.

— Les trente-deux positions l'une après l'autre dans l'ordre.

— Vous ne manquez pas d'humour.

Elle s'assit à son côté sur le lit.

— Vous devez bien comprendre que, si je réponds à des petites annonces, c'est que j'ai un problème.

Il soupira.

— Oui, bien sûr.

— J'ai un besoin incoercible de savoir où je vais. Je ne peux pas tomber dans vos bras sans vous connaître mieux. Permettez-moi de vous poser d'abord quelques questions, même indiscretes.

— Les autres ont accepté ?

— Très peu. Mais je crois pouvoir dire que ceux-là ne l'ont pas regretté.

— Bien, je vous écoute.

— Dans votre petite enfance...

— Nous n'allons pas remonter jusque-là !

— Au contraire, tout en découle. Quels ont été vos premiers émois sexuels ? Et la mise en pratique, en quoi consistait-elle ?

— Vous n'êtes pas une psy !

— Non, rassurez-vous.

— Vous avez vraiment huit enfants ?

— Non, seulement un petit chien, mais mignon tout plein. Pardonnez un brin de fantaisie. À présent, répondez.

Elle ne lui fit grâce de rien, d'aucun aveu, d'aucun déboire. À mesure, il ressentait l'impression de se dénuder davantage, et pis, il y prenait plaisir. Quel soulagement de se montrer enfin tel qu'on est, sans inhibition, complexe, fausse honte !

Elle examinait la pièce, ces meubles sans style, la moquette usée, un calendrier des Postes au mur, et reparlait :

— Vous ne prononcez jamais le mot amour. Pourquoi ? N'avez-vous jamais été amoureux ?

— Si, non, enfin raisonnablement, pas comme dans les livres. Je me demande d'ailleurs si ça existe. Et maintenant ?

— Maintenant je dois vous avouer quelque chose qui, j'en suis sûre, vous fera sourire. Entre parenthèses, Kant a écrit *La Critique de la Raison Pure*. Mais peu importe, car moi, je m'occupe de météorologie.

— Ah !

— Dans la presse. Mais surtout, je prépare un livre. Avec son titre et son sujet, j'ai déjà un contrat en poche. *L'Amour Fin de Siècle*. Et le sous-titre « Répertoire de Nos Mâles ». Je choisis les petites annonces les plus typiques. La vôtre par exemple si pingre à tous points de vue. Je n'avais pas encore de bons spécimens de votre catégorie.

— De ma catégorie.

— Je n'y aurais pas pensé, mais disons la catégorie n'y a qu'à.

— Et vous m'avez...

— Dénudé ? La nudité physique concourt à la mise à nu morale.

Elle afficha un petit sourire complice.

— Et puis ça me laisse le temps de filer. Car, dans ces

conditions, n'est-ce pas, il ne nous serait pas plus agréable à l'un qu'à l'autre de faire l'amour.

Il eut un coup d'œil vers le tiroir où se trouvait une arme.

— N'y a qu'à la tuer, se dit-il.

Il ne le fit pas. Il la vit quitter son studio sans savoir s'il la désirait ou la haïssait, les deux peut-être. Pourtant l'amie la plus sincère ne lui aurait pas rendu un tel service.

Il retourna à sa table de travail et rédigea une nouvelle annonce sans souci du nombre de lignes.

Homme 38 ans. Assez bonne sit. prêt à épouser j. femme tendre, désintéressée, aimant nature, musique, enfants, livres, amour. Journalistes s'abst.

LÉGITIME DÉFENSE

(Histoire presque vraie)

Anatole Vrétard était féru de légitime défense. Dans le quartier, nul ne l'ignorait. Sa voix retentissait devant les zincs.

— Moi, j'aurais vite fait de leur trouer la peau. Moi, à la place de ce bijoutier, je vous jure, on viendrait pas me voler mes colliers et mes diamants. Et qu'il y en ait un qui s'avise de monter chez moi ! Pas de pitié. Pan ! Sans même viser. Faut pas hésiter à flinguer. La loi, je l'emmerde. Chez soi, on est maître après Dieu. J'dis ça pour les croyants. J'suis pas sectaire. Pan ! Pan !

Une fois, un inconnu qui buvait son café au comptoir le questionna.

— Pourquoi avez-vous si peur ?

— Peur, moi !

— Disons que la légitime défense vous préoccupe beaucoup.

— Et vous pas ? Vous êtes d'accord pour laisser les voyous faire la loi ?

— Il y a la police.

— La police. D'abord on vous connaît pas. Vous êtes peut-être même pas du quartier.

— Pourquoi ? Il y a une frontière ?

— Une frontière, vous l'entendez ?

Il tentait de rameuter les consommateurs, mais, à voir leurs faces goguenardes, il ne fut pas sûr de leur connivence.

— J'discute pas avec les mecs qui ne sont pas de bonne foi, déclara-t-il.

Une nuit où il ne dormait pas, il crut entendre un pas du côté de son escalier intérieur. Il tenta de réveiller sa femme, mais elle avait pris un somnifère et dormait comme une souche. Il saisit son revolver caché sous son oreiller et

sortit sur la pointe des pieds. Il tremblait, mais sûrement à cause du froid. Pas de doute, quelqu'un montait. Alors, de ce doigt tremblant, il appuya sur la détente. Un corps s'écroula. Il alluma.

En travers des marches, son fils de dix ans eut le temps de murmurer :

— Mais, papa, je voulais juste boire un verre d'eau.

La femme s'éveilla vers sept heures trente. Elle s'étonna de ne pas trouver son mari à son côté et quitta leur chambre.

Elle porta la main à son cœur.

Son mari se tenait prostré, assis sur une marche à côté de leur fils étendu, livide.

Il la regarda pour déclarer d'une voix sans timbre :

— Il a cru que je le punissais.

FOUCHÉ

Le petit Joseph Fouché était un enfant angélique. Au collègue où il excellait en toutes matières, on lui prédisait un grand avenir. Mais certain jour révéla une facette ignorée de ses talents.

Le porte-monnaie d'un condisciple avait disparu. On eut beau interroger un à un les collégiens, fouiller les placards, brandir la menace d'une punition collective si le coupable ne se dénonçait pas, rien n'y fit. À part soi, le petit Fouché s'étonnait. Pourquoi le voleur se dénoncerait-il ? Que lui importerait une punition collective ? Comment aurait-il eu la sottise de dissimuler son larcin dans son propre placard, et pourquoi dans un autre ?

Il passa mentalement en revue les divers lieux propices à une cachette. Dans le dortoir ou le réfectoire ? Non, trop d'élèves s'y bousculaient. Aux lavabos ? N'importe qui pouvait y déboucher à tout instant. Dans les classes ? Ce fut l'illumination.

Le professeur de mathématiques avait coutume de raccompagner ses élèves jusqu'au seuil de la classe. Celle-ci restait donc quelques instants déserte, le temps d'y dissimuler ce larcin.

Joseph ne fut pas long à découvrir l'objet glissé dans une fente au ras du sol.

Le surlendemain, un élève sortait le dernier de la classe en pleurant, le porte-monnaie collé à la main. On dut le conduire à l'infirmerie pour un décollage lent et douloureux. Après quoi, il fut renvoyé.

Le Père Supérieur convoqua Joseph.

— Certes, dit-il, je ne peux vous blâmer de démasquer un coupable, mais j'hésite à vous en féliciter.

Il n'acheva pas, pensant : « Si angélique et si retors ». Il le congédia avec certaine tristesse.

À quelque temps de là, accompagné du Préfet des

Études, il annonça une visite aux collégiens.

— Les princes de Talleyrand-Perigord sont, vous le savez, les bienfaiteurs de notre collège. Le jeune prince, de quelques années votre aîné, pourrait vous servir d'exemple, un jeune homme fort brillant.

Il apparut le lendemain. Les fées semblaient s'être penchées sur son berceau, le douant de grâce, de beauté, d'esprit, de force. Il n'y manquait même pas la mauvaise fée qui l'avait, quant à elle, doté d'un pied bot.

Le prince visita les classes. Il se fit présenter ce jeune élève si bien doué. Lui-même avait été la gloire de son collège, et il l'amusait qu'un petit roturier marchât sur ses traces.

Le jeune Joseph se présenta, saisi de respect, mais sans baisser ses yeux qui resplendissaient sur cette face un peu ingrate. « Angélique », pensa à son tour le prince, mais, quand on lui eut rapporté ce récent exploit, son intérêt se fit plus aigu. Il considéra autrement le garçon, puis proposa pour le récompenser de le mener en promenade.

Dehors, le prince renvoya son carrosse.

— Marchons quelque temps. Donc vous auriez de grandes dispositions. Pourquoi les encombrer de bondieuseries ?

L'enfant leva sur lui un regard perplexe.

— Vous croyez en Dieu. Respectez-vous ses commandements ?

— Autant que je le puis, monseigneur.

— Confessez-vous vos péchés ?

— Sans rien omettre.

Le prince se mit à rire.

— Et pensez-vous que Dieu s'offusquerait de vous voir voler un pot de confiture ?

— Mais, monseigneur, je ne vole point de pots de confiture.

— Nous allons y remédier. Voyez ce gros bourgeois devant nous. Une chaîne d'or sort de sa poche. Sa montre sûrement. Vous allez la lui dérober.

— Moi, mais pourquoi ?

— Parce que je vous l'ordonne. Prétendriez-vous être parfait ? Quel orgueil ! Il faut en rabattre, mon petit ami. Vous avez déshonoré un condisciple pour un vol minuscule. Qui vous le demandait ? Allez. Je prends la responsabilité de ce geste dans ce monde et dans l'autre. Obéissez ou je vous fais renvoyer de votre collège. N'importe quelle petite calomnie y suffira.

Joseph s'exécuta donc et rapporta la montre au prince.

— Me prendriez-vous pour votre receleur, petit rustre ?
Monsieur ! appela-t-il.

Le bourgeois se retourna.

— Prince de Talleyrand-Périgord. Ce jeune vaurien, je l'ai vu, vient de vous voler votre montre. La voici.

Le bourgeois se confondit en remerciements et salutations.

— Il ne faut pas le laisser impuni. Claquez-le de toute votre force.

Le bourgeois ne se fit pas prier. La joue de Joseph prit une teinte vermillon.

— Vous n'allez pas sangloter, dit le prince. Je vous apprends à vivre. Venez. On m'attend dans certaine demeure.

Il en détenait la clef. Il poussa une lourde porte de chêne. Un valet s'éclipsa à sa vue.

La rampe, qui lui sembla en or, éblouit le jeune Joseph. Sur le mur, une succession de tableaux de lestes sujets.

À l'étage, le prince heurta légèrement une porte et entra.

Une ravissante jeune femme lisait à demi étendue. Le prince lui présenta Joseph.

— Un jeune élève de l'Oratoire que nous protégeons. Je le récompense par une sortie. Ne prête pas attention à sa joue. Une claque pour vol de montre.

— Mais, regarde. L'autre ne rougit pas moins.

Cependant, d'une main preste, le prince la devêta. Joseph détourna son regard.

— N'as-tu pas honte, petit vicieux hypocrite ? dit le

prince. Admire au contraire. N'est-elle pas belle? Ce ventre un peu bombé, si blanc au-dessus de la noire toison. Et dessous, ces longues cuisses.

Il se dévêtit lui-même et, la tournant et retournant, longuement, il lui fit l'amour. Puis il parut redécouvrir Joseph.

— Mais il nous dévore des yeux, ce petit sournois. Je me doute à quoi il pense. Vérifie-le, ma chère.

La belle avança légèrement la main dans la direction suggérée.

— Il pense très fort, dit-elle.

— Qu'attends-tu pour le modérer?

Joseph ébaucha bien un geste de recul, mais sans suite. Elle le caressa des doigts, puis des lèvres, le menant à ce terme qu'il ignorait.

— Eh bien, lui dit le prince une fois dehors, tu en auras plus appris en deux heures que durant toute une année de collège. Mais tu te tais. Je t'autorise à dire tout haut ce que tu penses. Même je l'exige.

— Vous êtes damné, dit Joseph, et vous m'avez damné. Vous êtes un diable boiteux.

Le prince éclata de rire.

— Pour si peu. À qui fîmes-nous du mal? Quant à ton éducation amoureuse, sache que, chaque soir, au même âge, une duchesse de la Cour venait masturber le jeune Louis XIII dans son lit. Chacune à tour de rôle. Le précepteur Héroard consignait scrupuleusement les noms et dates dans son journal. À douze ans, la reine-mère fit dépuceler Louis XIV par une initiatrice beaucoup moins jolie que la tienne. À présent, retourne dans ton collège.

Le garçon s'éloigna.

— Il me haïra jusqu'à la fin de ses jours, se dit le prince, et pourtant, je lui aurai découvert et ouvert sa véri-

table voie.

LE PONT

Le coureur à pied L. se persuadait d'avoir été pur-sang dans une vie antérieure. À examiner les prises au ralenti de ses courses, les experts y notaient une troublante similitude avec le galop. Si L. s'entraînait le soir à travers prés, les chevaux hennissaient longuement à son passage, et certains l'escortaient quelque temps comme leur roi humain. Comment ce roi se fût-il laissé distancer par quiconque ?

À l'inverse, le coureur cycliste P. arrivait, lui, toujours second. Pourquoi, aussi doué que n'importe lequel, ne jamais gagner une course ? C'était mal poser la question. Une journaliste, Mme F.G., le remarqua fort justement, P. n'arrivait pas second du fait de la présence d'un premier dans le peloton. Au contraire, il se trouvait toujours un premier dans le peloton où P. figurait l'éternel second. La place était à prendre, et tel qu'eût découragé la présence devant lui d'un Ladoumègue du vélo se défonçait comme ils disent, et se dépassait soi-même pour dépasser P.

Je me questionne moi-même sur le bien-fondé de ce prologue, tant paraissent dérisoires, au vu de ces prédécesseurs, les exploits d'Onésime B.

Il ne se prenait nullement pour un cheval de course. À considérer la mollesse de ses muscles ou sa légère bedaine, rien n'eût justifié une telle prétention. On ne l'imaginait pas davantage chevaucher une « petite reine ».

Au reste, il n'y songeait pas. Ses records relevaient strictement du domaine privé. Pour le dire sans ambages, eh bien, sur le chemin de son travail, Onésime B. se faisait fort de rattraper et dépasser n'importe qui. « Encore un », se disait-il, ou « Toi aussi, je t'aurai ! » Et il l'avait. Toujours. On objectera qu'ignorant son défi, les perdants ne méritaient guère ce titre. Néanmoins, certains d'entre eux étaient pressés. Fût-ce en s'essoufflant, Onésime ne les en battait pas moins. Dans son langage personnel, il appe-

lait cela les étendre.

Quelles frustrations compensait-il ainsi ? Divorcé, incapable de garder longtemps une maîtresse, ses collègues obtenant les postes qu'il convoitait, il lui fallait bien être premier quelque part. La chose restant impossible chez lui ou au bureau, c'était dans la rue. Il y a une logique dans tout cela. Tout de même, on ne peut méconnaître quelque chose de mauvais dans cette joie d'étendre ainsi ses frères humains.

Vint un jour marqué d'une pierre noire où il ne put rattraper un passant, fait d'autant plus humiliant que l'homme ne s'avérait en rien remarquable. Or ce personnage un peu lourd dont, à en juger par le pantalon étroit, les jambes ne devaient rien offrir d'exceptionnel ne lui permettait pas même de l'approcher. Mais ce qui emplit de haine le cœur d'Onésime, c'est qu'en outre, l'homme semblait marcher là de son pas normal, jetant un coup d'œil aux vitrines, arrêtant son regard sur une passante, alors que lui-même Onésime se sentait à bout de souffle.

Cette course s'interrompt obligatoirement devant les bureaux de la Société Bancaire Intercontinentale où il travaillait.

Si encore lui était permise une revanche ! Il y aspirait et, en même temps, secrètement la redoutait.

Or, tous les matins et parfois le soir, il retrouva devant lui son homme. Leurs horaires coïncidaient. À la longue, l'autre finit par remarquer ce suiveur acharné. À sa hâte, à son pas, à son regard fixe, il comprit qu'il faisait la course et s'en amusa, parfois ralentissant, puis, sur le point d'être rejoint, s'éloignant, l'œil moqueur. Onésime rêva de le tuer.

À quoi le type devait-il cette rapidité, cette aisance de son allure ? Onésime n'eut pas besoin de l'interroger. Un soir, l'homme lui-même l'aborda.

— Nous faisons la course, n'est-ce pas ? dit-il. Puis-je me permettre une remarque ? Sans doute la chanson enfantine garde-t-elle toute sa vérité et sa saveur : « La meilleure

façon de marcher/ce doit être la nôtre/c'est de mettre un pied devant l'autre/et de recommencer. » Mais, du pied, élevons-nous jusqu'à la jambe. Ici, nous devons considérer deux procédés, le vôtre qui consiste à actionner le plus vite possible vos guibolles, le mien qui se satisfait d'allonger le pas. L'enjambée, cher Monsieur, tout est dans l'enjambée. Je vous salue bien.

Et l'inconnu repartit, laissant Onésime plus haineux encore. Ce ton supérieur, doctoral, et ces inexpiables « guibolles ».

Il ricana.

— Préteniard. J'associerai tes deux méthodes. L'une n'empêche pas l'autre. Et je t'aurai, toi aussi.

Pendant deux mois, on ne le vit plus. Il prenait d'autres rues, voire des ruelles, le soir se rendant dans un gymnase où il travaillait, outre ses jumeaux, ses soléaires ou ses jambiers, les muscles des cuisses plus sollicités par l'allongement du pas, biceps cruraux, couturiers, sans omettre les grands adducteurs.

Un jour, il se considéra comme fin prêt.

La nuit, grâce à un tilleul auquel il adjoignit trois gélules d'eschsoltzia (mot selon Colette le plus ardu de la langue française), il bénéficia d'un sommeil profond qui le trouva dispos au réveil.

Passons vite sur l'incident de cette matinée. Onésime marchait comme on court, comme on vole, mais la distance entre le passant et lui ne diminuait pas. L'homme se retournait de temps en temps, mais cette fois dans l'œil, semblait-il, moins de moquerie que de pitié, ce qui fouetta, hélas ! en vain, l'orgueil d'Onésime.

Ni le lendemain, ni le surlendemain matin, l'homme ne reparut. Le lâche qui se satisfaisait d'une victoire précaire et indue ! Mais, le soir, Onésime le vit qui l'attendait, assis sur un banc. À son approche, il se leva et s'éloigna sans hâte. Onésime comprit que le grand jour était venu, que cette course serait la dernière, le perdant devant pour toujours renoncer à la compétition.

L'HORLOGE

« L'horloge de l'école retarde. »

Tels sont les mots qu'il entendit de la bouche d'un passant comme il sortait de chez lui — et d'une nouvelle scène avec Mathilde, sa femme. Elle ne détenait aucune preuve de sa liaison avec Jennifer, mais les épouses ont des antennes.

Sur quoi fondait-elle sa suspicion ? Sur des impondérables, rentrée un peu tardive, un air soudain absent, l'ombre d'un sourire qui ne lui était pas destiné. Le mariage tisse entre les époux de ces liens quasi télépathiques pour leur interdire l'infidélité et garantir ainsi la perpétuation de l'espèce. C'est en tout cas ce que pensa Germain. Il aspirait avec plaisir l'air un peu humide de sa rue, presque provinciale avec sa crèmerie, sa boulangerie où certains se rendaient, un manteau jeté sur leur pyjama.

Le métro eut tôt fait d'engloutir ces impressions-là. Bondé comme chaque matin à cette heure de pointe.

Il descendit à la station Opéra.

Le semi-grand magasin qui l'employait depuis trois mois ne l'enchantait pas outre-mesure, mais, par certain côté, le fascinait, cité artificielle avec ses quartiers contrastés qu'il n'avait pas encore tous explorés, quoique bénéficiant à cet égard d'une situation privilégiée. Dans l'attente d'une affectation définitive, il servait d'agent de liaison entre les différents rayons ou services, en fait à la disposition de tous qui bien sûr en abusaient.

A peine arrivé, un chef de rayon le héla. Pourquoi le peignoir que la cliente devait faire prendre de bonne heure n'était-il pas encore redescendu de la lingerie ? Germain le

lui apporta dix minutes plus tard dûment repassé.

Ensuite on le manda à la literie où un type, un vendeur, le haïssait. L'occasion de lui demander pourquoi. Guignait-il son poste ? Mais, face à ces yeux emplis d'hostilité et de défiance, Germain renonça. Un persécuté que toutes les justifications du monde conforteraient dans son obsession. Cet échec ajouta au malaise diffus qu'il ressentait depuis le matin.

Un sous-directeur lui remit un pli à monter au cinquième pour l'un des deux grands patrons. A cet étage, on se trouvait ou presque dans des pièces d'apparat. Un huis-sier s'enquit du motif de sa venue, puis l'introduisit dans un vaste bureau plus sobre. Corpulent, tempes grisonnantes, le teint jaune — sur le bureau, une bouteille de Vichy — le directeur le reçut avec aménité.

— Vous êtes nouveau ? Je ne crois pas vous avoir déjà vu ?

— Depuis trois mois, monsieur le Directeur.

— Vous vous plaisez ici ?

— Le travail est très intéressant.

Regard un peu surpris du patron devant cette réponse spontanée qui ne semblait pas venir d'un flagorneur.

— Eh bien, tant mieux. Non, attendez. Comment se fait-il que les chemises personnelles que j'ai fait couper ne m'aient pas encore été remises depuis quatre jours ?

Germain se retrouva dans cet autre monde, l'atelier des coupeurs. Le magasin exigeait de tout son personnel une tenue impeccable, mais les coupeurs, eux, n'avaient pas le moindre contact avec la clientèle. Des ouvriers, et qui tenaient à le faire savoir, blouses aux manches retroussées, mégots au coin des lèvres, un accent faubourien. Ils travaillaient sur des patrons avec leurs larges ciseaux.

— Merde, on a oublié les chemises du vieux, dit le contremaître. Etienne, laisse tomber. Tu t'y mets tout de suite.

Il porta un instant sur Germain un regard indécis.

— Une commande urgente, suggéra celui-ci, vous

aura obligé à servir d'abord la clientèle.

Le contremaître opina à peine d'un signe de tête. Mais, comme Germain quittait la place, il entendit un des coupeurs déclarer à haute voix :

— C'est un frère, ce copain-là. Qu'est-ce qu'on deviendrait sans lui ?

Bien sûr, ce rejet de sa complicité, de cette intrusion indue dans une classe sociale interdite, le mortifia.

Il n'en transmet pas moins cette réponse au directeur. Les chemises lui seraient livrées dès le lendemain.

— Bien. Merci.

Son ton sec ne visait sûrement pas ce retard, ni la personne même de Germain. Simplement le vent avait tourné, peut-être à cause du foie, mais cette volte-face prouvait clairement que Germain n'existait pas.

Après déjeuner, il eut affaire au dessinateur. Il l'avait entrevu déjà, assis devant l'un des bureaux directoriaux, dans l'attente qu'on daigne le recevoir. Cravate Lavallière, bras croisés, une résignation affectée, il exposait l'injustice du sort réservé à l'artiste dans ce monde mercantile.

Pour l'heure, il se tenait debout derrière une longue table encombrée de crayons, fusains, pinceaux, compas, gommes, bouteilles d'encre. Il salua son visiteur d'un signe de tête lointain, comme s'il le découvrait d'un univers étranger, puis lui remit, sous papier translucide, un modèle à faire broder dans un atelier proche du boulevard Montparnasse. On lui confierait en retour pour vérification un autre modèle déjà brodé.

Dans cette rue étroite, une porte avec judas. On mit du temps à lui ouvrir, une longue et revêche femme vêtue de noir qui reçut le paquet sans un mot et le pria d'attendre — sous une pluie fine. Il en profita pour se dire que cette journée et toute la vie n'étaient qu'incohérence. La femme reparut avec un paquet analogue.

— Merci, dit-il. Je me mouillais, mais ce n'est pas grave.

Elle le fixa brièvement d'un regard aigu.

— Ne savez-vous donc pas où vous vous trouvez ici ?

— Dans un atelier de broderie ou quelque chose de ce genre.

— Dans une maison religieuse où nous gardons des filles-mères. Elles n'ont le droit ni de sortir, ni de voir des hommes.

— Ah ! un lieu de déshonneur, dit-il.

Il s'éloigna. Une léproserie, et nous entrons dans le second tiers de ce XX^e siècle !

Il erra sur le boulevard, passant devant ces lieux célèbres, Rotonde, Dôme, Coupole, où des artistes discutaient sur les terrasses, chopes de bière à la main. Il longea des vitrines, livres ésotériques, estampes, timbres, bibelots anciens. Dans un café plus modeste, il demanda, outre un demi, un jeton de téléphone, mais ici, pas de cabine. Le patron lui désigna l'appareil à côté de la caisse.

— Allô, Jenny... Du Boulevard Montparnasse. Je suis en courses. Ecoute, ma chérie, je crois qu'il faut cesser de nous voir pendant une quinzaine. Ma femme se doute de quelque chose.

Le patron écoutait, salace, goguenard.

— Mais oui, tu le sais, je t'aime... Entendu, je te rappellerai dès que je pourrai.

La pluie avait cessé. Deux hommes conversaient debout au milieu du trottoir. Mais n'est-ce pas cet acteur qui jouait dans Jeanne d'Arc en muet ? Comment déjà ? Antonin quelque chose. Il semblait amaigri, émâcié. Ce que Germain entendit au passage le glaça. L'acteur soulevait sa canne. « La canne de Saint-Patrick », disait-il. Il se rendrait en Irlande, et là, il en frapperait le sol en un point précis. La planète exploserait. L'incohérence.

Il remit au dessinateur son paquet.

— C'est un établissement religieux, dit-il. Pour des filles-mères.

Le dessinateur attendait la suite qui ne vint pas.

— Pourquoi ? Vous désapprouvez qu'on donne du travail à des filles-mères ?

— Moi. Mais non, pas du tout.

Il aurait souhaité s'expliquer : « Moi, à vingt ans, j'écrivais des poèmes, jusqu'au jour où j'ai compris qu'ils ne valaient rien. Et vous, sûrement vous vouliez devenir Léonard de Vinci, et vous peignez des petites fleurs à broder sur les coins des nappes de thé. » Inutile de demander comment aurait été accueilli cet élan fraternel.

La sonnerie de 18h30 annonçait la fin de la journée. De nouveau, le métro, mais, sur les visages, la fatigue avait changé de nature, ce matin ensommeillés, à présent creusés, la peau plus pâle ou au contraire noircie de barbe.

Il retrouva sa rue quasi provinciale. Il aurait aimé y flâner, mais Mathilde devait l'attendre, oeil sur la pendule.

Deux femmes le croisèrent.

— Il paraît que l'horloge de l'école retarde, dit l'une.

Alors quelque chose s'éclaira. On ne pouvait évoquer l'incohérence si, derrière tous ces hasards, ces incidents anarchiques, un ordre veillait, mystérieux, répétitif, pour rappeler aux humains... Il aperçut sa femme qui le guettait d'une fenêtre, et s'empressa rentrer.

Combien de temps l'épreuve dura-t-elle ? Des heures sûrement. À la tombée du jour, ils marchaient encore. Comme pour interdire à la fatigue de tous ses muscles de monter jusqu'à son cerveau, Onésime B. se répétait inlassablement son cri de guerre : « Je t'aurai ! Je t'aurai comme les autres ! » Mais la phrase elle-même pâlisait. Des mots. Ils s'élevaient dans ce soir comme une prière tardive. Son ennemi avançait du même pas élastique.

Ils longèrent la Seine. Du brouillard se mêlait aux dernières lueurs du crépuscule. Le soleil disparut. L'homme s'engagea sur un pont qu'Onésime ne reconnut pas.

Il s'y engagea à son tour.

Un couple de promeneurs quinquagénaires s'arrêta.

— Mais je ne reconnais pas ce pont, dit le mari soucieux. Il ne devrait pas se trouver là.

— Avec ce brouillard, dit la femme. Tu as vu ce type s'il fonce.

— Oui.

— On dirait qu'il fait la course, mais il n'y a personne devant lui.

— Non, personne.

Ils le regardèrent qui disparaissait dans ces brumes.

Nul ne le revit jamais.

L'ADOLESCENT DU XX^e MILLÉNAIRE

Il se déposa légèrement sur le sol, interrompant le bruissement de son moteur dorsal presque invisible sur le surcorps pluricadéral. Il ne souleva qu'à peine son casque adiamanté, et contempla le panneau adiogryphe dont nous pourrions traduire ainsi les subvibrations :

TOURISTES INTERSIDÉRAUX

Vous vous trouvez ici dans le Premier Monde, sur l'ancienne planète Terre, éteinte depuis plus de quinze mille ans, détruite ou évacuée, croit-on, après la 5^e ou 6^e des guerres primitives dites atomiques.

Plusieurs savants estiment que c'est ici le berceau de l'Humanité — et non la lune comme il est couramment admis.

A dix mille kilomètres dans le sens de la flèche, Musée Terrestre avec vestige de Soleil garanti d'origine. Pensez à éteindre vos propres sources lumineuses. Le Soleil est très fragile.

Vous pouvez retirer vos casques. Air naturel fourni par la maison San-Air, planète MX 8004-75, 5^e Monde.

Le visiteur éprouva alors le besoin de s'adresser aux invisibles habitants de l'Au-Delà, aux disparus de l'Arrière-Monde.

— J'ai dix-sept ans, dit-il. Je voyage seul, même dans les infra et les anti-mondes. La Terre, je viens d'en faire deux ou trois fois le tour. C'est partout comme ici. Sans intérêt...

Le « berceau de l'Humanité ». Ils disent tous ça, les types qui ont la concession d'une planète.

Il ramassa un peu de terre.

— Pas de doute, de la poussière atomique, preuve qu'il

y a bien eu là une civilisation. Penser qu'y ont vécu les premiers hommes, de l'âge de l'avion. Berceau ou pas, les préhistoriques ont foulé ce sol comme moi. Il leur fallait des jours et des jours pour aller d'une constellation à l'autre dans de drôles de chars pointus.

Il eut un geste pour retirer son casque, ne l'acheva pas, et, d'une voix un peu étranglée :

— Je voyage seul parce que... parce que personne ne veut de moi... Je suis affreux. Un monstre. J'ai des dents. Comme les hommes-singes des premiers millénaires. En ivoire ! Et des poils sur le crâne !

Il souleva son casque sur une belle chevelure blonde.

— Je peux les couper, c'est insensible, mais ça repousse. Et mes joues. Elles sont roses, elles laissent deviner le sang. Mon corps n'est pas filiforme comme celui des gens normaux. Il présente des bosses musculaires. Si je gonfle le biceps, ça transparait même à travers le surcorps. Et j'ai des griffes visibles au bout des doigts. Tout ça est bestial et fait horreur. Et je ne parle pas du reste : nez en relief, front bombé, yeux colorés. En bleu, non, je vous jure ! Aucun biologiste n'a pu expliquer mon cas. On ne sait pas. On a comparé avec un document préhistorique. Un bout de « film en technicolor pour écran large »?!? Les experts n'ont pu se mettre d'accord sur le sens de cette phrase ésotérique. Sans doute la religion de ce temps-là. En tout cas, ça recouvre une espèce de travail très grossier, une reproduction animée du réel, mais sans vibrations olfactives ni tactiles, sans traces de radiation mentale. Rien quoi, des images plates et vides. Certains prétendent même qu'elles ne seraient pas authentiques. Les hommes-singes se seraient efforcés de composer un ersatz de réalité à des fins magiques ou cathartiques.

Peu importe. Le chiendent pour moi, c'est que, sur le « film », vous voyez une de ces bêtes humaines, montée sur une autre bête à crinière non identifiée. Eh bien, la bête humaine, et sur ce point tous les experts sont d'accord, c'est moi. Mêmes poils sur le crâne, mêmes muscles qui

courent le long du corps, mêmes griffes. Tout, quoi. Ça m'a achevé. Du coup, papa a choisi de se désintégrer, et je ne lui donne pas tort. Maman, non. Mais elle ne me parle plus que de loin, doucement. Si j'approche, elle pâlit. Forcément, pour toute l'humanité, quelle honte, quel scandale ! L'homme descendrait de la bête. On aime mieux nier que je sois un vrai humain. Des pétitions ont même circulé pour qu'on me mette en cage à côté de la bête féroce. Oui, vous ne savez pas, une autre bête préhistorique. On l'a découverte en état d'hibernation, et on a pu la rendre immortelle par je ne sais plus quel procédé. Il faut que je consulte ma mémoire.

Il appuya sur un bouton qui alluma diverses lueurs sur son front, puis se ravisa.

— Et puis je m'en moque. Bref cette bête féroce et épouvantable — ça s'appelle un « chien » — n'importe qui s'approche de sa cage, la voici qui se hérisse de terreur, veut mordre, pousse des cris sauvages "ouah ouah ouah". Le spectacle est interdit aux moins de seize ans. Bon, moi, le jour de mes seize ans, j'y cours comme tout le monde, ça n'est qu'à dix mille milliards de kilomètres de chez papa. Et là, sitôt qu'il m'aperçoit, ce « chien », vous ne croiriez pas : debout sur ses pattes de derrière ! Et il frétille, il sanglote de joie. Il voulait me lécher. Il me reconnaissait pour un de sa race, quoi. Ça, ça m'a condamné plus que tout. D'un autre côté, je ne sais pas, mais j'en avais assez, et ça ne m'aurait pas déplu pour finir de vivre avec ce chien, mais je n'aurais pas supporté les visiteurs.

Bref mon oncle s'est démené. Il a mis en avant mes tests. Bien sûr, je ne suis pas normal. Huit mois avant ma naissance dans la centricouveuse, je n'assimilais pas encore la trigonométrie ! Mais il y a un fait, je n'aboie pas et je ne mords pas. Je ne suis pas dangereux... Enfin, je... je ne crois pas... Je ne sais pas. J'ai des instincts. Ma mère m'a appris à les cacher. Mais parfois, il me prend envie de... Oh ! je ne devrais pas y penser Ça se réveille. Oh ! tant pis, je me débranche de la Centrale.

Il coupa un contact, et se mit à danser de la manière la plus juvénile.

— Vous voyez, c'est plus fort que moi. Tout à coup, j'explose. Tralalalalère tralalalala. Quelle honte ! Boumboum badaboum tirelitirelo, le Grand Robot n'est guère beau. Ah ! ça fait du bien.

Je voudrais galoper à travers les étoiles sur cette bête à crinière, loin, loin des hommes. Et, sur ce film, on voyait aussi une de ces femelles humaines, longue et rose, fleur de chair vivante, et je ne sais quoi en moi s'est ressouvenu et s'est troublé. Oh ! je les déteste, ces filiformes.

Oui, mais en attendant, je me suis encore coupé de la Centrale. Le Grand Ordinateur va exiger des tas d'explications, me signaler et tout. Je dirai que j'éternuais. Un phénomène d'une rare violence qui n'arrive qu'à moi et provoque des tas de courts-circuits dans la Centrale Médicale. On y est tous reliés. Le moindre symptôme morbide s'y inscrit et déclenche instantanément les ondes, les solutions correctrices. Mais, moi, mon cœur bat trop fort. Je dérègle. Et alors, là, si j'éternue. Attention, contact !

Une voix métallique s'exhala du surcorps.

— ADX gamma de la 128^e Galaxie, pourquoi vous être débranché de la Centrale Universelle ?

— J'éternuais, m'sieur. Voilà que ça me reprend. At... at... atchoum !

Des sons catastrophiques se laissant entendre, il coupa.

— Bien fait.

Il soupira et dit :

— Je ne sais pas pourquoi je me confesse à vous, spectres des anciens hommes. Ah ! que j'aurais aimé vivre avec vous autres dans le danger, l'anarchie, la peur, la bêtise, le désordre, l'espérance... Tout à l'heure, au Musée, cette herbe, une prairie qui reposait, douce et mystérieuse, dans la lumière du ciel. Je me suis étendu nu au pied de cet unique arbre. Son feuillage bruissait, plein de la mémoire des oiseaux légendaires, et je pensais à cette vieille histoire du paradis perdu, la Terre. Alors, ce qui prouve bien que je

ne suis qu'un monstre, une bête primitive, il m'est venu aux yeux un peu de ce drôle de liquide salé. Si ma mère savait ça !

Il rétablit le contact.

— ADX gamma de la 128^e galaxie quitte la planète Terre. Pour toujours.

Et il s'envola.

Aux bords de la vie
est le neuvième ouvrage
de la collection
« *Côté courts* »

TABLE DES MATIERES

Aux bords de la vie.....	7
Le crapaud.....	9
La disgrâce.....	13
Double visage.....	17
Le supplément d'âme.....	21
Lady Cynthia.....	25
Meutre.....	30
Justice.....	35
Un virtuose du crime.....	43
Le portrait d'enfant.....	51
L'humour selon Sir Edwin.....	57
Ma première conquête.....	61
Le sabre.....	67
Une miraculée.....	74
L'état de veille.....	79
Blanche de Castille.....	83
Dans la cour.....	87
Les sept macchabées.....	92

L'appareil.....	95
L'année suivante.....	97
Le dénouement.....	104
Souvenir perdu.....	107
La veille dame qui soupirait assise sur un banc.....	112
Le roi de l'hémoglobine.....	115
Nyaka.....	119
Légitime défense.....	126
Fouché.....	128
Le pont.....	132
L'horloge.....	136
L'adolescent du 20 ^e millénaire.....	141

